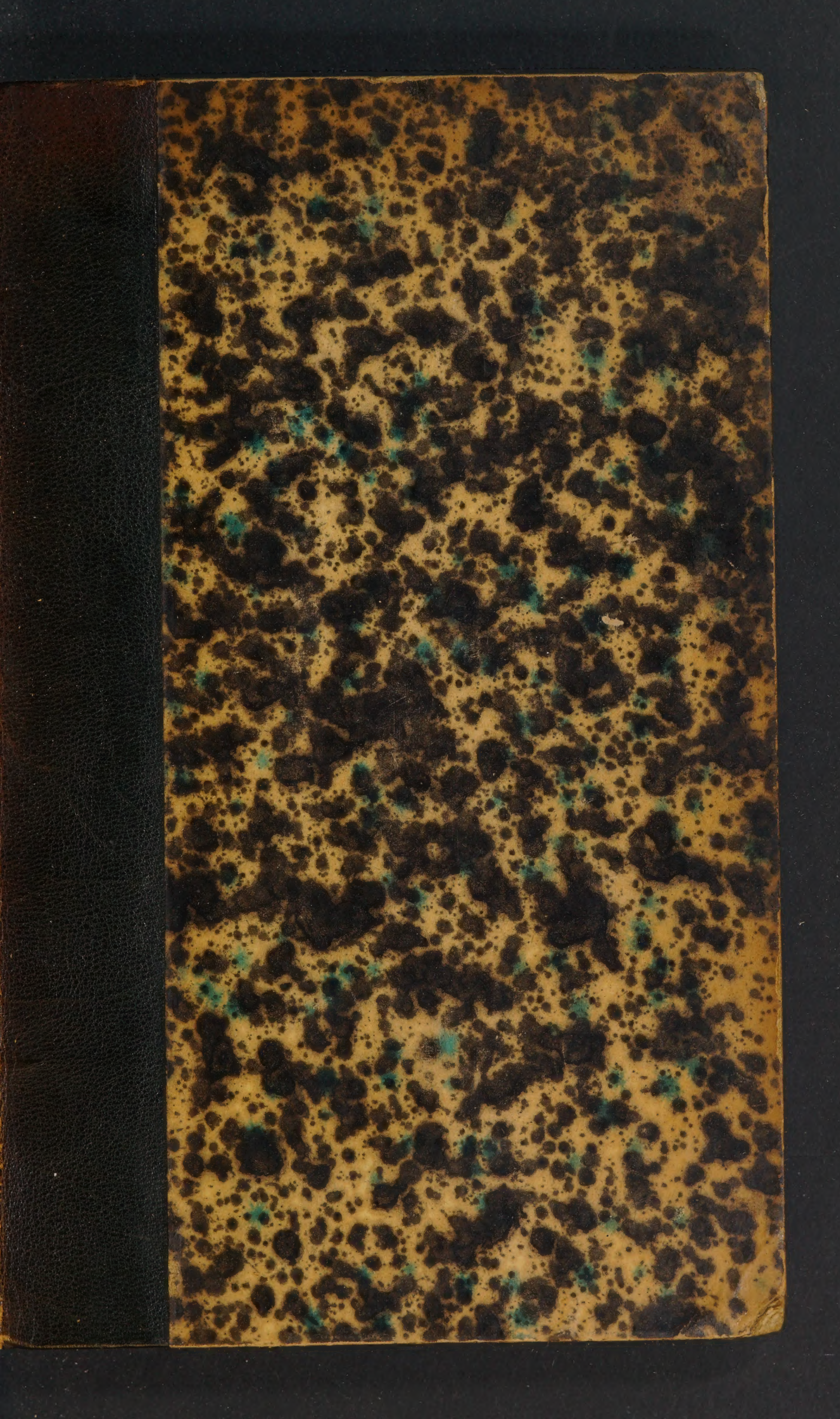
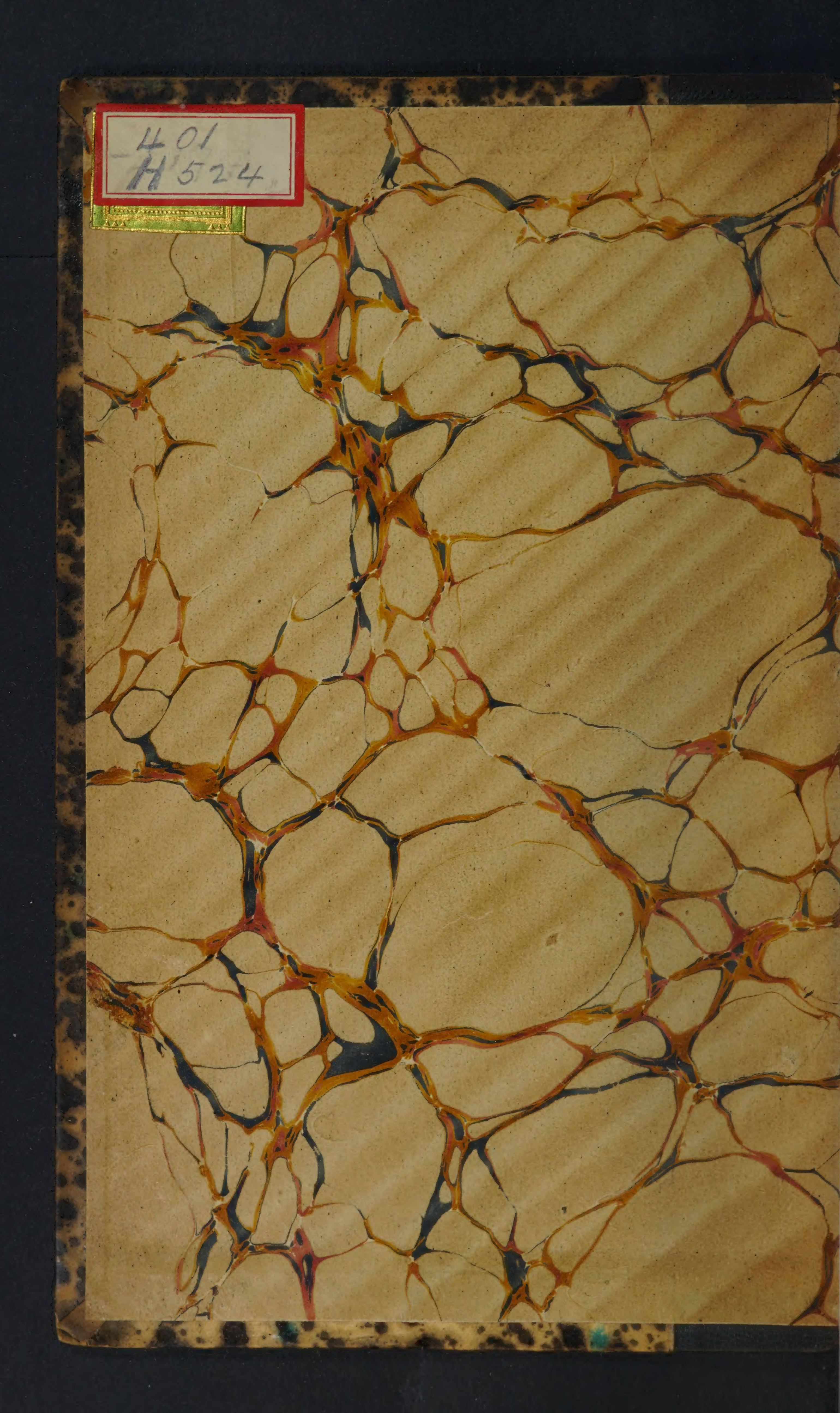


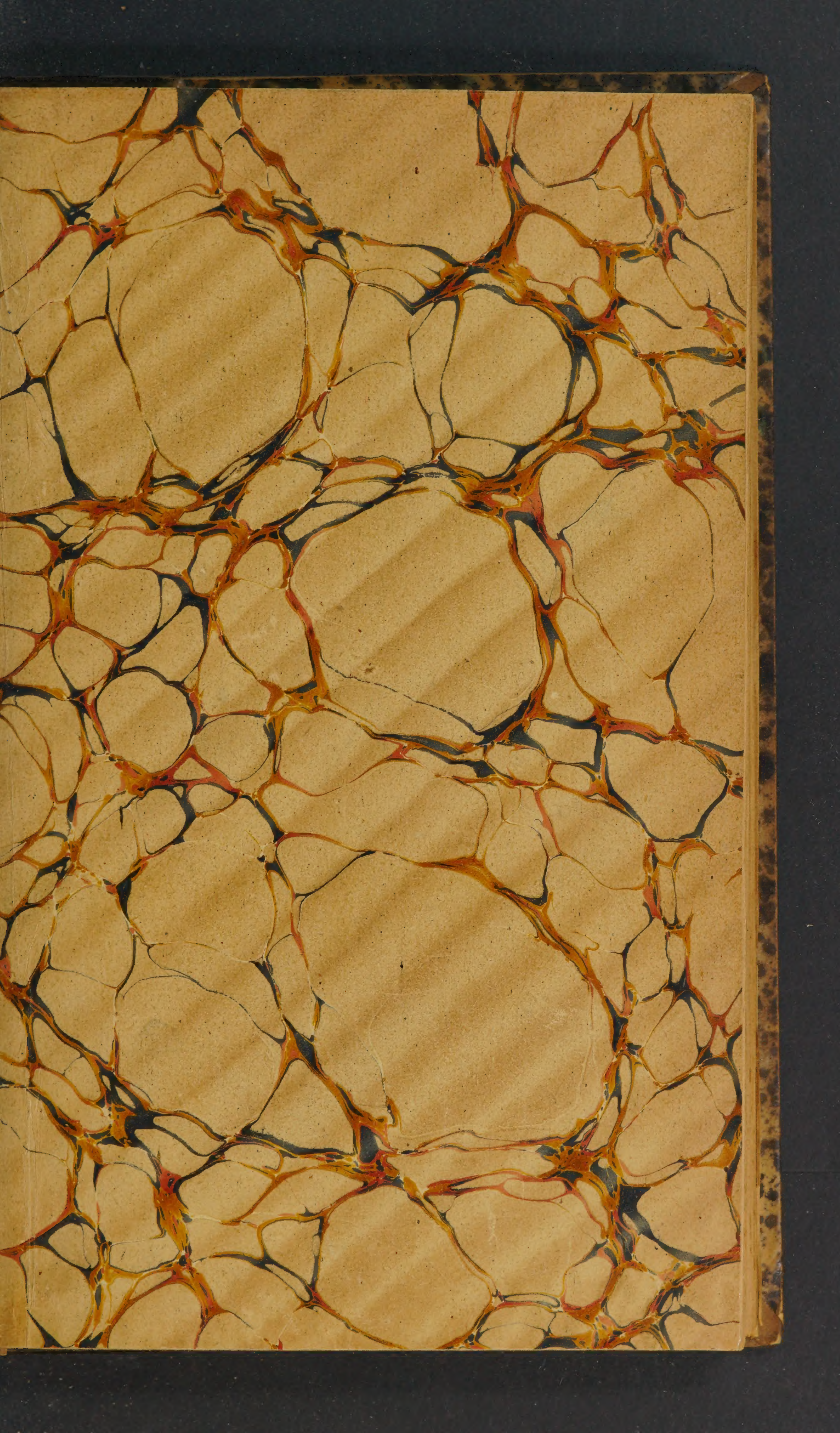

V. HENRY
LE
LANGAGE
MARTIEN
PEABODY
BALTIMORE
INSTITUTE








401
H524



LE

LANGAGE MARTIEN

ÉTUDE ANALYTIQUE
DE LA GENÈSE D'UNE LANGUE

DANS UN CAS DE GLOSSOLALIE SOMNAMBULIQUE

PAR

VICTOR HENRY

PROFESSEUR DE SANSCRIT
ET GRAMMAIRE COMPARÉE DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES
A L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26 (VIe)

—

1901

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

En vente à la même Librairie

Études afghanes. *Paris*, 1852, in-8 br., 98 pages. 5 fr.
étude scientifique de la langue afghane.

Esquisse d'une grammaire raisonnée de la langue Aléoute, d'après la grammaire de IVAN VENIAMINOV. *Paris*, 1879, in-8 br., 75 p. 3 fr. 50

Esquisse d'une grammaire de la langue Innok (Esquimaude). *Paris*, 1878, in-8 br., 38 pages. 2 fr.

Arte y Vocabulario de la lengua Chiquita. Sacados de manuscritos ineditos del siglo XVIII, por L. ADAM y V. HENRY. *Paris*, 1880, in-8 br., XVI-316 pages. 10 fr.

De Sermonis humani origine et natura M. Terentius Varro quid senserit. *Insulis*, 1883, in-8 br. 4 fr.

Précis de grammaire comparée du grec et du latin. *5e édition. Paris*, 1894, in-8 br., XXXII-364 pages. 7 fr. 50

Compendio di grammatica comparata del greco e del latino. *Torino*, 1896, in 8 br. 7 fr. 50

Précis de grammaire comparée de l'allemand et de l'anglais, rapporté à leur commune origine et rapproché des langues classiques. *Paris*, 1893, in-8 br., XV-418 pages. 7 fr. 50

Lexique étymologique des termes les plus usuels du breton moderne. *Rennes*, 1900, in-8 br. 9 fr.
Les index de cet ouvrage portent sur tout l'ensemble des langues indo-européennes.

Esquisses morphologiques. Considérations générales sur la nature et l'origine de la flexion indo-européenne. *Lille*, 1882, in-8 br., 31 p. 2 fr.

Études de syntaxe comparée II. La relation locative dans les langues italiques. *Paris*, 1897, in-8 br., 33 pages. 1 fr. 50

L'Antithèse védique et les ressources qu'elle offre à l'exégète moderne pour l'interprétation du Véda. *Paris*, 1898, in-8 br. 2 fr.

Trente stances de Bhâmini-Vilâsa accompagnées de fragments du commentaire inédit de MANIRAMA. *Paris*, 1885, in-8 br., 73 p. 3 fr.

Les hymnes Rohitas. — Livre XIII de l'Atharva-Véda, traduit et commenté. *Paris*, 1892, in-8 br. de XII-56 pages. 4 fr.

Le Livre VII de l'Atharva-Véda, traduit et commenté. *Paris*, 1894, in-8 br., de XV-132 pages. 6 fr.

Les Livres VIII et IX de l'Atharva-Véda, traduits et commentés. *Paris*, 1894, in-8 br. de IX-164 pages. 6 fr.

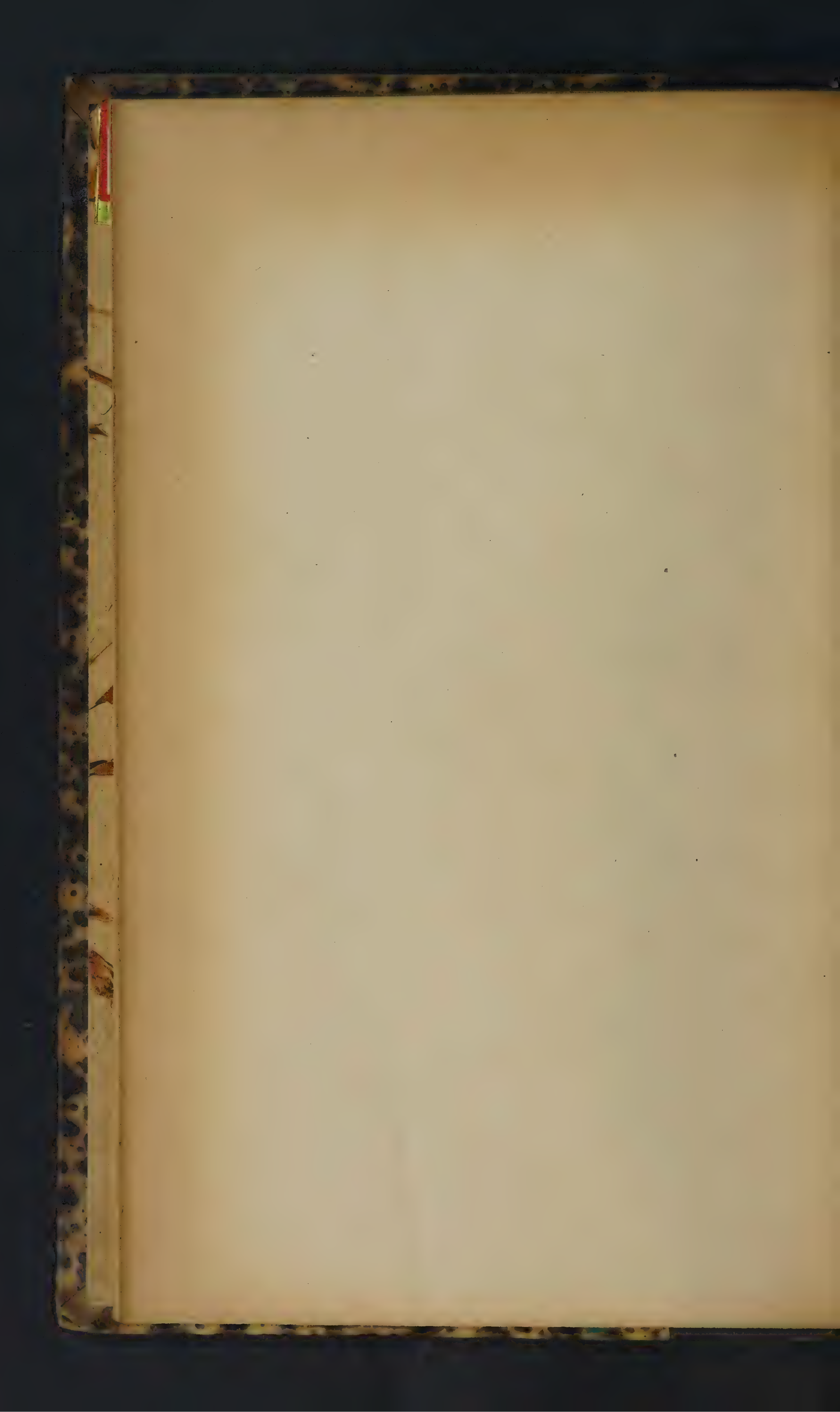
Les Livres X, XI et XII de l'Atharva-Véda, traduits et commentés. *Paris*, 1896, in-8 br., de XIII-264 pages. 9 fr.

Kalidasa. — Agni Mitra et Mâlavikâ, comédie en cinq actes et un prologue mêlé de prose et de vers, traduite du sanscrit et du prâcrit. *Paris*, 1889, in-8 br., XII-110 pages. 5 fr.

Viçakhadatta. — Le sceau de Râkchasa, drame sanscrit en sept actes et un prologue, traduit sur la dernière édition. *Paris*, 1888, petit in-8 écu de XVI-239 pages. 5 fr.

LE

LANGAGE MARTIEN



LE

LANGAGE MARTIEN

ÉTUDE ANALYTIQUE

DE LA GENÈSE D'UNE LANGUE

DANS UN CAS DE GLOSSOLALIE SOMNAMBULIQUE

PAR

VICTOR HENRY

Professeur de Sanscrit
et Grammaire comparée des Langues Indo-Européennes
a l'Université de Paris



PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1901

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE, E. BERTRAND

PRÉFACE

« L'application de la méthode pathologique à la psychologie, écrit M. Th. Ribot[1], n'a pas besoin d'être légitimée ; elle a fait ses preuves. Les résultats acquis sont trop nombreux et trop connus pour qu'il y ait besoin de les énumérer. Cette méthode, en effet, a deux principaux avantages : 1° elle est un instrument de grossissement; elle amplifie le phénomène normal ; l'hallucination fait mieux comprendre l'image, et la suggestion hypnotique éclaire la suggestion qui se rencontre dans la vie ordinaire; 2° elle est un instrument précieux d'analyse... »

C'est sous le couvert de cette imposante autorité que je me permets de placer les pages qu'on va lire. Étant admis d'après ces prémisses que le langage créé par une glossolale doit reproduire et nous permettre de saisir avec la netteté qui résulte de l'observation directe les procédés inconscients et subconscients du langage normal, quel était le meilleur moyen de tirer

1. *La Psychologie des Sentiments* (Paris, Alcan, 1896), p. 62.

parti des documents linguistiques consignés dans le curieux ouvrage de M. Flournoy ?

J'aurais pu, évidemment, ne donner aucune place à l'hypothèse, écarter d'emblée tous les mots d'étymologie obscure ou douteuse, me taire partout où je n'avais pas le droit d'affirmer, me borner, en un mot, à mettre en relief les rapprochements frappants et sûrs entre le martien et telle ou telle autre langue réellement existante. Mais, outre qu'alors mon étude eût été presque inutile, puisqu'elle n'aurait rien contenu que tout lecteur de M. Flournoy n'eût pu remarquer de lui-même avec un peu d'attention, elle aurait mérité par ailleurs le reproche d'insincérité; incomplète tout au moins, elle n'eût pas été concluante. Une langue, quelle qu'elle soit, est un ensemble : on ne l'explique pas en en détachant quelques mots faciles et jetant tous les autres aux gémonies; il faut, surtout en matière aussi délicate et inexplorée, que la donnée certaine et la conjecture s'entrelacent, s'étaient et se contrôlent perpétuellement l'une l'autre, et je dirais volontiers que la première est sans valeur si la seconde ne lui sert de correctif et de repoussoir. De même donc que M. Flournoy nous a donné intégralement, sans choix, les quarante phrases martiennes qu'il a recueillies de la bouche de Mlle Smith, de même et comme lui, je me suis cru autorisé, — je dis plus, — obligé, du moment que je tentais l'entreprise, à passer au crible, sans exception ni réserve, les 300 mots dont ces phrases m'avaient permis de dresser le répertoire.

J'y ai été encouragé surtout par l'accueil qu'il a fait à mes premiers essais d'interprétation, quand je les lui ai communiqués à titre privé; car je ne m'aventurais pas sans hésitation sur un terrain si nouveau pour moi et pour tout le monde. Je ne saurais assez dire la franche cordialité, la confraternelle estime et la bonne grâce que m'a témoignées dès l'abord l'éminent psychologue, soit qu'il me donnât à entendre que telle de mes analyses linguistiques confirmait une de ses thèses favorites sur la pensée et le rêve, soit qu'il me fournit, libéralement et sans compter, les informations de fait sur le cas de Mlle Smith. Quelques-unes de celles-ci ont trouvé place dans des notes complémentaires à la fin du volume. Quant aux conclusions qu'il a pu éventuellement tirer de mes inductions ou certaines ou hypothétiques, je lui laisserai le soin de les formuler, et ainsi chacun de nous demeurera dans son rôle.

Ce ne sont pas là les seules obligations que j'ai à M. Flournoy. Il a bien voulu, pour la commodité de mes lecteurs, m'autoriser à reproduire en tête de mon livre les 40 phrases martiennes consignées dans le sien, pp. 204-223. Les voici, dans leur ordre chronologique, avec la traduction donnée par le sujet, et les indications accessoires qui permettront d'en apprécier la valeur respective.

1. *Métiche C. Médache C. Métaganiche S. Kin'tche.*
Monsieur C. Madame C. Mademoiselle S. Quatre.
(Vocal, 2 février 1896.)

2. *Dodé né ci haudan té mess métiche Astané ké dé*
Ceci est la maison du grand homme Astané que tu
mé véche.
as vu.
(Auditif, vers le 20 septembre 1896, traduit le 2 novembre.)

3. *Modé iné, cé di cévouitche ni êvé ché kiné Liné.*
Mère adorée, je te reconnais et suis ton petit Linet.
(Vocal, 8 novembre 1896, traduit même jour.)

4. *I modé, mété modé, modé iné, palette is ché*
O mère, tendre mère, mère bien-aimée, calme tout ton
péliché, ché chiré né ci ten ti vi.
souci, ton fils est près de toi.
(Vocal, 29 novembre 1896, traduit même jour.)

5. *I kiché ten ti si ké di êvé dé étèche,*
Oh! pourquoi près de moi ne te tiens-tu toujours,
mêné izé bénézée?
amie enfin retrouvée?
(Auditif, 4 décembre 1896, traduit 13 décembre.)

6. *Ti iche cêné Éspênié ni ti êzi atèv As-*
De notre belle « Espênié » et de mon être As-
tané, êzi érié vizé é vi... I, etc. (le reste
tané, mon âme descend à toi... Oh! etc. comme en 5.)

7. *Cé êvé plêva ti di bénéz éssat riz tès midée*
Je suis chagrin de te retrouver vivant sur cette laide
durée; cé ténassé riz iche Éspênié vétéche ié ché
terre; je voudrais sur notre « Espênié » voir tout ton
atèv hêné ni pové ten ti si; éni zée métiché oné
être s'élever et rester près de moi; ici les hommes sont
gudé ni zée darié grêvé.
bons et les cœurs larges.
(Auditif, 15 décembre 1896, traduit 17 janvier 1897.)

8. *Amès mis tensée ladé si, amès ten tivé avé*
Viens un instant vers moi, viens près d'un vieil
men, koumé ié ché pélésse; amès somé tèsé misaïmé,
ami, fondre tout ton chagrin ; viens admirer ces fleurs,
ké dé surès pit chàmi, izà méta ii borèsé ti fi-
que tu crois sans parfum, mais pourtant si pleines de sen-
naïmé... Izà ii, dé séïmiré!
teurs... Mais si, tu comprendras!

(Auditif et vocal, 31 janvier 1897, traduit même jour.)

9. *Ané éni ké éréduté cé ilassuné té imà ni*
C'est ici que solitaire je m'approche du ciel et
bétiné chée durée.
regarde ta terre.

(Auditif, 24 février 1897, trad. 14 mars.)

10. *Simandini, lé làmi, mêné! Kizé pavi! kiz*
Simandini, me voici, amie! Quelle joie! quel
atimi!
bonheur!

(Auditif, 14 mars 1897, traduit même jour.)

11. *I modé, duméïné modé, kêvi cé mache povini*
O mère, ancienne mère, quand je peux arriver
poénêzé mùné é vi, . saliné éziné mimà Nikaïné,
quelques instants vers toi, j'oublie mes parents Nikaïné,
modé. — I men!
mère. — O ami!

(Vocal, 14 mars 1897, trad. m. j.)

12. *Lassuné, ké nipuné ani; tiz dé machir mirivé*
Approche, ne crains pas; bientôt tu pourras tracer
iche manir, sé dé évenir toué chi amiché zé
notre écriture, et tu posséderas dans tes mains les
forimé ti viche tarviné.
marques de notre langage.

(Auditif, 23 mai 1897, trad. m. j.)

13. *Adèl, ané sini yestad... I Astané, cé fimès!*
c'est vous O Astané, je meurs!
Astané, mirâ!
Astané, adieu!

(Vocal, même jour que 12.)

14. *Eupié, zé palir né amé : arvâ nini pédriné ;*
Eupié, le temps est venu : Arvâ (?) nous quitte :
évaï diviné làmée ine vinà té luné. — Pouzé,
sois heureux jusque au retour du jour. — Pouzé,
men hantiné, êzi vraïni né touzé med vi ni ché
ami fidèle, mon désir est même pour toi et ton
chiré Saïné. Ké zalizé téassé mianiné ni di
fils Saïné. Que l'élément entier t'enveloppe et te
daziné! — Eupié! — Pouzé!
garde! — Eupié! — Pouzé!

(Auditif, 18 juin 1897, traduit 20 juin.)

15. *Modé tatinée, cé ké mache radziré zé tarvini*
Mère chérie, je ne puis prononcer le langage
va nini nini triménêni ii adzi. Cé zé séïmiré
où nous nous comprenions si bien. Je le comprends
vétiche. I modé inée, kévi bérimir-m- hed? kévi
cependant. O mère adorée, quand reviendra-t-il? quand
machiri cé di triné ti éstotiné ni bazée animina?
pourrai-je te parler de ma dernière et courte existence?
I modé, cé méï adzi ilinée, i modé inée, cé ké lé
O mère, je t'ai bien reconnue, ô mère adorée, je ne me
nazère ani! Mirà, modé itatinée, mirà, mirà, mirà!
trompe pas! Adieu, mère chérie, adieu, adieu, adieu!

(Auditif, 27 juin 1897, trad. même jour.)

16. *Astané. Ésenàle. Pouzé. Mêné Simandini, mirà.*

(Visuel et graphique, 21 août 1897 : *mêné* « amie », *mirâ* « adieu », et quatre noms propres.)

17. *Taniré mis méch med mirivé éziné brimaζ ti*
Prends un crayon pour tracer mes paroles de
tès tensée. Azini dé améir mazi si somé iche
cet instant. Alors tu viendras avec moi admirer notre
nazina tranéi. — Simandini, cé kié mache di pédriné
nouveau passage. — Simandini, je ne puis te quitter
tès luné. Ké cé èvé diviné! — Patrinèz kié nipuné
ce jour. Que je suis heureux! — Alors ne crains
ani.
pas.

(Graphique, 12 septembre 1897, trad. m. j.)

18. *Modé tatinée, làmi mis mirà ti ché bigà kà*
Mère chérie, voici un adieu de ton enfant qui
ébrinié sanà é vi. Idé di zé rénir, — zé mess· métiche
pense tant à toi. On te le portera, — le grand homme
kâ é zé valini iminé ni z(é) grani sidiné.
qui a le visage mince et le corps maigre.
(Auditif, puis graphique, 10 octobre 1897, trad. même jour.)

19. *M(êné), cé kié mache di triné sandiné téri né*
Amie, je ne puis te parler longtemps comme est
êzi vraïni; zou réch; mirâ milé piri mirâ!
mon désir; plus tard; adieu adieu!
(Graphique, puis auditif, 24 octobre 1897, deux mots non traduits.)

20. *Siké, évaï diviné! Zé niké crizi capri né*
Siké, sois heureux! Le petit oiseau noir est
amé orié antéch é êzé carimi ni êzi érié é nié-pavinée;
venu frapper hier à ma fenêtre et mon âme a été joyeuse;
hed lé sadri; dé zé véchir tiziné. — Matêmi,
il me chanta; tu le verras demain. — Matêmi,
misaïmé kà lé umêz essaté, arvâ ti éziné udâniζ,
fleur qui me fais vivre, soleil de mes songes,

amès tès uri, amès sandiné ten ti si; évaï
viens ce soir, viens longtemps près de moi; sois
divinée! — Romé, va né Siké? — Atrizi, ten té
heureuse! — Romé, où est Siké? — Là-bas, près du
taméch épizi.
« taméche » rose.

(Auditif, puis graphique, 28 novembre 1897, trad. m. j.)

21. *Véchési tésée polluni, avé métiche; é vi ti*
Voyons cette question, vieux homme; à toi de
bounié, séïmiré ni triné.
chercher, comprendre et parler.

(Auditif, 15 janvier 1898, trad. 13 février.)

22. *Astané, cé amès é vi; chée brimi messé téri*
Astané, je viens à toi; ta sagesse grande comme
ché pocrimé lé...
ton savoir me...

(Auditif, vers le 25 janvier 1898, trad. 13 février.)

23. *Paniné, évaï kirimé: zé miza ami grini; ké*
Paniné, sois prudent: le « miza » va soulever; que
chée éméche rès pazé! — Pouzé, tès luné soumini,
ta main se retire! — Pouzé, ce jour riant,
arvà ii cen, zé primi ti ché chiré, kiz pavi
Arva (?) si beau, le revoir de ton fils, quel heureux
luné! — Saïné, èzi chiré, izé linéï! kizé pavi! —
jour! — Saïné, mon fils, enfin debout! quelle joie! —
Èzi mané ni èzi modé... — Tiziné, èzi chiré. —
Mon père et ma mère... — Demain, mon fils. —
Èzi mané, cé èvé adi anâ.
Mon père, je suis bien maintenant.

(Auditif, 29 février 1898, trad. même jour.)

24. *Saïné èzi chiré, iée èzé pavi, ché vinà ine*
Saïné mon fils, toute ma joie, ton retour au

ruzzi ti nini né mis mess, assilé atimi...
milieu de nous est un grand, immense bonheur...
itéche furimir... nori.
toujours aimera... jamais.

(Auditif, 11 mars 1898, trad. 21 août.)

25. *Dé véchi ké ti éfi mervé éni.*
Tu vois que de choses superbes ici.
(Auditif, 21 août 1898, trad. même jour.)

26. *Astané né zé ten ti vi.*
Astané est là près de toi.

(Visuel, 21 août 1898, tr. m. j.)

27. *Siké, kiz crizi hantiné! hed é ébrinié rès amêré*
Siké, quel oiseau fidèle! il a pensé se réunir
é nini, éssaté ti iche atimi. — Matêmi hantiné, hed
à nous, vivre de notre bonheur. — Matêmi fidèle, il
né hantiné, êzi darié. — Siké, tès ousti ké, zé
est fidèle, mon cœur. — Siké, ce bateau que le
badêni lassuné mazi trimazi, hed é ti zi mazêté é povinée
vent approche avec force, il a de la peine à arriver
é nini; zé priâni é fouminé ivraïni; idé é ti zi
à nous; le flot est puissant aujourd'hui; on a de la
mazêté é vizêné zé chodé.
peine à distinguer le « chodé ».

(Auditif, vers le 4 septembre 1898, traduit 16 octobre.)

28. *Men mess Astané, cé amès é vi itéch li*
Ami grand Astané, je viens à toi toujours par
tès alizé néümi, assilé, kà ianiné êzi
cet élément mystérieux, immense, qui enveloppe mon
atèv ni lé tazié é vi med - iéeʒ éziné rabriʒ ni
être et me lance à toi pour toutes mes pensées et

tibraξ. Men, amès di ouradé ké Matêmi uzénir
besoins. Ami, viens te souvenir que Matêmi attendra
chée kida, ni ké chée brizi pi dézanir. Évaï
ta faveur, et que ta sagesse lui répondra. Sois
diviné tès luné.
heureux ce jour.

(Visuel, 3 octobre 1898, traduit 16 octobre.)

29. *Saziné, kiché nipunêzé? Dodé né pit léziré*
Saziné, pourquoi craindre ? Ceci est sans souffrance
bèz neura. Évaï dastrée : firêzi zé bodri né
ni danger. Sois paisible : certainement le os est
dorimé, zé pastri tubré né tuzé.
sain, le sang seul est malade.

(Auditif, 14 octobre 1898, traduit 16 octobre.)

30. *Modé, ké hed oné chandêné, têsé mùné ten*
Mère, que ils sont délicieux, ces moments près
ti vi! — Bigâ, va bindié idé ti zàmé tensée?
de toi ! — Enfant, où trouve on de meilleurs instants ?
zou réche méd ché atèv kiz fouminé zati!
plus tard pour ton être quel puissant souvenir!

(Auditif, 22 octobre 1898, traduit 18 décembre.)

31. *Râmié, bisti ti Éspênié, ché dimé ùni*
Ramié, habitant de « Éspênié », ton semblable par
zi trimazi tié vadâzaξ, di anizié bana mirâξ. Ramié
la force des « vadâzas », te envoie trois adieux. Ramié
di trinir tié toumaξ ti bé animinâ ni tiche di
te parlera des charmes de sa existence et bientôt te
uzir nâmi ti Éspênié. Évaï divinée.
dira beaucoup de « Éspênié ». Sois heureuse.

(Graphique, 27 octobre 1898, trad. 18 décembre.)

32. *Anâ évaï maniké é bétiné mis*
Maintenant sois attentive à regarder un

tié attanâ kâ di médinié. Bétinié tès tapié ni
des mondes qui te entourent. Regarde ce « tapié » et
bée atèv kavivé. Danda anâ.
ses êtres étranges. Silence maintenant.
(Auditif, 2 novembre 1898, trad. 18 décembre.)

33. *Sirima nêbé vinià ti mis métiche ivré toué*
Rameau vert nom de un homme sacré dans
vinià ti misé bigà azâni maprinié imizi kramà
nom de une enfant mal entré sous panier
ziné viniâ ti mis zaki datrinié tuzé vâmé gàmié.
bleu nom de un animal caché malade triste pleure.
(Phrase entendue d'abord en ultra-martien, puis traduite en martien le 18 décembre 1898[1].)

34. *Ramié di pédrinié anâ, né ériné, diviné*
Ramié te quitte maintenant, est satisfait, heureux
té mùné ten ti vi. Hed dassinié mis abadà ti
du moment près de toi. Il garde un peu de
ché atèv ni di parêzié banà mirâẓ. Évaï divinée.
ton être et te laisse trois adieux. Sois heureuse.
(Graphique, 2 novembre 1898, trad. 18 décembre.)

35. *Attanà zabiné, pi ten té iche; tarvini*
Monde arriéré, très près du nôtre; langage
mabùré, nubé téri zée atèv. Astané, êzi dabé
grossier, curieux comme les êtres. Astané, mon maître
fouminé ni ié ti takà, tubré né bibé ti zé
puissant et tout de pouvoir, seul est capable de le
umêzé.
faire.
(Auditif, 5 décembre 1898, trad. 18 décembre.)

1. J'ai omis le texte ultra-martien, qui n'a rien à voir à mon étude et n'offre d'ailleurs nul intérêt. — La traduction (?) en français a eu lieu le même jour.

36. *Aé aé aé aé lassunié, lâmi Rêzé. Aé aé*
(Exclamations) approche, voici Rêzé. (Excla-
aé aé niké Bulié. Va né Ozâmié? Zitêni.
mations) petit Bulié. Où est Ozâmié? (Noms
Primêni. Ozâmié viniâ ti mis bigâ kémâ. Zitêni
propres.) Ozâmié nom de un enfant mâle. Zitêni
viniâ ti misé bigâ kêmisi. Primêni viniâ ti
nom de une enfant femelle. Primêni nom de
misé bigâ kêmisi.
une enfant femelle.

(Auditif, 8 mars 1899, traduit 4 juin.)

37. *Astané bounié zé buzi ti di triné nâmi ni*
Astané cherche le moyen de te parler beaucoup et
ti di umêzé séïmiré bi tarvini.
de te faire comprendre son langage.

(Graphique, 24 mars 1899, traduit 4 juin.)

38. *Fédié, amès; Ramié di uzénir tès luné;*
Fédié, viens; Ramié te attendra ce jour;
amès, zé boua trinir.
viens, le frère parlera.

(Visuel, 30 mars 1899, traduit 4 juin.)

39. *Ramié, pondé acâmi, andélir téri antéch*
Ramié, savant astronome, apparaîtra comme hier
iri é vi anâ. Riz vi banâ mirâξ
souvent à toi maintenant. Sur toi trois adieux
ti Ramié ni Astané. Évaï divinée.
de Ramié et Astané. Sois heureuse.

(Graphique, 1er avril 1899, trad. 4 juin.)

40. *Ramié, ébanâ, dizênâ, zivênié, ni bi*
Ramié, lentement, profondément, étudie, et son
vraïni assilé né ten ti rès kalâmé. Astané,
désir immense est près de se accomplir. Astané,

êzi dabé, né zi med lé godané ni ankòné.
mon maître, est là pour me aider et réjouir.
Évaï banâ zizazi divinée.
Sois trois fois heureuse.

(Auditif, 4 juin 1899, trad. même jour[1].)

41. (Mots isolés.) — 42. *Vinia ti mis métiché napié.*
Nom de un homme mange.
Vinia ti mis crizi ruka té atimi ziné napié.
Nom de un oiseau emblème du bonheur bleu mange.
Naké yin noka. Vinia ti missé médaché tiziné yin
Partir au repos. Nom de une dame demain au
baza kobié. Vinia ti missé varuba métiché té
lever tape. Nom de une divinité homme du
vinia ti missé natra[2] *ivré. Vinia ti missé médaché*
nom de un bâton sacré. Nom de une dame
yin baza kobénir. Niméké.
au lever tapera. Bienheureux.

(Traduction en martien, aussi inintelligible que le n° 33, d'une séquence ultra-martienne[3].)

1. Ce sont là, outre quelques mots isolés qu'on trouvera en leur lieu, les quarante textes qu'a publiés M. Flournoy et qui font l'objet de la présente étude. Ceux qui suivent sont inédits : je ne les ai pas compris dans mon examen, achevé avant qu'ils ne fussent recueillis; mais, pour être complet, je les transcris ici avec son autorisation. Il m'a également communiqué un petit vocabulaire et des hiéroglyphes ultra-martiens, fort curieux, mais étrangers à mon plan, non moins que la langue uranienne, dont Mlle Smith avait annoncé la prochaine apparition, mais qui, à ma connaissance, gît encore dans les limbes de son subconscient et ne paraît pas devoir en sortir.

2. *Missé* signifiant « une », c'est ici le premier et unique exemple d'un nom masculin en français qui soit féminin en martien.

3. Le même jour, M. Flournoy a obtenu la traduction des deux mots laissés en blanc au n° 19 : *milé piri* « vite encore ». Voir aux additions finales.

43. *Yizé tarvini kié machinéné rès umaté; hed kié*
Leur langage ne peut se écrire : ils ne
mévêzi ani téri nini tié forimi raka
ont pas comme nous des marques formant
tié zôda; napiri hed mézouti tié forimi
des mots : cependant ils possèdent des marques
nubée tédora toué mis liza dénâpi yizé rabri.
curieuses exprimant dans un cas nécessaire leur pensée.
Cé di yani umêzir ipêné peunêzé misé, imazé ti
Je te en ferai connaître quelques-unes, afin de
pastiné é ché vraïni, ni vati med kié ani di
complaire à ton désir, et surtout pour ne pas te
navazé mouda é tès attana. Évaï divinée.
arrêter davantage à ce monde. Sois heureuse.

(Auditif, renseignements fournis par Ramié sur l'ultra-martien : 23 avril 1900, traduit 27 mai.)

44. (Hiéroglyphes ultra-martiens traduits en martien, et du martien en français.)

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces derniers textes pour se convaincre que la langue martienne est en voie de se pervertir et même de se jargonner. Il était temps de la saisir, et elle était mûre pour l'examen. Quoi que Mlle Smith puisse désormais produire en ce genre, il est douteux que la psychologie et la linguistique en tirent d'autres renseignements utiles que ceux qu'on verra consignés ci-après, si toutefois je n'ai failli moi-même à tirer de l'admirable documentation de M. Flournoy toutes les conclusions qu'elle comporte et autorise.

Sceaux (Seine), le 3 mars 1901.

V. HENRY.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Préface v

Table des matières xix

(1) Observations préliminaires........ 1

(2) Introduction 2

(3) § 1er. — Position de la question...... 4

(4) § 2. — La méthode........ 9

(5) § 3. — Les matériaux........ 14

(10) Chapitre Ier. — Les procédés du langage martien 27

(11) § 1er. — Phonétique 28

(17) § 2. — Dérivation........ 36

(18) § 3. — Grammaire 38

(23) § 4. — Syntaxe........ 44

(24) § 5. — Sémantique 45

(26) Chapitre II. — Les noms propres........ 56

(29) Chapitre III. — Les petits mots........ 64

(30) § 1er. — Les articles........ 64

(32) § 2. — Pronoms personnels et possessifs........ 66

(33) § 3. — Démonstratifs et relatifs.... 68

(34) § 4. — Menus adverbes........ 69

(35) § 5. — Menues prépositions....... 69

(36) § 6. — Menues conjonctions....... 70

(37) § 7. — Le verbe « être »........ 71

Pages

(38) § 8. — Le verbe « avoir »......... 72
(39) CHAPITRE IV. — Le vocabulaire français.. 74
(149) CHAPITRE V. — Le vocabulaire allemand. 94
(173) CHAPITRE VI. — Le vocabulaire magyar... 99
(231) CHAPITRE VII. — Le vocabulaire anglais... 115
(235) CHAPITRE VIII. — Le vocabulaire oriental... 116
(241) CHAPITRE IX. — Les contaminations...... 121
(271) CHAPITRE X. — Les dérivations ultérieures. 132
(287) CHAPITRE XI. — Le résidu.............. 135
(288) CONCLUSION.......................... 138
Notes additionnelles...................... 144
Index..................................... 149

LE LANGAGE MARTIEN

ÉTUDE ANALYTIQUE DE LA GENÈSE D'UNE LANGUE

dans un cas de glossolalie somnambulique

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

(**1**) Dans cette étude qui ne s'adresse pas aux seuls linguistes, mais encore, et bien plutôt, aux psychologues, aux occultistes, à tous ceux qui, de près ou de loin, prennent un intérêt sainement scientifique au délicat problème des activités subconscientes de l'esprit humain, j'ai dû le plus possible éviter l'usage des termes trop techniques, et l'emploi surtout des nombreuses abréviations nécessaires et familières à tous les ouvrages de linguistique. Il en est pourtant quelques-unes que je n'ai pu absolument bannir, sous peine de répéter à satiété les mêmes mots faisant longueur. On voudra donc bien, dès l'abord, se souvenir des suivantes : al. = allemand ; fr. = français ; mg. = magyar (hongrois) ; mt. = martien ; sk. = sanscrit.

L'abréviation Fl. désigne l'ouvrage de M. Flournoy. Lorsqu'elle est suivie d'un chiffre (de 1 à 40), elle

renvoie à l'un des quarante textes martiens colligés dans son livre, de la page 204 à la page 223.

Au contraire, un chiffre quelconque, simplement précédé du mot « n° », renvoie à l'un des nombreux numéros (entre parenthèses) qui marquent les divisions de la présente étude. Ce système de références était indispensable, dans l'analyse, nécessairement parcellaire, de vocables et de procédés isolés, qui pourtant s'entrecroisaient entre eux en tous sens suivant les mille méandres du rêve. J'ai donc fait tout mon possible pour en rendre l'application aisée aux lecteurs qui me feraient l'honneur de vouloir suivre de près, contrôler, critiquer et amender le développement de mes inductions.

Les langues citées au long de ces pages sont toutes supposées au moins sommairement connues, à la seule exception du magyar, sur la prononciation duquel on trouvera quelques renseignements au début du chapitre VI.

INTRODUCTION

(**2**) Au commencement de l'an dernier, M. Théodore Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève, publiait un ouvrage intitulé : « *Des Indes à la Planète Mars*, étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie » (1re-3e édition, Paris, Alcan, 1900), qui me fut signalé par M. Barth comme contenant nombre de faits de nature à piquer la curiosité des linguistes. Mlle Hélène Smith (pseudonyme), personne visiblement intelligente

et instruite, spirite convaincue et médium renommé dans les milieux spirites de Genève, nullement suspecte de simulation, a des visions d'une précision remarquable, où le raffinement et l'originalité du fond et de l'ensemble le disputent à la naïveté, parfois même à l'enfantine ignorance, que trahissent les détails. Elle a été jadis une princesse arabe, mariée à un prince hindou ; et, comme telle, elle ne sait pas un mot d'arabe, mais elle parle sanscrit, — oui, sanscrit! une femme!! dans l'Inde, au XVe siècle de notre ère!!! — ou plutôt une sorte de jargon inintelligible, fort bien dénommé « sanscritoïde » par l'auteur, où se reconnaissent encore, parmi les caractères généraux de la langue assez fidèlement imités, quelques bribes de mots sanscrits, presque tous déformés et d'ailleurs d'elle incompris, mais enfin inexplicables dans sa bouche, s'il ne lui a passé quelque jour devant les yeux un roman d'aventures pseudo-oriental et un ouvrage élémentaire de grammaire sanscrite, où sa mémoire subconsciente a puisé les éléments de sa biographie et de ses discours hindous. Tout sanscritiste que je suis, ce n'est point pourtant ce chapitre de M. Flournoy (p. 257-322) qui a captivé mon attention : la langue en est trop peu variée, nous en avons trop peu de spécimens, et je ne pouvais guère espérer y rien découvrir de nouveau, alors qu'elle avait déjà subi l'examen de savants tels que MM. Barth, de Saussure et Michel. Mais Mlle Smith a un autre rêve, non moins cohérent et persistant, qu'on a suivi patiemment, de mois en mois, pendant des années (p. 135-244) : elle se croit

transportée dans la planète Mars, elle y voit des paysages et des personnages, elle entend tenir des propos qu'elle répète, et presque toujours fort nettement ; elle fait mieux encore, parfois elle les écrit; enfin elle ne se borne pas à les redire et à les écrire (d'une écriture spéciale qu'elle ne saurait relire à l'état de veille), elle les traduit avec soin mot pour mot; non pas elle sans doute, — car elle-même n'y comprend goutte, — mais un désincarné du nom d'Ésenale qui lui sert d'interprète, et qui, pour les croyants, est un esprit inspirateur, tandis que les positivistes du genre de M. Flournoy et moi n'y sauraient voir qu'une des nombreuses formes du subconscient de Mlle Smith elle-même. Bref, nous possédons, grâce à cet admirable investigateur, 40 phrases martiennes, d'une à cinq lignes chacune, plus quelques mots isolés, formant ensemble un vocabulaire de 300 mots, que Mlle Smith a appris dans la planète Mars, créés arbitrairement *ex nihilo*, ou empruntés inconsciemment au trésor linguistique, d'elle en partie inconnu, qui gît dans les profondeurs de sa mémoire subliminale. Telle est la question que je me suis posée et dont je dois commencer par préciser les éléments.

§ 1er. — POSITION DE LA QUESTION

(**3**) Si nous écartons a priori l'hypothèse d'une communication surnaturelle de Mlle Smith avec les habitants de Mars, — ainsi que la science a le droit et le devoir de bannir de son domaine toute hypothèse invérifiable, — il demeurera admis provisoirement

qu'elle a inventé le martien de toutes pièces. Le problème sera de savoir par quels procédés de son entendement elle l'a spontanément ou lentement construit; et ce problème ne manquera d'intérêt, ni pour le psychologue, ni pour le linguiste.

Pour ce dernier, d'abord, — la question de l'origine du langage mise à part, qui n'est point de son ressort[1], — il y a incontestablement un intérêt de premier ordre à assister à l'éclosion même de ces formes du langage que d'habitude il ne lui est donné de saisir que figées dans les livres ou tout au moins déjà fixées dans le parler courant. C'est tout autre chose, d'inventorier le produit, et d'assister à l'acte producteur. En se plaçant sur le terrain même où l'activité intellectuelle semble le mieux établie et saisissable, M. Michel Bréal l'a récemment étudiée dans un beau livre[2], sur lequel j'ai recueilli maint témoignage admiratif, et que j'admirerais moi-même davantage, si presque à chaque page je ne m'y sentais arrêté et froissé par la permanente présomption, avouée ou latente, de l'intervention de la conscience dans les opérations élémentaires du langage. Que si les procédés d'un sujet plongé à l'état de subconscience et créant un langage reproduisent exactement les phénomènes de sémantique relevés par notre maître à tous dans sa vaste et ingénieuse enquête à travers tous les langages civilisés, il demeurera établi par voie expéri-

1. Voir, sur ce point, les conclusions du chapitre II de mes *Antinomies linguistiques* (T. II de la *Biblioth. de la Fac. des Lettres de Paris*, Paris, Alcan, 1896).

2. *Essai de Sémantique*, Paris, Hachette, 1897.

mentale ce que je m'étais efforcé de démontrer à grand renfort d'arguments et d'analyses logiques[1] : que le langage est l'œuvre spontanée d'un sujet absolument inconscient des procédés qu'il emploie à cet effet.

Pour le psychologue, par répercussion : si l'homme n'invente rien, s'il ne fait que se souvenir, le langage de Mlle Smith doit être un composé analysable de ses divers souvenirs auditifs ou livresques, chacun d'eux relié au sens qu'elle leur attribue par le fil plus ou moins ténu, plus ou moins embrouillé, plus ou moins perceptible, d'une association d'idées, tantôt directe, tantôt contournée et bizarre, telle qu'on en observe chez tous les hommes et sur soi-même dans la rêverie et le rêve. Il serait possible, en effet, de concevoir qu'un homme s'ingéniât à composer de la manière la plus arbitraire un langage artificiel, qu'il appelât, par exemple, *mèche* « une table » et *sûr* « un encrier », par l'unique raison qu'il n'y a aucune raison de les nommer ainsi ; mais, outre qu'alors il aurait bien de la peine à se souvenir de son vocabulaire, à retrouver dans sa mémoire les mots qu'aucun lien ne rattacherait à leur sens conventionnel, le seul travail de création d'une telle langue exigerait de sa part un effort extraordinairement violent et pénible ; car, à chaque idée qu'il voudrait exprimer, une association quelconque d'idées, soit avec le nom même de l'objet à nommer dans telle ou telle langue de lui connue, soit avec celui d'objets similaires ou voisins, soit avec la forme, les qualités accessoires ou l'emploi de cet objet, etc., etc., offrirait

1. *Antinomies linguistiques*, pp. 68 sq.

spontanément à sa mémoire subconsciente une image auditive composée de certains sons, de certaines syllabes, qu'il serait fatalement amené à reproduire; et, pour résister à cette tendance naturelle, il lui faudrait une attention tendue, de tous les instants, qui ne pourrait manquer d'être fort souvent en défaut. Aussi les gens qui parlent argot n'ont-ils rien trouvé de mieux, pour déguiser leur langage, que d'employer la plupart du temps les mots mêmes de la langue courante, déformés par un certain nombre d'artifices, au fond très simples, très faciles à retenir et à reproduire, quoique méconnaissables aux non-initiés; et l'on verra que tel est aussi le procédé naïvement et inconsciemment mis en œuvre dans les suffixations et les métathèses de Mlle Smith.

Ainsi, disons-nous, celui-là même qui s'efforcerait constamment de créer un langage *qui ne ressemblât à rien,* ne pourrait échapper à la fatalité d'y trahir et d'y laisser deviner le jeu des organes secrets qui concourent dans le moi subconscient à l'élaboration toute mécanique du langage humain. A plus forte raison Mlle Smith, chez qui nous ne saurions soupçonner un semblable effort que si elle était une simulatrice consciente et extrêmement habile : ce qui, à la suite des observations si pénétrantes de M. Flournoy, est hors de question; mais alors même, ne nous lassons pas de le répéter, la création de son martien obéirait, à son insu, à des lois. Ce sont ces lois, nécessairement multiples et protéiformes, qu'il s'agit ici de dégager, s'il est possible, de l'ensemble des faits.

En somme, pour le psychologue comme pour le linguiste, il y a, entre l'observation du langage tout formé et celle du langage en voie de création, la même différence que du minéralogiste qui étudie un cristal à la loupe et au creuset, au chimiste qui suit des yeux le travail même de la cristallisation.

Subsidiairement, s'il est constant que le martien de Mlle Smith n'est fait que de ses souvenirs linguistiques, combinés, réfractés, gauchis, altérés en divers sens, il demeurera établi, — ce qui, paraît-il, a besoin de l'être aux yeux de certaines personnes, — mais celles-ci ne lisent guère nos livres, — il demeurera, dis-je, établi qu'elle n'a jamais visité la planète Mars et que les cosmographies scientifiques peuvent, jusqu'à plus ample informé, se dispenser d'insérer les renseignements qu'elle nous en rapporte.

Par toutes ces raisons, dont la dernière est naturellement la moindre, j'ai cru pouvoir affronter le ridicule de consacrer une étude linguistique à une langue qui n'existe pas. Ceux-là seuls m'en pourraient blâmer, qui méconnaîtraient l'importance des expériences hypnotiques et la part de plus en plus grande qu'elles sont appelées à prendre, à mesure de leurs progrès, dans la construction d'une psychologie vraiment objective, débarrassée des entités scolastiques qui encombraient l'ancienne, et intimement unie à la physiologie. Mais ceux qui sauront gré à M. Flournoy d'avoir longuement, en 400 pages, décrit toutes les intéressantes variations du thème subconscient de Mlle Smith, ne sauraient m'en vouloir d'avoir détaché l'une d'elles,

et assurément la plus digne d'attention, pour la soumettre à un examen spécial. Que si je m'abuse et que mon travail ne plaise ou ne profite à personne, j'aurai du moins cette satisfaction égoïste, qu'il m'aura été fort utile à moi-même, en me faisant mieux comprendre la nature intime de bien des phénomènes que la linguistique constate, enregistre, étiquette, mais qu'elle n'explique point, parce que, si elle les expliquait, elle ne serait plus la science des mots, mais celle des idées, et qu'à chacun suffit sa peine.

§ 2. — LA MÉTHODE

(**4**) Étant donné le but à atteindre, la méthode à suivre s'impose de soi-même : comparer la langue de Mlle Smith à chacune des langues réelles dont on peut lui supposer quelque connaissance, soit approfondie, soit accidentelle et tout à fait parcellaire.

Mais, ainsi qu'on le verra, et comme au surplus M. Flournoy l'avait déjà fort bien constaté, le martien n'est vraiment original que par son vocabulaire. Sa grammaire et sa syntaxe, d'ailleurs aussi dénuées d'intérêt l'une que l'autre, présentent entre elles le plus frappant contraste : l'une est lâche, flottante, aussi mal fixée que possible sur la plupart des points où semblerait devoir se laisser surprendre le rudiment au moins d'une norme grammaticale ; l'autre, au contraire, rigide et dure, est impitoyablement couchée et maintenue sur le lit de Procuste de la syntaxe française. Bref, — M. Flournoy l'avait dit avant moi, — le martien est l'œuvre ingénue et curieuse d'une intelligence

enfantine, dénuée de tout sens linguistique et souverainement inconsciente de ce qui constitue l'essence d'une langue, persuadée enfin que l'on crée une langue en substituant à chacun des mots de son parler familier un mot aussi différent que possible, qu'on croit inventer et qu'on ne fait en réalité qu'adapter en l'altérant.

C'étaient donc les mots de la langue martienne qui réclamaient avant tout un sérieux examen; et, en définitive, c'est presque sur les mots seuls que porte le détail de la présente étude. A cet effet, on les a relevés d'abord par ordre alphabétique, en notant le degré de fréquence de chacun d'eux, ou de chaque forme grammaticale d'un même mot, lorsqu'il se présentait sous plusieurs. Ce travail de pure statistique une fois achevé, il s'agissait de discuter la valeur respective des diverses parties de la documentation ainsi obtenue.

Les observations martiennes se sont espacées sur une période de plus de trois ans, du 2 février 1896 au 4 juin 1899, parfois séparées l'une de l'autre par un intervalle de plusieurs mois : il y en a, par exemple, plus de deux entre l'avant-dernière et la dernière, près de neuf entre la première et la seconde. En l'état, bien qu'elles aient été toutes conduites avec le même soin, elles ne sauraient être à beaucoup près d'égale valeur : les premières et les dernières ont nécessairement moins de consistance et d'importance que celles de la période où Mlle Smith nage en plein courant martien, où chaque séance lui amène un nouveau rêve, où les mots pour le décrire se pressent sur ses lèvres, et où le martien semble jaillir en source vive de celles de ses interlocuteurs imaginaires.

Au début, le martien n'est pas encore fixé : ce n'est presque qu'un balbutiement confus ; plusieurs mots sont créés, qui ne reviendront pas dans la suite (*haudan*, n° 156), même pour exprimer une idée tout identique (*cévouitche*, n° 182). C'est le moment de l'incubation, plein d'intérêt pour le psychologue, surtout s'il la pouvait pénétrer dans les mille replis du subconscient où elle s'élabore silencieusement, mais sans valeur pour le linguiste, qui ne peut établir d'inductions sûres que sur des formes fixes, précises et bien caractérisées.

A la fin, l'imagination de Mlle Smith se lasse et s'épuise visiblement : elle ne crée plus de scènes nouvelles ni n'entend de dialogues originaux ; elle ne fait plus que répéter, sous une forme à peine modifiée, les mêmes phrases banales, et tourner dans un cercle désormais fermé, enfin se pasticher elle-même. Le cycle martien est clos : peut-être s'en ouvre-t-il un autre ; l'auteur nous le fait espérer, et même il nous en esquisse les prodromes ; mais de celui-là, nous n'avons cure pour l'instant. Il en résulte que les mots de cette période donnent moins de prise à nos essais d'explication, et aussi les requièrent moins : ou bien ce sont des mots déjà entendus, précieux seulement comme témoignages de la continuité du souvenir ; ou, s'ils sont nouveaux, ils ne seront pas répétés, et manquent par là même de contrôle à ce dernier point de vue, qui est le plus important de tous.

Cette observation s'applique également, quoique dans une moindre mesure, aux mots de la période

intermédiaire qui ne sont apparus qu'une seule fois et que Mlle Smith n'a pas eu l'occasion de répéter. Ces mots, que suivant la nomenclature philologique usuelle j'appellerai par concision des « ἅπαξ », sont suspects, non pas en ce qu'ils auraient pu être inexactement recueillis, — le soin diligent de l'observateur nous est garant du contraire, — mais en tant que nous ne sommes jamais assurés que le sujet les eût répétés absolument identiques, ni par conséquent qu'ils soient de vrais spécimens d'une vraie langue, invariable et sûre d'elle-même. Plus un mot est revenu de fois, plus il y a de chances, bien évidemment, pour qu'il se rattache à une association d'idées précise, simple et susceptible d'être pensée par quelque autre cerveau humain que celui de Mlle Smith, partant reconstituable par voie d'induction; et aussi verrons-nous par la suite que les mots les plus fréquents sont aussi en principe ceux dont les origines se décèlent le plus aisément.

Toutefois il ne faudrait pas exagérer la portée de cette dernière remarque. Pour la ramener à sa juste valeur il suffit d'observer que la plupart des mots qui n'apparaissent qu'*une fois* reviennent en réalité *deux fois* dans l'ensemble de la documentation. En effet, Mlle Smith ne traduit pas toujours une phrase martienne le jour même où elle l'a prononcée ou écrite : il s'écoule souvent plusieurs jours, plusieurs semaines, entre la composition du texte et sa traduction; et, le jour où elle le traduit, elle le répète elle-même, sans secours extérieur, mot pour mot, tel qu'elle l'a dit ou

écrit antérieurement, en l'accompagnant d'une interprétation servile à force de littéralité. Il faut bien, pour cela, que chaque mot se trouve, si je puis dire, épinglé dans une case de sa mémoire : ce que nous cherchons à démêler, c'est la nature et la forme de l'épingle.

Partant de ces prémisses, on s'assurera sans peine que, outre quelques mots isolés (Fl. p. 223), les mots martiens les moins dignes d'intérêt sont ceux qui figurent dans les textes 1, 3, 4, 8, 25, 33, 39 et 40; car ce sont ceux qui, traduits le jour même, contiennent aussi le moins de mots rencontrés également dans d'autres textes. Le texte 33, que j'appellerai dans la suite « la phrase inintelligible », souffre encore, par rapport aux autres, d'une infériorité supplémentaire : c'est une phrase entendue d'abord en une langue autre que le martien, — véritable charabia qui n'est apparu qu'une seule fois, — puis retraduite en martien, et traduite du martien en français, mais de telle manière qu'il est impossible de dégager un sens précis du mot à mot haché qui est censé la gloser. Sur 17 mots, déduction faite des particules de liaison, elle ne contient pas moins de 13 ἅπαξ, et seulement deux mots de quelque fréquence.

Nous savons maintenant en gros quelles sont les parties véritablement importantes et curieuses de l'œuvre subconsciente de Mlle Smith; nous ne l'oublierons pas en l'analysant dans le détail. Il nous reste à déterminer les sources d'où elle a pu dériver.

§ 3. — LES MATÉRIAUX

(5) I. *Le français.* — Nous savons par M. Flournoy, nous constatons aisément par nous-mêmes que le roman martien est le produit d'une imagination tout enfantine. Admettons, pour fixer les idées, que l'auteur de ces puérils récits et du langage qui les accompagne soit un subconscient de Mlle Smith arrêté dans son développement mental à l'âge de douze ans. A cet âge, Mlle Smith savait parfaitement le français et ne savait guère que cette langue : aussi est-ce le français, — on s'en assurera au premier coup d'œil, — qui lui a fourni, avec sa syntaxe tout entière et la plupart des éléments de son indigente grammaire, la grande majorité des mots de son vocabulaire : bien entendu, non point tels quels ; altérés dans leur forme et détournés dans leur sens, en cent façons capricieuses, par ce moi subliminal que domine et remplit à ce moment l'unique pensée de ne point parler français ni aucun autre langage de lui connu ; mais reconnaissables pourtant, parce que, ce moi étant humain après tout, ces déformations s'effectuent fatalement suivant les règles d'une certaine logique humaine, et qu'il est dès lors possible à notre esprit de relever les voies par lesquelles le sien a passé ; voir le chapitre IV, n°s 39-148. C'est donc sur le français avant tout que devront porter nos investigations, et nous ne recourrons à d'autres langues que lorsque, interrogé à fond et parcouru dans toute son étendue, il nous aura obstinément refusé une solution.

(6) II. *L'allemand.* — Mlle Smith sait peu l'allemand, et au surplus sa personnalité consciente n'a point du tout le goût des langues. Toutefois elle a appris l'allemand pendant trois ans : trois ans, c'est beaucoup dans une vie de trente, et, si peu d'ardeur qu'elle ait mis à cette étude, il est impossible qu'il ne lui en soit rien resté. Manquant de sens linguistique, elle ne s'en est pas assimilé le moins du monde le mécanisme grammatical ; mais, douée d'une excellente mémoire, elle en a retenu des mots, dont elle a pu enrichir son lexique martien.

Malheureusement, l'on ne nous dit pas à quel âge elle a pris ces leçons d'allemand. Il n'est pas probable que ce soit avant l'âge de douze ans ; toutefois elle a pu les commencer vers cette époque, ce qui expliquerait encore mieux l'imperfection de ses connaissances. Mais mettons les choses au pis ; supposons que Mlle Smith n'ait pas su un mot d'allemand avant l'âge de seize ans : s'ensuit-il nécessairement que son subconscient de douze ans (n° 5), qui compose le roman martien et par hypothèse ne sait pas l'allemand, soit absolument au dépourvu de toute ressource à puiser dans cette langue ? Je ne le crois pas.

Je n'ai garde de m'immiscer dans une question dont la solution n'appartient qu'aux psychologues. Mais enfin, a priori, le moi qui crée le martien et le moi qui sait l'allemand ont beau être de date différente : au moment actuel, qui est en définitive celui de l'apparition du martien, ils se trouvent réunis en une même personne, et n'y sont point séparés, selon toute vrai-

semblance, par une cloison étanche; on conçoit tout au moins la possibilité entre eux d'une communication osmotique, discrète, difficile peut-être, mais enfin réalisable dans certaines conditions; et cette considération suffit à légitimer en principe quelques battues à travers le vocabulaire allemand, à la recherche de telles origines martiennes dont le français persisterait à ne pas rendre compte.

Que dire après cela, si a posteriori cette recherche se révèle fructueuse? Or, il est certain qu'on relève entre les deux vocabulaires trop de coïncidences pour les attribuer au pur hasard : sans parler de *modé* « mère » et *gudé* « bons », qui peuvent aussi bien être anglais qu'allemands, mais sont sûrement l'un ou l'autre, des mots tels que *imâ* « ciel », *haudan* « maisons », *cen* « beau », sont témoins à triompher de tous les scepticismes; et d'autres, pour être moins transparents, ne sont guère moins probants; voir tout le chapitre V, n°s 149-172. L'allemand a sûrement fourni quelques fils de trame au tissu étrange dont le français forme la chaîne.

(7) III. *Le magyar.* — M. Smith père était Hongrois d'origine. Il s'est expatrié de bonne heure, et sa fille n'a jamais eu occasion de connaître sa patrie, ni à plus forte raison d'en parler la langue. En fait, elle estime n'en pas savoir le premier mot, et nous ne demandons pas mieux que de l'en croire sur parole, en tant du moins qu'il n'est question que de son moi conscient. Mais ce que nul ne croira, c'est qu'il ne soit jamais arrivé à M. Smith de se rappeler devant son enfant la

langue de sa propre enfance, de lui adresser en magyar un mot de tendresse ou une exclamation d'appel, de lui nommer en magyar un objet familier, la feuille qu'ils cueillent, l'oiseau qui s'envole à leur approche, l'écriture qu'elle trace sous ses yeux ! Je suis Alsacien, et jusqu'en 1870 j'ai entendu parler, parlé à l'occasion le patois de Colmar ; d'autre part, mes filles n'ont jamais vu l'Alsace et ne connaissent en fait d'allemand que celui qu'on enseigne dans nos lycées. Cependant il m'arrive souvent de prononcer devant elles, même de leur adresser un mot, une phrase colmarienne, à laquelle je sais d'avance qu'elles ne comprendront rien : alors, habituellement, je la leur traduis en français, ou je la décalque en allemand classique, en leur faisant observer les concordances phonétiques. Comme au surplus ce sont là des *curiosa* isolés, il est bien clair qu'autant en emporte le vent : si l'on demandait à l'une d'elles comment se dit en colmarien tel mot que je lui ai appris une fois, elle répondrait de fort bonne foi qu'elle n'en sait rien, et elle aurait raison ; mais peut-être, si elle était hynoptisable et qu'on la soumît à l'expérience, le mot inconnu d'elle émergerait-il de ses profondeurs subliminales.

Il n'est pas douteux que tel soit le cas de Mlle Smith : l'empreinte est inconsciente, mais en général très nette et d'une remarquable pureté ; car les mots magyars sont sensiblement moins déformés en martien, que les mots allemands, moins bien connus de Mlle Smith, et les mots français, qu'elle s'applique naturellement à déguiser, tandis que le magyar ne lui

paraît pas requérir cette précaution. Il suffira de citer ici *lâmi* « voici », *nâmi* « beaucoup », *ousti* « bateau », et de renvoyer le lecteur au chapitre VI, n°s 173-230, en lui faisant observer que les mots qu'il y rencontrera sont précisément, ou des interjections, ou des noms d'objets concrets, familiers, usuels, ou des expressions de tendresse enfantine, tous cas rentrant dans la définition donnée plus haut de ce qu'elle pouvait avoir entendu de magyar à l'âge de douze ans.

Remarquons enfin que, par cette raison même, l'objection de principe que nous avons dû résoudre quant à l'allemand ne se pose point quant au magyar : c'est bien vers l'âge de douze ans que Mlle Smith a possédé tout ce que son subconscient a pu glaner et accumuler en fait de magyar, et il n'est même pas probable qu'elle y ait rien ajouté depuis lors.

(**8**) IV. *Le sanscrit.* — Cette objection, si nous n'avions désormais le droit de n'en plus tenir compte, s'élèverait au contraire avec une nouvelle force contre l'intervention du sanscrit dans l'élaboration du martien. Sans doute, nous ignorons, nous ignorerons toujours à quel âge Mlle Smith a feuilleté par hasard le ou les livres inconnus où elle a puisé les éléments d'un roman pseudo-oriental, une donnée chronologique sur l'histoire de l'Inde, quelques mots sanscrits et une notion fort confuse de l'alphabet dêvanâgarî; mais, comme le roman de Sivrouka et Simandini est une histoire amoureuse et fort passionnée, le subconscient qui la compose ou la répète, en tout cas la mime merveilleusement, ne peut être qu'un moi adulte. On verra

pourtant qu'il voisine, mais très peu et comme à la dérobée, avec le moi enfantin qui se promène à travers les paysages de Mars.

Ce qui importe pour l'instant, c'est de préciser, s'il se peut, ce que Mlle Smith sait au juste de sanscrit : je ne veux point dire, de discuter et expliquer en détail son vocabulaire, ce n'est pas la tâche que je me suis assignée, et cet opuscule prendrait des proportions indécentes si je ne me bornais au martien; mais tout uniment de délimiter l'influence occulte que le rêve hindou a pu exercer sur l'évolution du rêve interplanétaire.

Il est entendu que Mlle Smith ne sait pas le sanscrit : des 40 mots sanscritoïdes recueillis de sa bouche, 15 à peine donnent un sens à l'analyse. On pourra en accroître le nombre : expliquer le nom propre Simandini par sk. *sīmantinī* « jeune femme sur qui l'on a accompli la cérémonie du *sīmantakarma*, tracé la raie du sommet de la tête, épouse enceinte »; chercher dans *atiêyâ* le simple mot *adhyāya* « chapitre », légèrement altéré parce que l'effort de prononcer l'*h* a changé le *d* en *t* et que l'*a* a été prononcé comme dans le fr. *il paya* (on remarquera que ce mot figure en tête de bien des divisions d'ouvrages hindous, et souvent associé à l'invocation à Gaṇêça ou Gaṇapati, Fl. p. 293, par laquelle ils débutent); couper en deux le bizarre *tvandastroum*, et y reconnaître sk. *dvandva* « couple », terme grammatical qui figure en bonne place dans quantité d'ouvrages, etc. Peut-être arriverait-on par là à savoir quelque jour où Mlle Smith a pris son sanscrit,

mais on n'élèverait pas d'un degré l'estime qu'un sanscritiste en doit faire. La considération capitale, en effet, c'est qu'en parlant sanscrit ou sanscritoïde elle ne paraît pas savoir ce qu'elle dit : rarement elle place à propos un mot reconnaissable ; il en est d'admirablement corrects dont rien n'indique qu'elle sache le sens ; tout au contraire du martien, qu'Ésenale traduit comme un professeur en classe, elle se refuse, — ou du moins Léopold, un autre désincarné, qui pourtant a la science infuse, y témoigne une répugnance presque invincible, — à traduire son sanscrit ; ou, si on l'en presse à toute force, on n'obtient qu'un sens général de phrase, jamais celui d'un mot en particulier, et le tout se réduit à quelques confuses éjaculations, cris entrecoupés de tendresse adressés par Simandini à son époux, chanson printanière (Fl. p. 302), plus plate et plus vide que la plus fade de nos romances. La preuve est faite : Mlle Smith ne sait pas du tout le sanscrit, et le sanscritoïde qu'elle modèle à son image, — bien différent du martien, qui est un véritable organisme linguistique, encore qu'imparfait, — n'est qu'un gazouillement informe, sous lequel elle-même ne perçoit qu'un sens confus d'élan passionné, — le chant, si l'on veut, du rossignol au printemps.

Et toutefois, un autre fait s'impose, qu'il ne faut pas perdre de vue dans cet examen et qui a frappé tous les érudits consultés sur la matière : son sanscritoïde ressemble étonnamment au sanscrit ; il en a, non seulement quelques mots, intacts ou peu altérés, mais les allures générales, la prédominance de la voyelle *a*,

des liaisons par semi-voyelles (*aya*, *iya*), même, à en croire les auditeurs, le rythme enveloppant et berceur. Ceci ne doit être entendu que *cum grano salis* : ainsi que le fait observer M. Flournoy, beaucoup d'*u* y sont prononcés *ü*, alors que le sanscrit ne connaît d'autre *u* que celui qui se transcrirait *ou* en français, et cette circonstance à elle seule suffit à introduire une fausse note douloureusement sensible à toute oreille sanscritiste ; d'autre part, la finale de *tvandastroum* (Fl. p. 298) pourra passer pour tout ce que l'on voudra plutôt que du sanscrit. Mais, avec tout cela, il n'en demeure pas moins que le sanscritoïde est un pastiche remarquable des sons et des intonations du sanscrit : pour être arrivé à l'obtenir, il a fallu que le sujet se fût assimilé avec une justesse surprenante les caractères extérieurs de cette langue et fût subconsciemment doué d'une faculté d'imitation peu commune.

Une circonstance entre toutes s'est imposée à la pénétrante attention de M. de Saussure : le sanscrit n'a point d'*f*, et le sanscritoïde de Mlle Smith n'en a pas non plus accusé un seul. Il y a là un petit mystère irritant ; car, de supposer (Fl. p. 317) que Mlle Smith, qui n'a pas l'attention tournée vers les faits de linguistique, de phonétique encore moins, et qui n'a lu ou entendu qu'une vingtaine de mots sanscrits, ait pu remarquer d'elle-même qu'aucun de ces mots ne contenait d'*f*, je crains que cela ne passe la vraisemblance. Il n'est pas moins malaisé de croire qu'elle ait trouvé cette constatation toute formulée dans une grammaire accidentellement feuilletée; car, d'abord, elle serait

en partie erronée, le sanscrit ayant au besoin un *f*, son *ph*, qui lui sert à transcrire les *f* des mots étrangers; et puis une parenthèse de ce genre était-elle de nature à laisser à la mémoire une assez profonde empreinte pour que l'*f* fût systématiquement banni du sanscritoïde? Il faut chercher ailleurs, au risque de s'égarer : peut-être la comparaison du martien au sanscrit éclairera-t-elle la question, en même temps qu'elle jettera quelque jour sur l'un des procédés de l'élaboration du martien lui-même.

Le martien non plus n'a point d'*f*, ou bien peu s'en faut : qu'on les compte, on en trouvera en tout 7, dont 6 initiaux (n°s 77, 78, 79, 80, 246 et 247), et un médial, ce dernier suspect (n° 273). C'est bien peu, étant donné que les langues qui ont servi à le construire, français, magyar, allemand, nous offrent cette consonne en proportion très notable. Numériquement, si nous ne rencontrons que six ou sept *f* dans 300 mots martiens, prononcés très distinctement à plusieurs reprises ou même souvent écrits de la main du sujet, en sorte que l'erreur sur l'articulation est à peu près impossible, combien sommes-nous en droit d'en attendre dans une quarantaine de mots sanscritoïdes, la plupart du temps vaguement zézayés ou balbutiés, dits à voix basse, à peine entendus des assistants qui ont dû les noter au vol? Moins d'un, n'est-il pas vrai? Eh bien, nous n'en trouvons pas un; c'est toute la différence : elle est minime. J'en conclus que, si Mlle Smith ne met point d'*f* dans son sanscrit, ce n'est pas qu'elle ait des lumières spéciales sur l'absence de l'*f* en cette langue; c'est tout

uniment qu'elle introduit dans la création du sanscritoïde l'un des principes au moins qu'elle a suivis dans celle du martien : ce qui n'a rien d'étonnant, puisque ces deux créations, remarquons-le bien, se sont déroulées chronologiquement côte à côte.

Ce principe, quel est-il? Je le dirai sans ambages, dût-on en railler. La logique du rêve n'est point celle de l'homme éveillé et pleinement conscient; et au surplus la simple rêverie d'un homme sain et rassis amène parfois des associations d'idées beaucoup plus étranges que celle que je conjecture ici. S'il est une pensée générale qui occupe tout entier le subconscient de Mlle Smith au moment où elle assemble les sons du sanscritoïde ou du martien, c'est assurément celle de ne point parler « français » : toute son attention doit être bandée à cet effort. Or, le mot « français » commence par un *f*, par cette raison l'*f* doit lui apparaître comme la lettre « française » par excellence, et donc elle l'évite tant qu'elle peut : c'est pourquoi il n'y a point d'*f* en sanscritoïde, et presque pas en martien.

Mais à ce compte, dira-t-on, il n'y en devrait point avoir du tout. — Sans doute ; mais il n'est telle attention qui ne se lasse, telle vigilance qu'on ne puisse prendre en défaut : mettons que les quelques *f* du martien soient des lapsus, la consonne a bondi trop vite pour que la réflexion subliminale la pût corriger, qui s'en étonnera? Même, si l'on examine d'un peu près les six mots à *f* initial, on entreverra de vagues raisons du maintien exceptionnel de la consonne : l'un est un terme technique dont la forme s'imposait, Fl. 12;

l'autre était suffisamment déguisé par le détour dédaléen d'où il était issu, pour qu'un déguisement ultérieur dût paraître inutile, Fl. 24; un autre a été prononcé « en plein somnambulisme », dans une phrase qui n'est qu'un sanglot, Fl. 13... N'insistons pas, sous peine de forcer la note: il doit nous suffire d'avoir mis toutes les vraisemblances au service de notre hypothèse.

Nous l'aurions fait, si nous parvenions à démontrer que, quand Mlle Smith emprunte à une langue d'elle connue un mot contenant un *f*, elle change cette lettre en une autre consonne, toujours la même ; car alors la proscription systématique de l'*f* sauterait aux yeux ; et, en même temps, on comprendrait mieux qu'elle l'eût si heureusement réalisée, ayant toujours présent à la mémoire un substitut tout prêt pour la consonne abhorrée. Il se peut qu'il en soit ainsi, et que Mlle Smith remplace l'*f* par le *b* : on en trouvera quelques indices au cours de ces pages, n°s 36 (3°), 151, 180; mais je n'en sais de preuve à peu près irréfragable que l'al. *finden* devenu mt. *bindié*, n° 150. Théoriquement, la substitution est irréprochable: elle se justifie par une double association, phonétique et graphique. L'*f* est une labiale : il appelle, pour le remplacer, une consonne qui exige le même mouvement de lèvres et la même disposition de l'organe buccal. Maintenant, pourquoi le *b* plutôt que le *p* et le *v*, qui sont, chacun de son côté, plus voisins de l'*f*, l'un parce qu'il est une sourde, l'autre parce qu'il est une spirante? Ici intervient l'influence de la graphie : le *b* est de toutes les

labiales la seule dont le caractère ressemble à celui de l'*f*, commencé comme lui par une grande boucle qui en forme presque tout le corps. Si ces inductions rapides se vérifient par la suite de mon analyse, c'est ce que je laisse de bon cœur au lecteur à apprécier.

Il résulte de cette discussion que Mlle Smith a pu parler un sanscrit d'apparence correcte en en sachant fort peu, et que, comme parfois son rêve hindou s'entremêle à son rêve martien (Fl. 13), elle a pu utiliser quelques souvenirs orientaux pour la construction de sa langue martienne.

(**9**) V. *Autres langues.* — C'est tout, heureusement : car, si nous avions dû promener notre recherche à travers d'autres domaines linguistiques, il y avait de quoi nous décourager de l'entreprendre ; et, d'autre part, elle serait devenue suspecte ; on nous aurait objecté qu'il fallait bien que le martien ressemblât à quelque chose, et que, ressemblant à tant de langues à la fois, il avait donc bien des chances d'être original. M. Smith père, nous dit-on, « parlait couramment le hongrois, l'allemand, le français, l'italien et l'espagnol, comprenait assez bien l'anglais, et savait aussi le latin et un peu de grec » (Fl. p. 15) ; mais, de tout cela, sauf sa langue natale, rien ne nous permet ni ne nous oblige de supposer qu'il ait transmis la moindre notion à sa fille. Sans doute elle aura pu saisir quelques mots de ses conversations avec des étrangers ; il serait même étonnant qu'elle ne connût pas certaines bribes d'anglais et d'italien : il vient tant d'Anglais à Genève, et l'Italie est si proche ! Il serait donc excessif d'exclure

toutes les langues autres que français, allemand, hongrois et sanscrit ; mais elles n'ont droit d'apparaître qu'à l'extrême arrière-plan, et seulement en tant qu'il s'agira de locutions connues, pour ainsi dire, de toute personne de moyenne instruction. Notre horizon de recherche se trouve ainsi rigoureusement circonscrit.

CHAPITRE PREMIER

Les procédés du Langage martien

(**10**) Fixés maintenant sur le but et la méthode de notre recherche, nous abordons notre sujet par l'examen et le classement des procédés généraux qui président, dans le moi subconscient du sujet, à l'élaboration de la langue martienne. Les quelques exemples cités dans l'introduction, de mots français, allemands, magyars, transportés à peu près tels quels en martien, n'avaient d'autre objet que de rendre manifeste le fait brut de l'adaptation de ces trois langues à la création de l'idiome nouveau rêvé par Mlle Smith. Il s'agit maintenant de savoir ce qu'ils deviennent dans sa bouche ou sous sa plume, quand, — ce qui est de beaucoup le cas le plus fréquent, — elle les déforme pour les déguiser ou les plier aux besoins de l'expression de sa pensée. Chacun des procédés qu'elle emploie à cet effet sera établi à son tour par un ou deux exemples seulement, mais autant que possible simples, clairs et probants, empruntés de préférence au français ; puis, une fois acquise par cette voie la preuve que le procédé dont s'agit n'est pas étranger à la linguistique subliminale de Mlle Smith, il deviendra légitime d'en poursuivre l'application à tous les autres mots de son vocabulaire,

en les comparant, sous le bénéfice des modifications que ce procédé comporte et autorise, aux mots des divers vocabulaires réels que nous avons reconnus être à sa disposition.

§ 1er. — PHONÉTIQUE

(**11**) Il est presque superflu de faire observer que la phonétique est une des parties les moins intéressantes de l'organisme martien. Sauf la statistique des voyelles, déjà dressée par M. Flournoy (p. 225), et celle des consonnes, qui ne nous apprendrait sans doute rien de nouveau en dehors de la rareté de l'*f* constatée au n° 8, il est presque impossible d'en extraire aucune donnée positive. De *lois phonétiques*, en effet, il ne saurait être question ici : les lois phonétiques supposent un langage vivant, évoluant pendant des années et des siècles dans la bouche des hommes groupés en communauté, les enfants s'efforçant de reproduire l'habitus buccal de leurs parents, n'y parvenant que de façon imparfaite, et imposant ainsi à la parole apprise des altérations insensibles dont la somme finit par constituer la variation phonétique. Mais Mlle Smith est Genevoise, elle est notre contemporaine ; qu'elle parle français, allemand, hongrois ou martien, son habitus buccal est toujours celui de Mlle Smith : si donc, elle change, par exemple, un *d* en *t*, un *f* en *b*, ce n'est pas qu'elle y soit contrainte par aucune nécessité anatomique ou physiologique ; c'est par un effort de sa volonté, — ce mot entendu comme il doit l'être pour exclure toute idée de simulation consciente, — et qui

dit volonté dit nécessairement, au moins dans l'état présent de nos connaissances psychologiques, arbitraire et caprice. On a déjà comparé son martien à un jargon enfantin ou à un argot professionnel. La seconde comparaison est la plus juste : l'enfant qui jargonne ne songe qu'à déformer les mots au hasard, car il ne s'inquiète pas d'être compris ni même de se comprendre, il ne répétera jamais ce qu'il a dit une fois ; dans l'argot, il faut que les déformations soient reconnaissables à une oreille initiée, et qu'un même mot, dès lors, n'affecte pas trop de formes différentes ; mais, de part et d'autre, les altérations sont arbitraires, et ce serait perdre son temps que de chercher, par exemple, des concordances phonétiques fixes de l'argot français au français. Tout au plus sera-t-il permis d'y signaler des tendances confuses, souvent traversées et entravées par des tendances inverses, et c'est aussi dans cette mesure discrète qu'on soumettra à un examen phonétique le martien de Mlle Smith.

(12) I. *Les voyelles.* — 1° La substitution vocalique est le moyen évidemment le plus aisé qui s'offre à l'esprit pour déguiser un mot quelconque : aussi est-elle à peu près indéfinie en martien, comme dans tout jargon enfantin. Toutefois elle obéit en général à un principe fort bien mis en relief par M. Flournoy, celui de la transposition du grave à l'aigu : ainsi l'*o* passe volontiers à l'*a*, l'*a* à l'*e*, l'*e* à l'*i*, et l'*u*, en tant que son mixte, reste de préférence intact. On s'en assurera par l'examen du vocabulaire. Peut-être même les cas où se produit la mutation inverse (mt. *nàmi*

pour mg. *némi*, n° 198) doivent-ils s'expliquer par des influences étrangères à la phonétique; mais ce serait outrer les choses et lasser la patience du lecteur, que de se livrer à l'investigation de pareilles minuties.

2° Le caractère fuyant du vocalisme martien est d'ailleurs pleinement démontré par les hésitations du sujet même qui le crée : ses finales sont parfois incertaines; on relève *tarviné* et *tarvini* « langage » (Fl. 12 et 15), *povini* et *poviné* « arriver » (Fl. 11 et 27). Rien de plus concevable; encore une fois, c'est le contraire qui serait surprenant. Mais on ne saurait attendre du martien un traitement tant soit peu constant des vocalismes étrangers, alors qu'il fait si bon marché de son propre vocalisme.

3° Les diphtongues étrangères au français se réduisent à des voyelles simples : al. *einige* devient *-énézé*, n° 168; al. *haus* donne *haudan*, qui se prononce à la française, n° 156. C'est la conséquence naturelle de ce que le martien est un idiome partiellement étranger, mais toujours articulé par un organe français.

4° Par la même raison, une voyelle suivie de nasale + consonne se nasalise : al. *handeln* donne mt. *andélir*, qui se prononce avec *a* nasal et sans consonne *n*.

5° La possibilité de l'insertion d'une voyelle épenthétique dans un groupe de consonnes ou, inversement, de la chute d'une voyelle entre consonne et liquide, est mise en lumière par le rapport étymologique, au moins très probable, des deux mots *bérimir* et *primi*, n°s 53 et 285. C'est d'ailleurs, dans toutes les langues du monde, un phénomène phonétique élémentaire et

des plus communs. Voir encore çà et là les mots *crizi, piri, kirimé, pocrimé, kramâ,* etc.

(13) II. *Les consonnes.* — 1° L'échange de sourde et sonore (*k* > *g*, *t* > *d*, *p* > *b*, ou réciproquement) est, de tous les procédés de déguisement consonnantique, le plus naturel et praticable : aussi verra-t-on que Mlle Smith en use très largement.

2° L'échange entre liquides, entre nasales, et d'explosive à spirante de même ordre (*r* > *l*, *m* > *n*, *b* > *v*, ou réciproquement), est aussi extrêmement aisé : Mlle Smith connaît le procédé, mais n'en abuse pas.

3° Sur la mutation conjecturale *f* > *b*, voir le n° 8.

4° En ce qui concerne les sifflantes, il y a lieu d'admettre, outre l'échange de sourde à sonore, — *s* > *z*, *z* > *s*, d'autant plus courant chez Mlle Smith qu'elle prononce à la française, c'est-à-dire comme un *z*, l'*s* martien entre deux voyelles, — l'échange de chuintante et sifflante, en d'autres termes le zézaiement qui change *š* (= *sch* al.) en *s*, ou le phénomène inverse. Les mots martiens qui commencent par *z* semblent presque tous des produits variés de ces diverses mutations capricieusement croisées et combinées entre elles : n°s 146-147, 226-227.

5° En dehors de ces quatre variations, qui relèvent d'une phonétique parfaitement normale et dont on trouverait des exemples dans nombre de langues réellement existantes, le martien semble parfois en accuser une autre, tout à fait argotique celle-là, qui consiste à remplacer arbitrairement une consonne par celle qui la précède ou la suit immédiatement dans l'ordre

alphabétique : ainsi, *l* pour *m*, dans *lé*, n° 32, 1°; *d* pour *c*, dans *dodé*, n° 33, 2°, etc. On ne perdra pas de temps à insister sur le caractère à la fois artificiel et ingénu d'un procédé que désavouerait aujourd'hui le plus vulgaire des cryptogrammes.

(**14**) III. *La métathèse.* — Le phénomène dit de métathèse, surtout consonnantique, se constate, non sans fréquence, dans tous les idiomes jusqu'à présent étudiés. Dans notre parler de tous les jours, c'est à lui que remontent la plupart de nos lapsus vocaux, de lui que relèvent cent facéties qui courent les rues : *sesque* pour *sexe*, et similaires. En tant qu'opération réfléchie, faire l'anagramme d'un mot a toujours passé pour une façon agréable de le déguiser pour le laisser deviner, et nos journaux illustrés publient encore en dernière page toute sorte de problèmes en ce genre. On doit donc a priori supposer qu'un procédé aussi courant est familier à Mlle Smith. Pour s'assurer que son moi subconscient le pratique en effet, il suffit de constater qu'il opère des changements métathétiques jusque dans son propre martien : il a commencé par dire *kiné* « petit », Fl. 3, 8 novembre 1896; plus d'un an après (28 novembre 1897, Fl. 20), il n'a pas oublié son mot, que pourtant il n'a jamais prononcé dans l'intervalle; mais il en a fait l'anagramme, et il dit *niké*. Je n'ajouterai rien à un fait qui parle de lui-même; mais on verra que la métathèse est, comme on doit s'y attendre, une des clefs les plus satisfaisantes et les plus sûres du problème martien, et l'on se reportera dès à présent,

si on le veut bien, aux articles *chiré, dimé, tensée* (chapitre IV), *manir* (chapitre VI), etc., etc.

(**15**) IV. *Aphérèse, syncope, apocope.* — C'est aussi un procédé de démarquage très usité que de retrancher à un mot la tête ou la queue ou le milieu, et l'on doit supposer que M[lle] Smith a parfois eu sous les yeux un logogriphe, peut-être même s'est amusée à en déchiffrer. Au surplus, dans la rapidité de la prononciation, certaines syllabes faiblement accentuées tombent d'elles-mêmes, sans que la volonté y intervienne. Que l'on compare maintenant : mt. *chand-êné* « délicieux », au fr. *en-chant-eur*, n° 60 ; mt. *kiné* « petit », au mg. *kicsiny*, n° 191 ; mt. *mervé* « superbes », au fr. *merveilleux*, n° 101. Il n'en faut pas davantage, j'imagine, pour établir que l'aphérèse, la syncope intérieure et l'apocope font partie du bagage phonétique de la créatrice du martien, et pour légitimer l'introduction de ces procédés si simples dans la recherche de certaines étymologies moins transparentes.

(**16**) V. *Allitération et assonance.* — Toutes les langues primitives et tous les jargons enfantins usent largement de l'allitération et de l'assonance : survivance du temps lointain où la parole et le chant ne faisaient qu'un, satisfaction vague d'un instinct esthétique qui est la marque d'outil imprimée par l'homme à toutes ses productions, moyen mnémonique aussi efficace qu'aisé, tout concourt à faire de la répétition des sons initiaux ou finaux la base de la mélopée accompagnatrice du langage humain. A plus forte raison, s'il

s'agit de l'œuvre d'un subconscient qui volontiers rimaille, ne fût-ce qu'en vers de mirliton, et à qui il arrive de parler même en prose rimée, sans s'en apercevoir qu'après coup (Fl. p. 53-54). Les exemples que j'ai relevés de ces phénomènes me paraissent sûrs, et je crois même qu'il ne serait pas malaisé de les multiplier sans invraisemblance.

Allitération vocalique : durant un an et demi de notations martiennes, on n'a pas recueilli un seul mot commençant par *u*; tout à coup, le 28 novembre 1897, un *u* initial fait son apparition, et voici, coup sur coup, en une seule ligne, trois mots commençant par *u*, Fl. 20; on les retrouvera en temps et lieu. Allitération consonnantique : on relève des successions de mots telles que *mété modé* Fl. 4, *povini poénêzé* Fl. 11, *crizi capri ...carimi* Fl. 20, qui ne sauraient toutes être fortuites[1]. Il est même fort possible que la forme étrange de certains « petits mots » (cf. le chapitre III) ait été, pour la première fois qu'ils ont été prononcés, déterminée par une allitération sensible ou latente : ainsi, *ché* « ton », qui est inexplicable à ma connaissance, viendrait (Fl. 3) de la consonnance *ché chiré* « ton fils », que Mlle Smith n'a pas prononcée ce jour-là, mais qui est apparue dix jours plus tard (Fl. 4), ou bien d'une assonance plus générale encore, cf. n° 32, 2°.

Il ne faudrait pas exagérer la portée de ce précieux principe. Il m'avait d'abord lancé sur de fausses pistes : j'ai cherché dans beaucoup d'initiales martiennes des

1. Voir aussi, au n° 288, ce qui est dit des débuts manifestement allitérants du langage martien.

consonnes prothétiques issues d'allitération ou de fausse euphonie, et en fin de compte j'ai dû abandonner cette idée. En lisant une phrase telle que *mis méch med mirivé* « un crayon pour tracer » Fl. 17, qui ne croirait à une succession allitérante à dessein? Il n'en est rien pourtant : de tous ces mots, *méch* est le seul dont la genèse puisse, si l'on veut, mais non pas nécessairement doive s'expliquer par une allitération avec *mis*. *Mirivé*, qui a tout l'air d'une altération de fr. *écrivez* par une prothèse allitérante de *m*, est bien issu d'allitération, il est vrai, mais non pas dans cette phrase; car il est apparu trois mois et demi plus tôt, dans le texte Fl. 12 et la succession *machir mirivé iche manir*. Enfin, *med* « pour », qui est né ce jour-là, ne semble pas cependant être né par la vertu de l'allitération; car, sept mois auparavant (Fl. 8), Mlle Smith avait dit *méta* « pourtant », qui ne semble pas pouvoir en être séparé; cf. n° 282.

Mais, si l'hypothèse allitérative est sujette à caution dans l'explication du langage martien, l'assonance, poussée même jusqu'à la rime, et jusqu'à la rime riche, en constitue un des procédés les plus constants et spontanés. Il semble qu'une finale donnée en appelle à sa suite, au bout de quelques mots, une autre toute pareille. Ainsi, la finale *-imé* est fort rare en martien; mais, dans le texte Fl. 8, on la lit deux fois, à une ligne d'intervalle : c'est que Mlle Smith, ayant dit *misaïmé* « fleurs », a été naturellement amenée à dire aussi *finaïmé* « senteurs ». Parfois le rapport d'assonance est double, et le balancement antithétique de la propo-

sition est comme un rudiment du procédé des rimes croisées : Fl. 29, *zé bodri* | *né dorimé* || *zé pastri* | *tubré né tuzé,* « l'os est sain, le sang seul est malade ». Il serait aussi aisé qu'inutile d'accroître la liste de ces cas dont le principe seul est intéressant à constater.

§ 2. — DÉRIVATION

(**17**) La dérivation martienne s'effectue exclusivement par voie de suffixation ; du moins, lorsqu'il s'y produit une préfixation analysable, ne trahit-elle manifestement qu'un simple décalque du français ; cf. nos 241-242. Mais la suffixation proprement martienne est d'une indigence et d'une monotonie qui ne s'expliquent que trop bien si l'on prend la peine de réfléchir qu'elle a beaucoup moins pour objet de former des mots nouveaux que de déformer des mots déjà tout faits. En bref, elle relève de deux principes antagonistes, tous deux étrangers à la morphologie des idiomes réels et normaux : celui de la déformation jargonnante ou argotique (n° 11) tendrait à imposer aux mots transportés en martien les finales les plus variées, les plus bizarres, comme étant les mieux propres à les déguiser ; tandis qu'au contraire le procédé de l'assonance (n° 16) tend à assimiler les finales entre elles et à ne les laisser évoluer que dans un cercle restreint. La suffixation martienne est le résultat de l'équilibre instable entre ces deux tendances : tout n'y est qu'arbitraire et confusion, et c'est à peine si l'on y peut relever quelques repères fixes.

1° Au début de l'apparition du martien, l'imagina-

tion du sujet paraît entièrement envahie par une finale -š, qui rappelle irrésistiblement les suffixes argotiques si communs, *-uche*, *-anche*, *-oche*[1], dont la connaissance a été plus ou moins propagée dans le grand public par les romans d'E. Süe et *les Misérables* de V. Hugo. La première éjaculation se compose de quatre mots isolés, tous terminés par -š (n°s 93, 99, 102 et 104), qui ne sont visiblement que de grossières et très arbitraires déformations du français.

2° Mais, de ces quatre mots, trois ne reparaîtront jamais plus, un seul (*métiche*) est appelé à une haute fortune. La prédilection pour la finale -š s'accuse encore, mais beaucoup plus discrètement, par exemple par la transformation du français *vu* en *véche* au texte Fl. 2. Elle ne va pas tarder à s'évanouir. Dès le texte Fl. 4, et définitivement à partir de Fl. 5, — mais il faut bien remarquer qu'il s'est produit entre Fl. 1 et Fl. 5 un travail d'élaboration subconsciente qui a duré plus de dix mois, — le système des finales martiennes est fixé tel qu'il se développera dans la suite : prédominance des voyelles, et surtout des voyelles *-é* ou *-i*, soit qu'on les ajoute au mot emprunté pour le compléter (fr. *Espagne* > mt. *Espênié*), soit qu'on les y découvre en laissant tomber la consonne finale qui les recouvrait (al. *mutter* ou anglais *mother* > mt. *modé*).

3° Ce n'est pas à dire que la finale -š disparaisse sans retour. Mais on ne la rencontre guère employée avec une préférence marquée que dans les adverbes ou mots accessoires du même genre : *tiche* « bientôt »,

1. Cf. Guieysse et Schwob, in *Mém. Soc. Ling.*, VII, p. 40 sq.

étéche et *itèch* « toujours », *vétiche* « cependant ». On n'en saurait conclure, d'ailleurs, que Mlle Smith ait établi aucun lien entre ce suffixe apparent et sa fonction adverbiale; car on verra qu'il s'explique assez bien, dans la plupart de ces mots, par des raisons d'emprunt.

4° En dehors de ces cas, et de quelques autres où le mot emprunté ne subit ni addition ni apocope finale (*mache, atèv, palir*, etc.), la suffixation que nous appelons martienne, c'est-à-dire essentiellement dépourvue de signification précise, indifférente même en principe entre le substantif, l'adjectif et le verbe, est constituée par une voyelle : le plus communément *-é*, *-i*, ou *-ié*; parfois *-a* ou *-â*, qui presque toujours s'explique mieux par des raisons d'emprunt; jamais *-o* ni *-u*. Lorsqu'elle est plus compliquée, c'est-à-dire disyllabique, c'est généralement une nasale qui en constitue la consonne : *-imé*, très rare; *-iné, -ini, -inié,* très fréquents; *-uné, -unié, -ôné,* etc.; subsidiairement, *-zi*, *-izi*, assez communs. Pour plus amples informations on consultera les vocabulaires.

5° La seule finale suffixale significative du martien n'apparaît qu'à la fin, Fl. 40: c'est un suffixe *-nâ*, correspondant au fr. *-ment* dans les adverbes, 2 fois, mais dans une seule et même phrase, et dès lors sans intérêt, car il n'a naturellement jamais été répété, et là même on ne peut savoir s'il ne relève pas de tout autre chose que d'un procédé suffixal; cf. les nos 69 et 154.

§ 3. — GRAMMAIRE

(18) La grammaire du martien est éminemment sommaire, non pas seulement à cause du petit nombre

de documents que nous en possédons et qui n'a guère permis la répétition fréquente des mêmes mots en diverses situations de relation grammaticale, mais aussi et surtout parce que, des différentes formes d'un même mot ainsi employé, il est fort difficile d'extraire plus de trois ou quatre règles grammaticales précises et sensiblement invariables. Telle qu'elle nous apparaît, toutefois, cette grammaire n'offre presque pas un seul trait qui ne soit exclusivement français, c'est-à-dire qui ne s'explique par le transport pur et simple au martien d'un trait de la langue la plus familière, la seule familière même à Mlle Smith.

(**19**) I. *Le substantif.* — 1° Le genre du substantif martien a pour indice essentiel, comme en français, la forme de l'article, qu'Ésenale traduit en mot à mot par « le » ou « la » suivant les cas. La conclusion qui se dégage constamment de cette traduction, c'est que le martien n'a que deux genres, et que les mots qui sont masculins ou féminins en français le sont aussi, respectivement, sans exception, en martien. Qu'une langue puisse ne pas connaître la catégorie du genre grammatical, ou qu'au contraire une langue puisse compter plus de deux genres, ou qu'enfin un mot masculin en français puisse être féminin ou neutre ailleurs, c'est là une idée qui paraît aussi absolument étrangère à la créatrice du martien que celle de la lumière à un aveugle-né! Tant la grammaire élémentaire du magyar, ou même de l'allemand, qu'elle a apprise, demeure lettre close à son subconscient linguistique!

2° Un seul substantif a une flexion féminine : c'est

men « ami », qui fait *mêné* « amie » ; remarquons qu'ici le féminin est apparu le premier. Le procédé, au surplus, appartient à la flexion des adjectifs, où nous le retrouverons plus largement répandu.

3° Nous manquons de données sur la façon dont le martien formerait des dérivés féminins plus compliqués, soit le rapport fr. de *maîtresse* à *maître* ou de *chanteuse* à *chanteur*. Le cas ne s'est pas présenté : *médache* « madame » a, comme en fr., un radical différent de celui de *métiche* « monsieur », et *bigâ* « enfant », toujours comme en fr., est des deux genres sans changement.

4° Le pluriel des substantifs n'apparaît que dans les textes graphiques, parce qu'il consiste, comme dans l'immense majorité des mots français, en un signe qui ne se prononce pas : c'est un caractère qui ressemble assez au ξ grec et que M. Flournoy transcrit par cette lettre. Je suivrai son exemple. On prendra garde qu'il est aussi parfaitement muet que l'*s* plural fr. ; faute de quoi l'on s'exposerait à fausser les concordances phonétiques auxquelles sa présence ni son absence ne sauraient jamais porter la moindre atteinte.

5° Un seul mot martien a un signe de pluriel audible : c'est *métiche* « homme », qui fait *métiché* (une fois, Fl. 7). A cette date ancienne, Mlle Smith n'avait pas encore inventé l'écriture martienne, ni par conséquent son ξ plural : ayant besoin d'un pluriel de substantif, elle l'a calqué sur le pluriel probable de ses adjectifs, n° 20, 3°.

6° Les relations casuelles du substantif ne relèvent

que de la syntaxe (n° 23), et d'une syntaxe vraiment monstrueuse pour le linguiste même le plus novice, à force de servilité à reproduire celle du français (n° 30).

(**20**) II. *L'adjectif.* — 1° Quand l'adjectif masculin est terminé par une voyelle, il se féminise par l'adjonction d'un *e* muet : *diviné* « heureux », *divinée* « heureuse », Fl. 20; cf. *midée* « laide », *bénézée* « retrouvée », dont malheureusement nous n'avons pas le masculin. C'est du français tout pur, sans aucun doute.

2° Quand l'adjectif se termine par une consonne, il prend *-é* au féminin : *cen* « beau » fait *cêné, mess* « grand » fait *messé, mis* « un » fait *misé,* etc. Je pense que cet *é* ne diffère pas au fond de l'*e* précédent; c'est toujours l'*e* muet fr., mais vocalisé ici par une mutation martienne, pour servir d'indice audible du genre. Cépendant il est également permis de songer ici à une influence du rapport al. de *schön* à *schöne,* d'autant que la flexion apparaît pour la première fois dans un mot sûrement emprunté à l'allemand (*cêné,* Fl. 6).

3° C'est en tout cas certainement à cette dernière langue qu'aurait été pris l'indice martien du pluriel des adjectifs, s'il était permis d'en conjecturer un d'après l'analogie de *métiché* (n° 19, 5°), c'est-à-dire si *gudé* « bons », *grêvé* « larges » et tant d'autres proviennent d'un singulier **gud*, **grêv,* etc., que par un fâcheux hasard Mlle Smith n'a jamais eu l'occasion de nous révéler.

4° Les deux signes inaudibles, l'un du féminin des adjectifs, l'autre du pluriel des substantifs (n° 19, 4°),

se cumulent dans la forme unique *iéeʓ* « toutes », Fl. 28.

(**21**) III. *Les pronoms.* — Les flexions des pronoms, ainsi que celles des articles, sont beaucoup trop compliquées et irrégulières pour qu'on les puisse séparer de l'étude des mots eux-mêmes. On les retrouvera au chapitre III, nos 32-33, et cf. Fl., p. 232.

(**22**) IV. *Le verbe.* — La conjugaison est de beaucoup la partie la plus faible de l'œuvre grammaticale de Mlle Smith. Car, pour la flexion pronominale, elle peut invoquer l'excuse de l'état chaotique de cette flexion en français même. Au contraire, les verbes dits irréguliers ne forment dans toutes les langues qu'une petite minorité, tandis qu'en martien la règle de la conjugaison semble être de n'en pas avoir, à ce point que, dans certains verbes (*bétiné*, n° 243), les formes conjuguées ne se distinguent pas de l'infinitif. En l'état, l'on doit se borner à quelques constatations éparses et disparates.

1° Quelquefois la conjugaison est très riche, mais ne semble relever que d'un foisonnement arbitraire de formes par voie de déformation argotique : c'est le cas du verbe *vétéche* « voir », qui, remarquons-le, est aussi passablement irrégulier en français.

2° Dans trois cas, le signe de conjugaison est emprunté au français, plus exactement à la graphie française, par un procédé d'addition tout mécanique : nos 37, 6°, 38, 2°, et 164.

3° Parfois on discerne un rudiment de conjugaison

(*umèz* « fais » et *umêzé* « faire »), d'autant plus insignifiant que la faible importance en est encore infirmée par les observations qui vont suivre.

4° Le plus souvent, en effet, le verbe ne change pas d'une forme à l'autre : *pédriné* « [il] quitte », Fl. 14; *pédriné* « quitter », Fl. 17.

5° Ou bien, pis encore, le verbe subit un léger changement, alors que la personne reste la même : « [il] quitte » se dit *pédriné* Fl. 14, mais *pédrinié* Fl. 34. Observons pourtant que Fl. 14 est purement auditif, tandis que Fl. 17 et 34 sont graphiques, et par conséquent mieux établis.

6° L'impératif ni le subjonctif n'ont, non plus qu'en français, rien qui les caractérise : de ce que Mlle Smith dit *bétiné* « [je] regarde » et *bétinié* « regarde », il serait inexact de conclure qu'elle distingue l'impératif de l'indicatif, puisqu'on vient de voir le doublet *pédriné pédrinié*, et que, d'autre part, elle dit aussi *bétiné* tout court « regarder ».

7° L'imparfait *triménéni* (Fl. 15) et le passé défini *sadri* « chanta » (Fl. 20) sont deux ἅπαξ dont la décomposition est impossible.

8° Le passé se forme généralement au moyen des auxiliaires. Les verbes qui en fr. se conjuguent au moyen de l'auxiliaire « avoir » ou de l'auxiliaire « être » prennent respectivement, sans exception, les mêmes auxiliaires en martien : *né amé* « est venu », Fl. 14 et 20; *é nié* « a été », Fl. 20. Quant à la conjugaison de ceux-ci, voir les nos 37-38.

9° Le futur a pour indice une syllabe *-ir-*, dont le

consonnantisme à coup sûr, et peut-être aussi le vocalisme (par nos verbes dits de 2e conjugaison) lui vient du français : *mache* « peux », *machir* « pourras ». Cette catégorie conjugable est de beaucoup la plus ferme. Elle serait même absolument cohérente, si l'on ne constatait *séïmiré* « comprendras » (Fl. 8), qui devrait être **séïmirir*, puisqu'on a plus tard *séïmiré* « comprends » et « comprendre » Fl. 15 et 37. Mais il faut remarquer que *séïmiré* est la toute première forme de futur qui soit apparue; la grammaire de ce temps ne devait pas encore être fixée. Ou bien peut-être **séïmir-* est-il un futur très régulier d'un radical verbal **séïm-*, cf. nº 259; et alors, ce serait par abus et lapsus que plus tard cette forme de futur, qui n'est pas revenue comme telle, aurait été transportée en fonction de présent et d'infinitif. On relèvera encore une légère incertitude en sens inverse sur *bérimir* Fl. 15, nº 53.

10º On ne rencontre qu'une seule forme de conditionnel, *ténassé*, cf. nº 134.

§ 4. — SYNTAXE

(**23**) Ce serait faire tort aux excellentes analyses de M. Flournoy que d'essayer de démontrer après lui que la syntaxe martienne n'est qu'un décalque, mot pour mot, de la syntaxe française. Ses textes sont là, et la preuve est faite; voir aussi mes nos 22, 8º, et 30. Elle ressortira également, a contrario, du relevé, que je garantis complet, des très rares cas d'insignifiante divergence.

1º Construction inusitée en français : Fl. 35, *dabé*...

ié ti takâ « maître... tout de pouvoir », pour « tout-puissant, très puissant ».

2° Construction incorrecte en français : Fl. 39, *andélir... é vi* « apparaîtra... à toi ». La phrase est par ailleurs lourde et embarrassée. On a fait observer à Léopold que Mlle Smith parle un langage par trop suspect d'influence française : visiblement elle cherche à se corriger, mais s'y emploie d'un zèle un peu gauche.

3° Ellipse d'un déterminatif : Fl. 28, *éziné rabriȥ ni tibraȥ* « mes pensées et [mes] besoins » ; sans difficulté.

4° Ellipse d'un pronom : Fl. 40, *med lé godané ni ankôné* « pour m'aider et réjouir » ; mais cf. nos 45 et 82. Il faudrait ranger ici : les cas énigmatiques *i-lassuné* « m'approche » Fl. 9, *m-ianiné* « t'enveloppe » Fl. 14, où le pronom, s'il est exprimé, l'est par un élément tout à fait insolite ; et le cas *cé méï adzi ilinée* « je t'ai bien reconnue » Fl. 15, où il ne semble pas l'être du tout, puisqu'on ne peut couper *m-éï*, la forme *mé* « as » Fl. 2 nous garantissant par contre-coup l'authenticité de *méï* « ai ». Ce sont là, selon toute apparence, de simples lapsus, comme il arrive à tout sujet parlant d'en commettre dans sa propre langue.

§ 5. — SÉMANTIQUE

(**24**) I. *Phénomènes de sémantique ordinaire.* — D'après les considérations exposées dans notre introduction (n° 3), on a dû comprendre que le domaine que nous abordons ici est le sujet essentiel de notre livre : plus exactement même, le seul sujet ; car tout le reste

n'est en réalité que travail de déblai, destiné à éliminer de notre recherche toutes les particularités du langage martien qui ne rentrent pas strictement dans l'étude des mots et de leur signification. Cependant je me ferais scrupule de consacrer aux généralités de la sémantique un plus long développement qu'aux autres parties de l'œuvre de Mlle Smith. La raison en est bien simple : il ne sied point à la sémantique théorique de dominer a priori l'étude du vocabulaire martien ; c'est au contraire à l'étude détaillée de ce vocabulaire à nous prouver, s'il est possible, qu'il satisfait à toutes les exigences de la sémantique théorique ; et l'on m'accuserait à bon droit de pétition de principe, si je suivais une autre méthode. Le lecteur qui voudra dès à présent se rendre compte des procédés sémantiques de la langue de Mlle Smith, en trouvera tous les spécimens possibles énumérés dans les chapitres IV à IX. Il ne s'agit ici que de les classer sous les rubriques familières aux linguistes, afin de s'assurer que, quoi qu'on doive penser de telle ou telle étymologie martienne en particulier, l'ensemble, en tout cas, ne nous offre rien que nous ne soyons accoutumés à rencontrer dans le parler usuel des langues les mieux connues.

1° Passons rapidement sur les métonymies : — le genre pour l'espèce, *miza* « pavillon locomobile », n° 108 ; l'espèce pour le genre, *alizé* « élément », *chèke* « papier », nos 42 et 61 ; — l'épithète caractéristique de l'objet pour l'objet lui-même, *chiré* « fils », *priâni* « flot », nos 62 et 125 ; et, inversement, l'objet pour son épithète caractéristique, *capri* « noir » (cf. fr. *un*

ruban lilas), *grévé* « larges », n°s 58 et 84 ; — l'emblème pour la chose qu'il signifie, *zati* « souvenir », n° 146, cf. fr. *récolter des lauriers*, etc. ; — la provenance pour l'objet en provenu ou la qualité qu'il rappelle, *ziné* « bleu », n° 147, cf. anglais *china* « porcelaine ». — Il n'y a rien là que d'élémentaire et de parfaitement concevable.

2° Observons toutefois que ce procédé, si simple qu'il soit, touche de bien près déjà aux autres qui vont suivre et prépare même les paradoxes sémantiques qui émaillent la langue de Mlle Smith comme toutes les langues de l'univers. Ainsi, elle dit *chiré* « fils » qui est évidemment le fr. *chéri*. Or, il n'est pas moins évident que le mot, une fois créé, restera partout et toujours semblable à lui-même, et que, si elle en avait eu par hasard l'occasion, elle eût également dit *chiré* d'un fils dénaturé et maudit de ses parents. C'est ainsi que le plus violent contraste de signification est déjà implicitement contenu dans la plus inoffensive déviation sémantique.

3° L'association sémantique est un fécond principe de contresens qui prennent droit de cité dans une langue et l'enrichissent d'autant. On a appelé « tortue » une certaine pièce d'artifice, simplement parce qu'elle a une carapace bombée. Or, *tortue* ne signifie en aucune façon « qui a une carapace » de n'importe quelle forme : *tortue* veut dire « [la bête] tordue », qui a les pieds tors. Le mot ne saurait donc en aucune façon évoquer l'idée de « carapace », mais la chose signifiée l'évoque, et cela suffit : une tortue a une carapace, donc

un objet à carapace peut être dénommé *tortue*. La rose a des épines, raisonne de même le moi subconscient de Mlle Smith : donc tout objet rose peut être dénommé * *épin*, ou quelque chose d'approchant, n° 74. N'est-ce pas, des deux parts, la même logique ?

4° La suggestion sémantique, dont j'ai fait un très large usage, n'est pas de nature beaucoup plus compliquée : au lieu de se fonder sur un caractère permanent qui accompagne partout un objet donné, elle emprunte ses données à une circonstance fortuite et accidentelle, mais qui se trouve associée à cet objet, au nom de cet objet, dans une phrase usuelle, souvent répétée, passée en proverbe. Remarquons que, dans l'exemple précédent, l'association sémantique se double de suggestion verbale, à cause de la phrase connue : « Il n'y a pas de *roses* sans *épines*. » On sait que le sens « tromperie » vient au mot *canard* de la phrase vieillie : « Donner un canard à moitié » ; or, dans cette phrase, c'est *à moitié* qui complète la pensée, et *canard* sans lui ne signifie rien ; cependant le mot important a disparu, et le mot insignifiant a pris à lui tout seul un sens que rien ne justifie. C'est un phénomène de ce genre que j'ai conjecturé dans le type *bénèz*, n° 52 ; avec un détour plus violent et à peine vraisemblable, dans le type *arvâ* n° 47 ; mais la logique du rêve est plus hardie et plus vague que celle d'un sujet éveillé. Il va de soi que, partout observable, le fait n'est nulle part plus admissible que quand le sujet emprunte un mot à une phrase d'une langue étrangère dont il ne connait que le sens général et qu'il ne saurait traduire littéralement : *bibé*, n° 179.

5° Il reste un dernier pas à franchir : les mots peuvent s'ordonner dans la mémoire par voie de contraste sémantique, de telle sorte qu'une idée évoque l'idée opposée, et qu'en conséquence le sujet en vienne à exprimer, par exemple, le concept de « plaisir » par un mot signifiant « douleur ». Je ne dis pas que le cas soit fréquent, et aussi ne l'ai-je guère relevé plus d'une ou deux fois dans le vocabulaire martien ; mais enfin il est psychologiquement concevable, et à ce titre seul il ne nous est pas permis de l'exclure de notre recherche. Que dis-je, possible ? Il se constate un peu partout. L'allemand *fast* signifie, de par son étymologie, « fermement, précisément », et telle a été son acception courante jusqu'à une époque fort voisine de nous ; aujourd'hui, il signifie tout le contraire, « à peu près, presque, approximativement ». Par quelle filière sémantique il a été étiré pour en venir là, c'est ce qu'il appartient à son histoire de nous dire ; mais, pour l'instant, c'est le fait brut qui seul nous intéresse, en tant que possible dans un langage quelconque, partant admissible en martien. Or, qui ne voit que, si — comme je le crois — Mlle Smith emploie au sens de « peu » le fr. *abondant* légèrement altéré (n° 40), elle ne fait autre chose que réaliser instantanément sur le sens de ce mot et objectiver à nos yeux, en quelque sorte, par une opération mentale de la durée d'un éclair, le travail plusieurs fois séculaire qui a changé du tout au tout le concept exprimé par l'allemand *fast*, tout de même que le chimiste obtient en quelques minutes au fond de son creuset une réaction qui aux temps géologiques a transformé la face de la terre en s'étendant

sur une période d'une incalculable longueur ? Ici moins que partout ailleurs le temps ne fait rien à l'affaire : il y a parité entre les deux phénomènes, voilà ce qui est indéniable, et le processus identique est aussi, de part et d'autre, également inconscient.

6° Hybride et hors cadre se classe la contamination sémantique : sémantique, en ce qu'elle consiste à penser tout à la fois deux mots de signification semblable, qui se suggèrent l'un l'autre ; phonétique, en ce qu'elle fusionne par voie d'altération réciproque les sons ou les syllabes dont se composent ces mots. Extravagante en ses créations, elle n'a point d'influence sur les langues littéraires, dont le vocabulaire est graphiquement fixé : qu'un plaisantin imagine le verbe **accumonceler*, on rira sans doute, mais il n'en sera pas davantage. Au contraire, les idiomes sans littérature fourmillent de ces fusions bizarres, lapsus ordinairement involontaires, qui se répandent et s'implantent de par la facilité même qui préside à l'éclosion et au pouvoir expressif des monstres qu'ils enfantent : récemment encore, M. Schuchardt a vivement appelé l'attention des linguistes sur l'importance qu'il conviendrait d'accorder en étymologie à la contamination, et je crois en avoir moi-même indiqué d'assez nombreux et probants spécimens dans mon *Lexique Breton*. En tout état de cause, elle n'est nulle part mieux à sa place, que dans ces créations instantanées et fortuites, nées d'un moment d'émotion ou d'embarras, qui ne sont en apparence d'aucune langue et que pourtant tout le monde comprend. Un jour, à la campagne, je voyais une jeune fille qui s'apprêtait à faire une promenade à

cheval : elle n'avait jamais monté, elle était fort joyeuse, et un peu troublée; lorsqu'elle se sentit bien en selle : « Passez-moi les *rides,* » dit-elle avec un petit tremblement dans la voix, et on les lui passa, tout naturellement. Elle avait contaminé ensemble *rênes, guides, bride,* que sais-je? et c'est à peine si l'on s'en était aperçu. Ce qu'a fait cette jeune fille, étant parfaitement éveillée, le moi subconscient de Mlle Smith s'en montre capable, lorqu'il crée *midée* (n° 105), *fouminé* (n° 80), *forimé* (n° 79), et d'autres peut-être, dont la clef est plus difficile à saisir. Qui s'en étonnerait?

(**25**) II. *Contamination polyglotte.* — Les phénomènes que nous venons d'étudier ne se passent normalement que dans l'intérieur d'une seule et même langue; et l'on voit qu'ainsi circonscrits ils ont déjà une fort notable portée; mais ils acquerront une intensité singulière s'ils font la navette entre deux vocabulaires, c'est-à-dire si le sujet connaît plusieurs langues, et surtout s'il ne les sait qu'imparfaitement. D'abord, parce que nous avons une vague idée de l'étymologie de beaucoup de mots de notre propre langue, aucune de celle des mots de l'idiome étranger, dont le vrai sens nous échappe dès lors absolument: nous appelons *square,* sans le moindre scrupule, une place triangulaire, ronde ou polygonale, pourvu qu'elle soit plantée d'arbres; l'Anglais, dans la langue duquel *square* signifie « carré », ne saurait oublier, en prononçant ce mot, qu'il implique une idée de forme et exclut toute idée de végétation. Ensuite — et c'est là la raison

principale — parce que les mots ont beaucoup plus de chances de se brouiller entre eux, et se brouillent bien plus capricieusement, lorsque, au lieu de trois ou quatre synonymes pour un sens donné, il s'en offre à la mémoire dix ou douze : non pas seulement, par exemple, *courage*, *vaillance* et *bravoure*, mais encore *muth* et *tapferkeit*, et ainsi de suite. Que dire alors, si, en plus de la synonymie courante, l'homonymie monoglotte ou polyglotte intervient à son tour, par la voie si largement ouverte et si fréquentée du calembour?

1° De la contamination par simple synonymie relèvent quelques modifications phonétiques très élémentaires, qui ne dépassent point la limite de celles qu'on a rencontrées au nº 24, 6° : ainsi, le martien a *nâmi* « beaucoup », par fusion probable de mg. *némi* et al. *mannig*, nº 198.

2° Quand la synonymie vient à se compliquer d'homonymie partielle, l'altération franchit les bornes de la phonétique: ce n'est plus la langue qui fourche, c'est le style qui gauchit. L'Anglais qui écrivait à Fénelon « Vous avez eu pour moi des *boyaux* de père » était absolument dans son droit, en ce que *boyaux* et *entrailles* sont synonymes, en ce que *bowels* et *boyaux* sont homonymes, en ce que *bowels* s'emploie très bien en ce sens en anglais: bref, en tout, sauf en un point, le point capital, l'usage du mot en français même. C'est exactement le cas de Mlle Smith, lorsqu'elle emploie le mot sanscrit *attamana* « âme », dans une phrase où le fr. dirait *âme*, mais où au grand jamais le sk. ne dirait *âtmânam* (Fl. p. 299, et cf. mes nºs 236 et 270). Il y a déjà

là une sorte de calembour bilingue, mais dont le résultat en définitive ne dépasse pas les limites de la simple impropriété de style.

3° Mais le calembour, même monoglotte, aboutit très vite à l'insanité; il n'y a qu'à lui lâcher la bride. Dans ma première enfance, on me mena un jour faire une visite à de vieilles dames dont le salon était tendu d'une tapisserie à personnages. Je l'admirai; elles me l'expliquèrent obligeamment, et me montrèrent, entre autres, dans un coin, des matelots qui jetaient l'ancre. L'ancre ? Je n'en avais jamais entendu parler que dans un encrier. On eut beau me dire que c'était pour arrêter le bateau, me montrer l'engin et l'accompagner d'éclaircissements sans doute un peu confus : plusieurs années après encore, je ne parvenais pas à me débarrasser de la vision de matelots qui, pour arrêter leur navire, projetaient sur les flots un liquide noir. Maintenant il est évident que cette confusion mentale ne pouvait se faire jour dans mon langage : pensant *ancre* ou *encre*, je prononçais toujours de même, et il n'y paraissait point extérieurement; mais, si j'eusse été bilingue, j'aurais fort bien pu dire une fois *die Tinte werfen*, et mon calembour subconscient éclatait. C'est ce qui arrive à Mlle Smith, lorsqu'elle dit *nazère* pour le verbe « trompe » (n° 248) ou *tiziné* pour « demain » (n° 260). Qu'on ne dise pas qu'il s'agit ici de monstres mort-nés, qui ne méritent aucune attention; car la tératologie est une science aussi. Et puis, ces monstres ont parfois la vie très dure : ne devons-nous pas notre mot *baccalauréat* à un calembour scolaire sur le latin

vulgaire **bacalaris*, qui étymologiquement ne contient pas la moindre idée de « baie » ni de « laurier »?

4° Car, lorsque le jeu de mots se fait polyglotte, il devient impossible de prévoir jusqu'à quelles extrémités il pourra s'échapper : il faut, tant bien que mal, en suivre les détours sinueux, à travers les vocabulaires qu'il parcourt avec toute la fantaisie du rêve et la rapidité de la pensée. Supposons, par exemple, qu'un sujet sachant l'allemand, le magyar et le français, vienne à songer au *cachet* d'une lettre : le mot — je ne parle ici, bien entendu, que de possibilités, mais de possibilités comme nous en avons tous vu se réaliser en nous-mêmes, quand nous cessons de conduire nos pensées et les laissons errer à l'aventure — évoquera son synonyme *sceau*, et celui-ci son homonyme *seau*, qui se traduira *eimer* en allemand ; mais l'al. *eimer* désigne aussi une mesure de capacité, qui s'appelle en magyar *akó*, en sorte que, si le travail s'arrête là, — et rien ne s'oppose à ce qu'il aille beaucoup plus loin, — il viendra un mot *akó* comme équivalent de « cachet « ou d'un concept similaire. Il ne sera pas réalisé dans la vie pratique, parce que le sujet, sortant de sa rêverie, trouvera dans sa mémoire consciente le vrai mot et perdra toute notion du faux équivalent ; mais, si sa conscience est endormie et son subconscient éveillé, aucune inhibition ne s'opposera à ce qu'il substitue l'un à l'autre ; et, si un entraînement préalable l'a prédisposé à conserver, d'une de ses transes à l'autre, le souvenir de ses songes, le chatoiement éphémère de sons et de sens qui aura un instant traversé son cerveau se fixera en un terme permanent, un mot

aura été créé. Dès le chapitre suivant, mais surtout au chapitre IX, on trouvera colligées les principales créations de M[lle] Smith que je crois pouvoir assigner à ce processus compliqué. On en jugera. Mais la question est bien moins de savoir si, dans chaque cas, j'en ai donné une description vraisemblable, que de décider si en lui-même et théoriquement il est possible; et je ne pense pas qu'à aucun point de vue l'affirmative puisse faire l'ombre d'un doute.

5° Tout à fait en dehors de ces manifestations étranges, mais encore logiques, de l'aberration psychique, il faudrait ranger, si on les admettait, les hypothèses de lapsus sémantiques, soit monoglottes comme *nubé* (n° 111), soit bilingues comme *koumé* (n° 162). Ici, tout en demeurant dans les limites du possible, nous touchons à celles de l'indémontrable; et l'indémontrable n'a droit de cité dans aucune science qu'en tant qu'il fournit un repère commode et provisoire pour des recherches ultérieures. Ce n'est pas le cas de ces menus faits sporadiques et partant négligeables.

CHAPITRE II

Les Noms propres

(26) Le roman martien met en scène un grand nombre de personnages, dont plusieurs portent un nom. Il y a même une petite fille qui en a deux : Anini Nikaïné. Comme rien n'est plus arbitraire qu'un nom propre, il semble que ce soit peine perdue que d'en scruter l'origine ; et aussi ne l'essaiera-t-on pas pour les noms des comparses, Eupié, Pouzé, Sika, Saziné, et tant d'autres. Tout au plus pourrait-on faire observer qu'Anini et Zitêni sont des appellations fort bien choisies pour des fillettes, et que Mâtêmi a tout l'air d'un féminin martien du magyar *Mátė* « Mathieu » : particularité digne de remarque, en ce que *Mathieu* est précisément, dans nos langues, un des rares noms d'homme qui n'ont pas formé de dérivation féminine[1]. Mais il y a quelques protagonistes qui se détachent en vigueur sur cette figuration monotone et terne : ils jouent un rôle important, sont ou paraissent des réincarnations ou des doublures d'êtres qui ont vécu sur terre, et il n'était pas sans intérêt de savoir si leurs appellatifs signifient quelque chose, ou si, en parti-

1. Paniné (Fl. 23) doit bien probablement son nom au grand grammairien sanscrit *Pāṇini*.

culier, leurs noms martiens ne seraient pas, eux aussi, des doublets de leurs noms terrestres. J'ajoute que c'est cette recherche, par laquelle j'ai débuté, qui m'a fait pénétrer d'emblée parmi les procédés les plus complexes de la sémantique martienne (cf. nº 25). J'ai donc cru qu'il y avait à la fois avantage et loyauté de méthode à faire passer le lecteur par les chemins que j'avais suivis. Moins je chercherai à pallier mes témérités apparentes, plus il se trouvera à l'aise pour y adhérer ou s'insurger contre elles.

(27) I. *Ésenale.* — On a vu que la traduction des phrases martiennes en français est censée l'œuvre d'un esprit réincarné en Mars, puis désincarné, qui vivait récemment encore sur notre terre. Il y portait le nom d'Alexis Mirbel. Mirbel est un pseudonyme (Fl. p. 140); mais je me suis assuré, par lettre particulière de M. Flournoy, qu'Alexis n'en est pas un. Le problème qui se pose est celui-ci : y a-t-il un pont à jeter entre les deux noms d'Alexis et d'Ésenale, que porte en deux mondes différents le même personnage?

« Alexis » n'est pas, si l'on veut, un prénom fort rare ; mais il n'est pas commun non plus, et il n'y en a pas d'autre qui lui ressemble par la finale: il n'est donc pas étonnant que cette consonnance tant soit peu insolite ait fait travailler la pensée subconsciente de Mlle Smith. Remarquons dès l'abord qu'elle a eu pour cela tout le temps nécessaire : c'est en novembre 1894 que nous apprenons l'existence d'Alexis dans la planète Mars, en octobre 1896 seulement qu'on nous révèle son nom martien d'Ésenale (Fl. p. 156). Deux ans :

grande mortalis aevi spatium, pour une élaboration, si compliquée soit-elle, dont le rêve eût pu brûler les étapes en moins d'une minute!

La consonnance des deux syllabes finales d'*Alexis* rappelle celle du mg. *csacsi,* surtout si on le prononce à la française. Or *csacsi* signifie « âne » : non pas terme générique, notons-le bien ; mais espèce de diminutif de caresse, comme on en enseigne volontiers aux enfants. Le mot a pu jaillir des lèvres de M. Smith, dès la première fois qu'il a montré un âne à Hélène à peine sevrée. Traduisons maintenant en allemand, et nous obtenons *Esèl,* c'est-à-dire presque exactement les deux premières syllabes du nom d'Ésenale. Et la finale? Eh bien, c'est l'initiale même du nom d'Alexis ; car, bien entendu, l'*e* final est muet. L'opération totale peut s'exprimer par une formule d'une rigueur mathématique, savoir *al* + *csacsi* = *esel* + *al.* Les deux noms sont identiques.

Non pas tout à fait cependant : on devrait avoir **Eselale*; mais je ne pense pas que personne attache la moindre importance à cette légère divergence, de quelque façon qu'on se l'explique. On peut songer tout simplement à une dissimilation d'un des deux *l* ; ou à une formule de retraduction en français, soit donc *Esel* « *âne* », dont la métathèse (cf. nº 14) donne exactement *Ésenale* ; ou bien à quelque vague interférence de la liaison de mots mg. *ézen állat* « cet animal ». Mais, dût-on ne pas se l'expliquer du tout, on ne s'aheurtera point, je pense, à un aussi minime désaccord, en présence d'une concordance aussi parfaite de tout point par ailleurs.

Pour concevable qu'elle soit, l'opération est évidemment trop complexe, pour qu'on puisse s'attendre à la rencontrer souvent dans la formation d'un vocabulaire qui n'excède pas 300 mots. Elle serait suspecte néanmoins, si elle constituait un cas isolé, et je crois que Mlle Smith l'a renouvelée au moins une fois, dans *éré-duté* « solitaire », n° 245. Quant au principe en lui-même, c'est-à-dire à la création de formes du langage par addition d'éléments juxtaposés, il ne saurait faire l'objet d'un doute, puisque l'application en est visible à l'œil nu dans la conjugaison, soit *ni* + *é*, *mé* + *i*, *machir* + *i*, n° 22, 2°.

(28) II. *Astané, Ramié et consorts.* — Dans ses pérégrinations à travers tous les cycles qu'elle parcourt, Mlle Smith a un guide, un conseiller, un génie tutélaire, qui rarement l'abandonne et intervient à temps pour l'éclairer de ses avis et de ses leçons : sur terre et à l'époque actuelle, c'est un désincarné nommé Léopold ; au siècle dernier, en tant qu'elle revit son existence passée de Marie-Antoinette, c'est Cagliostro; dans l'Inde, au XVe siècle, la princesse Simandini consulte le fakir Kanga ; enfin, transportée dans la planète Mars, elle a le bonheur d'y rencontrer deux sages, deux savants éminents, Astané et Ramié, qui s'intéressent à ses progrès en martien et, à vrai dire, lui promettent beaucoup plus d'informations qu'ils ne lui en donnent, mais à qui nous n'en sommes pas moins redevables d'une bonne part des textes précieux édités par M. Flournoy. Léopold et Cagliostro ne font qu'un ; ce point est expressément révélé, ainsi que la réin-

carnation du fakir Kanga en Astané; d'autre part, celui-ci et Ramié sont distincts entre eux et distincts de Léopold; mais Ramié n'est visiblement, en tant que fonction, qu'une doublure affaiblie d'Astané ; et enfin, — ce qui est l'essentiel, — ces cinq personnages répondent tous à un concept unique, celui de directeur spirituel. C'en est assez pour que M. Flournoy admette à bon droit leur identité virtuelle. Nous le suivrons dans cette voie, et nous nous demanderons si leurs noms, dès lors, ne seraient pas, comme leurs personnes, apparentés entre eux, abstraits ou dérivés l'un de l'autre. A priori, l'hypothèse serait fort séduisante ; mais, après mûre discussion, je crois qu'il vaut mieux y renoncer, ou plutôt la restreindre.

Léopold est apparu le premier, le 26 août 1892, et ce n'est que postérieurement qu'a été révélée son identité personnelle avec Cagliostro, mais dans des circonstances telles que M. Flournoy (p. 91) n'exclut nullement la possibilité qu'il ait eu la conscience nette d'être Cagliostro avant qu'on lui en eût suggéré l'idée. S'il en était ainsi, en d'autres termes si Cagliostro avait virtuellement précédé Léopold, — le nom de Cagliostro étant supposé prononcé à la française, c'est-à-dire le *g* et l'*l* articulés à part, — il y aurait un chemin pour passer de l'un à l'autre : détachant la syllabe initiale, qui servira plus tard à former le nom de Kanga, il reste un trisyllabe commençant par *-lio-*, qui a pu fort bien suggérer les deux premières syllabes de *Léopold*, surtout si l'on considère que ce prénom est en mg. *Lipót*. Certes, cette explication en vaut une

autre, et en tout cas elle l'emporte beaucoup sur l'étymologie illuministe (Fl. ibid.), que Léopold n'aurait jamais trouvée tout seul et qu'on lui a obligeamment soufflée.

Mais encore tout cela n'est-il pas probable : la genèse du nom de Léopold, datant presque des débuts médiumiques de M[lle] Smith, doit être plus simple. Cet esprit a supplanté celui de Victor Hugo dans la direction de conscience du sujet, et tout porte à croire qu'une circonstance accidentelle a fait la transition de l'un des noms à l'autre. M[lle] Smith, qui doit être familière avec les œuvres de V. Hugo pour l'avoir choisi comme premier inspirateur, a au moins entrevu un jour la dédicace des *Voix intérieures* à Joseph-*Léopold*-Sigisbert comte Hugo, et ce souvenir, si fugace qu'elle en a nécessairement perdu toute conscience, est resté empreint dans sa mémoire subliminale, qui, ayant un autre jour besoin d'un prénom pour désigner un nouveau personnage, a tout naturellement fourni celui-là. Ou bien l'on avait raconté devant M[lle] Smith quelque anecdote sur V. Hugo, du temps de son exil en Belgique, où se mêlait le nom du roi Léopold I[er] ; ou bien le prénom du frère de Marie-Antoinette, échappé du cycle royal en voie de formation, a prématurément pris corps dans le personnage qui domine cet épisode des vies imaginaires de M[lle] Smith. Que sait-on ? Chacune de ces conjectures, tout au moins, y compris celle de l'étymologie purement verbale, cadre parfaitement avec cette circonstance capitale, que Léopold, qui sait tant de choses, ne sait pas du tout d'où lui vient

son propre nom : le hasard qui le lui a imposé est un fil d'araignée trop ténu pour avoir laissé trace dans le réseau de ses souvenirs.

Poursuivons. Si Cagliostro n'a pas engendré Léopold, a-t-il pu engendrer Kanga? Chronologiquement oui : le cycle hindou est postérieur au cycle royal, bien que plus tard ils évoluent parallèlement. Au point de vue verbal, la première syllabe de *Cagliostro*, moyennant une nasalisation et l'addition d'une finale sanscritoïde, donne aisément *Kanga*. Mais ce n'est encore là qu'un simple possible, que n'étaie aucune preuve. Il est bien plus vraisemblable que le nom de Kanga ait été pris tout fait dans le roman pseudo-oriental qu'a dû un jour feuilleter Mlle Smith (n°s 2 et 8), et dont elle ne se souvient non plus que de la dédicace des *Voix intérieures*. Quoi qu'il en soit, jusqu'à ce qu'un bibliographe nous déterre ce roman, la question demeure en suspens.

Jusqu'ici le terrain a cédé sous nos pas ; mais il va s'affermir. Par quel procédé Mlle Smith a-t-elle extrait de cette syllabe *Cag-* le mot mg. *ág*, qui signifie « branche »? La simple aphérèse est difficilement concevable pour un mot aussi court; mais, de quelque manière qu'elle s'y soit prise, il est certain qu'elle l'a fait. Le grand sage de Mars s'appelle *Ast-ané*, c'est-à-dire, sans difficulté, al. *ast* « branche », suivi d'une suffixation martienne (n° 17, 4°).

Et, si l'on voulait tenir pour fortuite cette coïncidence si remarquable, je demanderais alors par quelle récidive du hasard la doublure d'*Ast-ané* se nomme

Ram-ié, soit exactement le radical du fr. *rameau,* qui à son tour est la traduction de l'al. *ast,* également accompagné d'un autre suffixe martien?

Il y aurait folie à expliquer tous les mots créés par Mlle Smith, puérilité peut-être à le faire alors même qu'on le pourrait; mais, sur ce point particulier, je crois en avoir dit assez pour emporter la conviction.

CHAPITRE III

Les petits mots

(**29**) Il y a lieu, je pense, de commencer par éliminer ce que j'appelle les petits mots, articles, pronoms, menus adverbes, verbes auxiliaires, etc., qui ne sont d'aucune langue, pour ainsi dire, par la raison que dans toutes ils se présentent sous une forme semi-atone et de prononciation rapide qui ne permet guère à l'esprit d'y attacher son attention, en sorte que le sujet parlant qui y cherche des substituts se trouve tout naturellement amené à remplacer tel monosyllabe, qu'il estime arbitraire, par un autre monosyllabe également arbitraire, ou dont tout au moins le mode de création nous échappe. Ici donc notre étude se confinera presque dans la statistique, sans toutefois négliger les rapprochements assez clairs pour valoir la peine d'être relevés.

§ 1er. — LES ARTICLES

(**30**) L'initiale de l'article défini est une sifflante, qui oscille entre la sourde et la sonore, mais avec une préférence marquée et définitivement victorieuse pour celle-ci : toujours *zé* « le », 15 fois, plus une fois élidé

dans *zalizé* « l'élément » (cf. nº 42) ; *ci*, une fois, et *zi*, 3 fois, « la » ; *cée*, une fois, *zée*, 2 fois, et *zé*, une fois, « les ». On a déjà vu que la répartition des genres est exactement celle du français. La syntaxe de l'article partitif n'est pas moins calquée sur la construction très spéciale de cette langue : *ti zàmé tensée* (Fl. 30) « de meilleurs moments » ; et jusqu'à *ti zi mazêté* (Fl. 27) « de la peine ». En présence de pareils faits, il est superflu de se demander où Mlle Smith a pris son article : c'est une déformation quelconque et de pur caprice des monosyllabes français à ce affectés.

(**31**) L'article indéfini est beaucoup plus intéressant, parce qu'il a une forme bien mieux caractérisée ; il en a même deux. La première fois que Mlle Smith l'a employé, elle a dit *tivé* (Fl. 8) « d'un » : liaison où l'on ne peut savoir si « un » est *vé* ou *ivé*, puisque « de » se dit *ti* et pourrait être élidé. J'incline à croire qu'il faut suivre la seconde alternative, et couper *t'ivé*, où *ivé* représenterait mg. *együvé*, « en un, ensemble », cas factitif du numéral mg. *egy* « un », entendu jadis par le sujet dans quelque phrase usuelle et retenu comme tel sans aucun soupçon de sa valeur grammaticale.

Quoi qu'il en soit, ce mot mort-né n'a paru qu'une seule fois, et a été aussitôt remplacé par *mis* « un », 9 fois, auquel il faut joindre *misé* « une », 3 fois. J'ai suivi bien des pistes pour retrouver la filiation de ce monosyllabe, qui ferait penser au grec μία « une », s'il nous était permis de supposer que Mlle Smith sût un peu de grec. Aucune n'étant satisfaisante, j'in-

dique en passant la moins invraisemblable. Une fois créé le mot *tivé*, il a pu être coupé et compris *ti vé* et la syllabe *vé* a évoqué l'idée de l'al. *weh* « mal », lequel à son tour a évoqué l'idée du préfixe al. *miss-*, si souvent traduit par « mal », par exemple dans des juxtapositions telles que *miss -handeln* « mal-traiter ». Le chemin paraît bien détourné; mais j'ai déjà dit (n° 25, 4°), et l'on verra par la suite, que la genèse des mots par voie de calembour est un procédé familier à notre sujet et justifié par le flottement de toutes les images dans le rêve ou même dans la rêverie.

§ 2. — PRONOMS PERSONNELS ET POSSESSIFS

(**32**) Nulle part plus qu'en ce domaine ne règne dans la grammaire de nos langues un beau désordre apparent. Le radical de chaque pronom varie au hasard: *je, moi, mon, notre*; *il, le, son, leur*, etc.; sans qu'aucune loi semble régir ces caprices. Mlle Smith ne manque pas de transporter ce chaos dans la planète Mars, et même de l'y compliquer.

1re personne. — Cas-sujet: *cé* « je », 16 fois. — Cas-régime, sans distinction, non plus qu'en français, entre l'accusatif et le datif: *si* « moi », 6 fois; *lé* « me », 8 fois. — Pluriel, sans distinction, non plus qu'en français, entre sujet et régime, *nini* « nous », 6 fois. — Possessifs : *êzi* « mon », 14 fois ; *êzé* « ma », 3 fois ; *êziné* « mes » 4 fois; *viche*, une fois, et *iche*, 6 fois, « notre ». — Le fr. *je* zézayé a suggéré *zé*, qui apparaît à l'état pur dans le possessif, mais s'est

assourdi en *sé* (écrit *cé*) dans le pronom, ainsi que le prouverait au besoin, de surcroît, l'élision de la voyelle dans *saliné* Fl. 11, qu'il faut lire *s'aliné* « j'oublie ». L'initiale de *nous* se reconnaît sans peine dans *nini*. La forme *lé* semble tirée de *me* par simple substitution à la consonne de la consonne immédiatement précédente dans l'alphabet (cf. n° 13, 5°). Les autres types sont peu clairs : *iche* rappelle l'al. *ich* par la forme et l'al. *uns* par le sens ; son doublet *viche* est considéré par M. Flournoy comme un simple lapsus ; quant à *si*, il se rattache sans doute à *sé* = *cé* « je ».

2e personne. — Cas-sujet : *dé* « tu », 10 fois. — Cas-régime, comme plus haut : *vi* « toi », 14 fois ; *di* « te », 19 fois. — Pluriel : *sini* « vous », une fois. — Possessif : *ché* « ton », 13 fois ; *chée* « ta », 5 fois ; *chi* « tes », une fois ; « votre » est inconnu. — Le changement de dentale dans *dé* et *di* a été suggéré, soit par l'al. *du* et *dich*, soit aussi et principalement par la métathèse de sonore et sourde qui s'est produite dans la juxtaposition fr. *de te* (Fl. 7) devenue mt. *ti di*. La forme *vi* emprunte assez étrangement son initiale au fr. *vous*, de politesse sans doute, tandis que *sini* paraît être l'al. *sie* « vous » de politesse, affublé d'une finale venue de *nini*. La chuintante du possessif est apparue tout au début du martien, à une époque où Mlle Smith manifestait une prédilection marquée pour cette consonne, et elle n'a probablement pas d'autre raison d'être (nos 16 et 17, 1°).

3e personne. — Sujet : *hed* « il » et « ils », 7 fois ; le féminin n'apparaît pas. — Régime : *zé* « le », 4 fois ;

pi « lui », une fois; le féminin n'apparaît pas. — Possessif : *bi* « son », 2 fois; *bé* « sa », et *bée* « ses », chacun une fois.— Ici le désordre est à son comble : la rareté en martien de la consonne *h* accentue le caractère énigmatique de la forme *hed*, qui ne rappelle que l'anglais *he*, alors pourtant que l'auteur du martien ne paraît pas savoir l'anglais; la labiale, sourde dans *pi*, sonore dans *bé*, etc., n'est pas moins déconcertante; en somme, il n'y a de clair que *zé* « le », reproduction pure et simple de l'article défini, comme en français.

4° Réfléchi : *rès* « se », 3 fois. — La première fois que le mot est apparu, c'est dans la juxtaposition *rès pazé* Fl. 23, traduite « se retire » : l'initiale de ce dernier groupe est *ser*, dont la métathèse (n° 14) est *res*. Une fois ce monosyllabe admis au sens de « se », il a été reproduit tel quel deux fois ailleurs. Cf. n° 118.

§ 3. — DÉMONSTRATIFS ET RELATIFS

(33) Cette catégorie est très pauvre.

1° *Tès* « ce », et aussi « cette », en tout neuf fois; *tésée* « cette », une fois; *tésé* « ces », 2 fois; il ne faut pas être grand clerc pour dénoncer l'influence de l'al. *dies-er*, etc.

2° *Dodé* « ceci », 2 fois : imitation allitérante du fr. *ceci*, rappelle le grec τοῦτο, ou a pris sa consonne à l'al. *dies*, ou bien a simplement remplacé une lettre française par sa voisine dans l'alphabet. Cf. n° 13, 5°.

3° *Kâ* « qui », 4 fois, et *ké* « que », 6 fois, pour tous les genres et nombres, comme en français, ne dissimulent pas leur origine.

§ 4. — MENUS ADVERBES

(**34**) 1° *Ci* « là », une fois, n'est pas sûr (Fl. 4), mais probable, puisqu'on a aussi *zé* et *zi* « là », chacun une fois. En tout cas, le fr. *ci* (*ici*) et l'homophonie avec l'article les expliquent suffisamment.

2° Le même élément se laisse discerner, joint à d'autres plus obscurs, dans : *azini* « alors », plus exactement « ensuite », Fl. 17; et *atrizi* « là-bas », dont on rapprocherait le sk. *átra* « ici », si l'on pouvait croire que M[lle] Smith en eût connaissance.

3° Par contre, *va* « où » (4 fois) se réclamerait du sk. *kvà* « où ? », qu'elle semble connaître et précisément altérer en *va* (Fl. p. 295), si l'al. *wo* ne fournissait un répondant moins éloigné et presque aussi exact. Peut-être est-ce une contamination de l'un et de l'autre.

4° *Éni* « ici » (3 fois) et *anâ* (5 fois) « maintenant » ne répondent à rien de précis et ne sont que des créations démonstratives relevant du langage enfantin.

§ 5. — MENUES PRÉPOSITIONS

(**35**) 1° « De » se dit *ti*, cf. n° 32, 2°, mot qui revient 41 fois. Comme en français, il se combine avec l'article défini masculin ou pluriel : *té* « du », 6 fois ; *tié* « des », 3 fois; mais non avec l'article féminin, cf. n° 30. Ce décalque du français est la naïveté même !

2° « A » se dit *é*, 14 fois, dont une fois traduit par « vers », Fl. 11 : simple changement de voyelle. Com-

biné avec l'article défini, il devient assez étrangement *ine* « au », 2 fois, pour lequel l'al. *in* ne fournit qu'une analogie trop lointaine.

3° « Par » s'est dit une fois *li* (Fl. 28) et une fois *ûni* (Fl. 31). Il est oiseux d'insister sur un petit mot aussi rare et aussi peu fixé.

4° *Med* « pour » (5 fois) a pu naître sous l'influence de l'al. *mit* « avec ». Je ne vois pas autre chose à en dire. On trouvera encore d'autres prépositions à leur rang alphabétique.

§ 6. — MENUES CONJONCTIONS

(**36**) 1° « Et » s'est dit une fois *sé* (Fl. 12), qui est à peu près la métathèse du mg. *és* (n° 14). Partout ailleurs il se dit *ni* (17 fois) : on en peut rapprocher le fr. *ni*, qui est un « et » négatif, ou l'exclamation mg. *ni* « vois donc », ou enfin, à raison de l'homophonie en français, les formes du verbe « être » (n° 37).

2° La négation, calquée sur le fr. *ne... pas*, comporte deux mots : à « ne » répond *ké* ou *kié*, respectivement 5 et 3 fois; à « pas », *ani*, 3 fois. Phonétiquement, l'un rappelle l'al. *kein* « aucun », et l'autre le fr. *ne*, le tout beaucoup trop vaguement pour qu'il y ait le moindre intérêt à s'y arrêter.

3° La combinaison de « et » et de la négation ressemble aussi peu que possible à l'un ou à l'autre : c'est un mot *béz* « ni », qui au surplus n'apparaît qu'une seule fois. En vertu de la concordance $f > b$, conjecturée au n° 8, on en pourrait rapprocher, par voie de

calembour, le mg. *fészek*, qui précisément signifie « nid ».

4° L'exclamation *ké* « que », soit au sens de « comme » ou « combien », soit en tant qu'indice du subjonctif (en tout 5 fois), ne diffère pas plus qu'en français du pronom relatif.

5° *Ii* « si [fait] », une fois, est l'al. *ja* « oui » avec transposition vocalique à l'aigu.

6° C'est ici enfin, faute d'une meilleure place, qu'on rangera l'exclamation *i* « ô » (7 fois), qui est, comme l'a fait remarquer M. Flournoy, un bon exemple de la transposition à l'aigu que subit le vocalisme européen pour passer au vocalisme martien.

D'autres conjonctions plus importantes viendront à leur rang alphabétique.

§ 7. — LE VERBE « ÊTRE »

(37) Cette conjugaison est, comme on s'y doit attendre, formidable de complication, surtout eu égard au peu de formes qu'on en possède. Le mieux est de commencer par les plus simples : il en est une, mais fort peu usitée, qui reproduit exactement le fr., à savoir *é* « est » Fl. 27 (une seule fois).

1° Mais cet ἅπαξ n'est probablement qu'un lapsus ; car, partout ailleurs, « est » se dit *né*, soit par homophonie partielle avec « et » (n° 36, 1°), soit surtout par influence de l'exclamation mg. *ne* « tiens ». Le mot revient 21 fois, auxquelles il en faut ajouter deux pour *ané* « c'est », qui recèle en outre une forme

de démonstratif *a* ou *an-* qu'on rapprochera des types ci-dessus du n° 33.

2° Le même consonnantisme apparaît au pl. *oné* « sont » (2 fois), avec une sorte de préfixation dont la genèse est obscure.

3° Mais, à la 1re personne, on constate un radical *év-*, dont on ne saurait guère que dire, sinon que sa consonne peut avoir été suggérée par le magyar : la forme est *évé* « suis » et revient 4 fois.

4° Bien que le même mot soit traduit différemment, et conjugué pronominalement, il est reconnaissable dans *évé* de la phrase répétée deux fois identiquement, Fl. 5 et 6, *ké di évé dé* « ne te tiens-tu » ; car le sens revient à « n'es-tu ». Il n'en est pas moins remarquable, en tant que tout à fait contraire aux habitudes du sujet, que deux mots aussi différents que « suis » et « es » aient le même répondant martien.

5° En tout cas, le radical *év-* est répété à satiété sous la forme de l'impératif : *évaï* « sois », 11 fois.

6° Enfin, on a une fois le participe *nié* « été », naïvement formé, comme le fr. *ét-é*, par l'adjonction d'un *é* au mt. *ni* « et » (observation déjà faite par M. Fl.).

§ 8. — LE VERBE « AVOIR »

(**38**) La conjugaison n'est pas moins étrange que celle du verbe « être » ; mais nous en possédons bien moins de formes.

1° La plus usuelle est *é* « [il] a », 5 fois dont 2 comme verbe auxiliaire : homophone évident de *é* « à » (n° 35, 2°), comme en français *a* et *à*.

2° En tant qu'auxiliaire, on a une fois *mé* « [tu] as », dont la nasale initiale m'est un mystère. Comme fr. *ai* = *a* + *i* graphiquement, Mlle Smith a tiré de ce *mé*, par le même procédé d'addition tout extérieure, une 1re personne *méi* « [j'] ai », qui n'apparaît également qu'une fois.

3° Est-ce l'homophonie de *é* « est » et *é* « a », est-ce le rapprochement sémantique des deux verbes, ou toute autre cause, qui a introduit dans le verbe « avoir » le radical *év-* « être » ci-dessus ? Quoi qu'il en soit, il semble bien émerger dans *évenir* « [tu] posséderas » (une fois), qui pourtant est susceptible d'une autre explication (n° 274).

CHAPITRE IV

Le Vocabulaire français

(**39**) Le travail de déblai terminé, il ne reste plus qu'à suivre l'ordre alphabétique, en rangeant chaque mot martien sous le vocabulaire auquel il paraît le plus vraisemblablement emprunté. Je répète ici que je ne me dissimule nullement le caractère hypothétique de beaucoup de mes rapprochements; mais, pour plus de sûreté, je les qualifierai moi-même, à l'occasion, de « douteux » et « très douteux ». Il en est que je n'indique que par acquit de conscience, pour signaler une piste et permettre à d'autres chercheurs de trouver mieux.

(**40**) 1° *Abadâ* « peu », une seule fois, dans la locution *mis abadâ* « un peu » : suggère, avec jargonnement enfantin, le fr. *abondant*, d'où il a pu en effet sortir par voie de contraste sémantique. Douteux.

(**41**) 2° *Acâmi* « astronome », une fois : l'idée d' « astronome » suggère celle de « savant », et celle-ci celle d' « académie » ; on observera la longue médiale, qui semble compensatoire de la chute de la pénultième.

(**42**) 3° *Alizé* « élément », 2 fois : il s'agit d'un élément subtil, dans le genre du fluide des spirites : cette

idée suggère celle de « vent », et celle-ci le mot *alizé* qui, en sa qualité de mot non usuel et savant, demeure intact.

(43) 4° *Animinâ* « existence », 2 fois: c'est le fr. *animé* « vivant », avec suffixation arbitraire.

(44) 5° *Anizié* « envoie », une fois: pourrait être une métathèse avec changement de sourde en sonore, du fr. *assigner*, lequel aurait été suggéré par *consigner*, terme qui en technique commerciale revêt couramment le sens d' « envoyer » ; or Mlle Smith a suivi la carrière commerciale et entend ce terme vingt fois par jour. Douteux pourtant ; cf. n° 65.

(45) 6° *Ankôné* « réjouir » une seule fois, tout à la fin, Fl. 40. Le texte porte *lé godané ni ankôné* « me aider et réjouir », et l'on est amené à se demander s'il n'y a pas eu interversion de sens entre les deux verbes, d'autant que, suivant les habitudes à peu près invariables de Mlle Smith, le mot fr. *aider* commençant par une voyelle, le mot mt. corrélatif devrait aussi commencer par une voyelle et causer élision du pronom-régime. Cela posé, si *godané* signifiait « réjouir » et *ankôné* « aider », on reconnaîtrait dans ce dernier les deux premières syllabes du fr. *encourager*, avec suffixation arbitraire. Très douteux, mais sans aucune importance, vu l'isolement et la date tardive du mot. Cf. nos 4 et 82.

(46) 7° *Antéch* « hier », 2 fois : c'est le fr. *antique*, ou plutôt les deux premières syllabes du fr. *antérieur*, avec suffixation du type adverbial, n° 17, 3°.

(**47**) 8° *Arvâ* « soleil », 4 fois. A sa première apparition, le mot a été traduit comme nom propre, Fl. 14; mais, là aussi sans doute, il doit déjà désigner le soleil, car autrement la phrase n'aurait guère de sens: « Arvâ nous quitte, sois heureux jusqu'au retour du jour ». L'idée de « quitter » a suggéré la salutation *à revoir*, usuelle entre gens qui se quittent (à ce point de vue il serait intéressant de savoir si à Genève on dit *à revoir* ou *au revoir*), et celle-ci, légèrement altérée, ayant pris le sens de « soleil » dans cette phrase inaugurale, l'a conservé ailleurs. Douteux.

(**48**) 9° *Assilé* « immense », 3 fois: semble une simple métathèse altérée de *alizé*, n° 42; l'idée d'« élément » peut aisément suggérer celle d'« immense ».

(**49**) 10° *Badêni* « vent », une fois, dans une scène maritime ou fluviale, Fl. 27. On dit « le vent *bat* les flots », en sorte que, dans un langage métaphorique et enfantin, où l'épithète devient le nom commun, le vent peut fort bien être appelé « le *battant* ». Au radical de ce participe présent s'ajoute ensuite une suffixation quelconque. Très douteux, et toutefois la supposition trouve un appui dans l'emploi parallèle de *priâni* au sens de « flot », à une ligne de distance.

(**50**) 11° *Bana* « trois », 4 fois. Mot bien difficile: peut-être un vague ressouvenir d'une leçon de géographie sur les Confins Militaires Hongrois, où il était dit qu'ils sont divisés en *trois* parties, Croatie, Slavonie et *Banat*.

(**51**) 12° *Bazée* « courte », une fois: fr. *basse*. Les

deux concepts de « court » et de « bas » sont facilement associables, au point de vue tout à la fois matériel et moral.

(**52**) 13° *Bénèz* « retrouver », une fois, et *bénézée* « retrouvée », 2 fois, tout au début. Il y a un mot mg. *benézni* qui signifie « jeter un coup d'œil sur » ; mais le sens concorde trop peu. Il ne faut sans doute pas chercher si loin : une phrase française telle que « *béni* soit le jour où je te *retrouve* ! » — tout à fait dans le ton des phrases où apparaît *bénez-*, — suffit amplement à expliquer l'emploi d'un de ces radicaux au sens de l'autre. Douteux pourtant.

(**53**) 14° *Bérimir* « reviendra », une fois. Ce mot a comme un faux air de fr. *revenir*, et en fait il en est l'anagramme moyennant les substitutions très admissibles *v* > *b* et *n* > *m*. Il est vrai que, normalement, *-ir* étant finale de futur, le radical serait *bérim-* tout court ; mais on sait que Mlle Smith n'est pas fort conséquente dans sa grammaire (n° 22, 9°). La question serait sans importance, ce *bérimir* étant un ἄπαξ, si *primi* (n° 285) n'en paraissait une répétition altérée. De toute façon, très douteux.

(**54**) 15° *Bisti* « habitant », une fois : semble une simple altération jargonnante de *habitant*.

(**55**) 16° *Brimaz* « paroles » une fois. En comparant ce mot à *brimi* « sagesse », *brizi* « sagesse », *ébrinié* « pense », *rabriz* « pensées », qu'on retrouvera à leur rang alphabétique, il est impossible de ne pas songer

à un radical *-bri-*, qui signifierait « penser, parler », et s'accompagnerait de suffixations et préfixations diverses. Or ce radical pourrait fort bien être abstrait du mot fr. *esprit*, soit au sens spirite, soit au sens d' « intelligence » ; il n'y faut qu'un passage de sourde à sonore. De plus, comme dans la phrase Fl. 17 il s'agit d'« écrire » des « paroles », l'*m* suffixal de *brimaz* peut avoir été suggéré par celui du fr. *imprimer*. Le tout bien indécis.

(**56**) 17° *Brimi* (une fois, Fl. 22) et 18° *brizi* (une fois, Fl. 28) « sagesse » : sans importance ; voir le n° 55.

(**57**) 19° *Buzi* « moyen », une fois. Le « moyen » suggère l'« issue », et, s'il est bon, la suppose « bonne »: soit donc, métathèse de *issue*, avec changement de sourde en sonore, et préfixation de l'initiale de *bonne*. Très douteux, et cf. n° 287, 5°.

(**58**) 20° *Capri* « noir », une fois. La première fois qu'enfant Mlle Smith a vu des « câpres », elle a pu être frappée de la « noirceur » de ce condiment dans la sauce blanche, et associer les deux idées. Possible, mais douteux ; d'ailleurs insignifiant.

(**59**) 21° *Carimi* « fenêtre », une fois : fr. *carreau*, avec suffixation arbitraire.

(**60**) 22° *Chandèné* « délicieux », une fois : suggéré par le radical du fr. *en-chant-eur*, avec passage de la sourde à la sonore et suffixation martienne.

(**61**) 23° *Chèke* « papier », mot isolé : emploi arbi-

traire du mot *chèque*, suggéré par l'idée de « papier [commercial] ».

(**62**) 24° *Chiré* « fils », 5 fois : métathèse évidente du fr. *chéri*; le mot n'apparaît que dans des phrases de vive tendresse.

(**63**) 25° *Chodé*, mot non traduit, une fois. La scène est aquatique, Fl. 27 : le mot pourrait donc signifier « jet d'eau », dont il serait la métathèse vocalique, avec changement en sourde de la sonore initiale.

(**64**) 26° *Dabé* « maître », 2 fois. L'argot français a un mot *dab*, « père, patron » : la présence d'un terme d'argot dans le vocabulaire de Mlle Smith n'a rien en soi de surprenant, en tant que résidu fortuit d'une lecture quelconque; cf. n° 138.

(**65**) 27° *Dassinié* indicatif et *daziné* subjonctif « [il] garde », chacun une fois : extension de sens du verbe fr. *assigner*. Cf. n° 44.

(**66**) 28° *Dézanir* « répondra », une fois : futur martien, formé sur un radical abstrait du verbe fr. *dire*, plus exactement du participe *disant*, cf. nos 49 et 125.

(**67**) 29° *Dimé* « semblable », une fois : métathèse probable du fr. *demi*, puisque rien ne se ressemble plus que les deux moitiés d'un même objet.

(**68**) 30° *Diviné* « heureux », et féminin *divinée*, en tout 10 fois : dérivation manifeste de fr. *divin*, suggérée par une locution telle que « [félicité] divine ».

(**69**) 31° *Dizênâ* « profondément », au sens de « recherche profonde », une fois, tout à la fin, Fl. 40 : vague influence du verbe fr. *discerner*. Bien douteux, car la finale *-ênâ* paraît suffixale ; cf. n° 17, 5°.

(**70**) 32° *Dorimé* « sain », une fois : métathèse possible du fr. *modéré*, dont l'idée est connexe de celle de « bien portant ».

(**71**) 33° *Duméïné* « ancienne », une fois, Fl. 11. Alexis a dit à sa mère terrestre *modé* « mère » ; puis il se reprend, — car elle n'est plus sa mère, puisqu'il en a une autre, étant réincarné dans Mars, — et il lui dit *duméïné modé*. Cette correction a pu amener l'idée de la conjonction *du moins*, qui l'accompagnerait presque inévitablement en français, et c'est celle-ci qui, avec une suffixation martienne, a assumé la fonction de l'adjectif « ancienne ».

(**72**) 34° *Durée* « terre », 2 fois. Une métathèse de l'al. *erde* n'explique pas le vocalisme ; cf. n° 245. Beaucoup plus probable est l'influence d'une locution fr. telle que « [la] dure [terre] » ou « [coucher sur la] dure », d'autant que, la première fois au moins que le mot a été prononcé (Fl. 7), c'est par un habitant de Mars, avec un sentiment de profond mépris pour notre infortunée planète.

(**73**) 35° *Ébrinié* « [il] pense », une fois, cf. n° 55. Comme la pensée ici est passionnément tendre, on peut aussi songer au fr. *épris*, qui expliquerait l'initiale.

(**74**) 36° *Épizi* « rose », adjectif, une fois : suggéré par l'association des mots *rose* et *épine* dans mainte phrase usuelle; puis apocope et suffixation arbitraire.

(**75**) 37° *Éspênié,* nom propre qui désigne le paradis martien, 2 fois : suggéré par les peintures enchanteresses de l'*Espagne* des romans et des romances.

(**76**) 38° *Éssat* « vivant », une fois, et *éssaté* « vivre », deux fois : contient visiblement le radical du verbe « être »; comme ce radical n'apparaît nettement en fr. que dans le mot savant *essence,* peut-être vaut-il mieux recourir à l'ital. *essere,* qu'on peut connaître sans être polyglotte.

(**77**) 39° *Fimès* « [je] meurs », une fois : l'initiale rappelle fr. *fin,* et la médiale fr. *mort.* Douteux, mais sans importance : la phrase Fl. 13, proférée en pleine extase, n'est qu'exclamations entrecoupées.

(**78**) 40° *Finaïmé* « senteurs », une fois : suggéré par le fr. « [odeur] fine », avec une finale de suffixation assonante, cf. n°s 16 et 239.

(**79**) 41° *Forimé* « marques [d'écriture] », une fois : le fr. *forme* est bien voisin ; mais le terme commercial *firme,* en tant que « marque commerciale », convient mieux au sens, et Mlle Smith, employée de commerce, doit le posséder familièrement; peut-être y a-t-il eu contamination de l'un et de l'autre.

(**80**) 42° *Fouminé* « puissant », 3 fois : contamination possible des deux mots fr. *fougueux* et *formidable.* Douteux, quoique, dans la première phrase où le mot

est apparu (Fl. 27), l'une et l'autre épithète soient parfaitement à leur place.

(**81**) 43° *Gamié* « il pleure », une fois : peut sortir d'une métaphore facétieuse telle que « [chanter la] gamme ». Peu importe : le mot appartient à la phrase inintelligible Fl. 33, où il y a presque autant d'énigmes que de mots, et dont le sens a été violemment brouillé par la volonté subliminale du sujet.

(**82**) 44° *Godané* « aider », une fois, mais cf. n° 45 : le sens « réjouir » s'apparierait à merveille au fr. [*se*] *gaudir* ou à l'ital. *godere*. Si l'on veut s'en tenir au sens « aider », je ne vois de ressource, bien détournée, que dans la locution anglaise *God* [*help*] « Dieu aide », dont le second mot aurait suggéré le premier. Douteux en tout cas.

(**83**) 45° *Grani* « corps », une fois, dans la même phrase que *valini* « visage », Fl. 18 : dérivation assonante, sur un radical *gran-*, qui paraît abstrait du fr. *grand*. La personne dont il s'agit est « maigre » : par conséquent, elle doit être ou paraître « grande ». L'absence du *d* final, que le fr. ne prononce pas, ne fait guère difficulté, cf. n°s 49, 66, 125, etc.

(**84**) 46° *Grêvé* « larges », une fois : dérivé du fr. *grève*. L'idée de « largeur » peut suggérer naturellement celle de « grève », et l'on peut avoir vu des grèves très larges sans même avoir jamais quitté les rives du lac de Genève. Peu sûr.

(**85**) 47° *Hantiné* « fidèle », 4 fois. L'*h* est fort rare

en mt., et, comme le fr. ne le prononce pas, on se trouve amené à l'assigner de préférence à un emprunt al. ou mg. : c'est pourquoi ma première pensée avait été pour l'al. *hund* « chien », emblème de la fidélité ; mais le vocalisme est en défaut. Toute réflexion faite, le verbe fr. *hanter* est plus proche, et la seule objection qu'on y voie, c'est son caractère peu usuel ; mais il est fort littéraire, et les phrases qui contiennent *hantiné* ont précisément aussi un cachet de style un peu recherché. La suffixation *-iné* est des plus communes en martien.

(86) 48° *Idé* « on », 3 fois. « On », par contraste avec « il », etc., est un personnage qui ne se laisse pas voir en chair et en os, mais dont on a simplement l'*idée*. Je me hâte d'ajouter que cette explication idéologique me paraît à peu près désespérée.

(87) 49° *Iminé* « mince », une fois : soit une filière d'idées telle que « mince >aminci> diminué », et la contamination de ces divers mots, ou d'autres encore.

(88) 50° *Iné* et *inée*, « adorée, bien-aimée », 4 fois : l'al. *innig* « intime » convient peu ; plutôt terme de caresse enfantin, cf. fr. *mignon*, *minet*, etc., avec aphérèse.

(89) 51° *Iri* « souvent », une fois : suggère le fr. *réitéré*, qui a dû nécessairement s'écourter beaucoup pour traduire un si petit adverbe.

(90) 52° *Kalâmé* « accomplir » [un désir], une fois, tout à la fin, Fl. 40 : accomplir un désir, c'est l'apaiser, le *calmer*. Douteux, mais sans réelle importance.

(**91**) 53° *Kavivé* « étranges », une fois : étant donné que *kâ* signifie « qui », *ka-vivé* pourrait se décomposer en « qui vive ! » exclamation qu'on pousse lorsqu'on entend ou voit un objet insolite.

(**92**) 54° *Kêmâ* « mâle », une fois : métathèse syllabique du fr. *mâle*, où la lettre *l* a été remplacée par sa voisine immédiate dans l'alphabet. Très douteux.

(**93**) 55° *Kin't'che* « quatre », une fois à la toute première apparition du martien encore informe : altération arbitraire et jargonnante du fr. *quatre*.

(**94**) 56° *Léziré* « souffrance », une fois : dérivé évident du fr. *léser* ou *lésion*.

(**95**) 57° *Luné* « jour », 6 fois. Ici l'on a beaucoup de choix : ou fr. *lune*, astre de nuit, par contraste sémantique ; ou fr. *lundi*, ital. *lunedì*, par lequel commence l'énumération des jours de la semaine ; ou, plus simplement, un radical *lu-*, abstrait de *luire*, *lumière*, etc., sur lequel s'applique une suffixation martienne.

(**96**) 58° *Mabûré* « grossier », une fois. L'idée suggère celle de « bure », ou même de « [vêtement] *en bure* », juxtaposition qui pourrait aussi s'orthographier *ambure*, dont *mabûré* est la métathèse exacte.

(**97**) 59° *Maprinié* « entré », une fois : contamination grossière de *entré* et *pénétré*, avec la syllabe *en-* écrite *am-* puis métathésée comme ci-dessus ; le mot appartient à la phrase inintelligible Fl. 33, ce qui pourrait légitimer cette explication contournée et bizarre, mais en même temps la rend inutile.

(**98**) 60° *Mazêté* « peine », 2 fois : le mot suggère l'idée d'une « masse » difficile à mouvoir ; suffixation arbitraire.

(**99**) 61° *Médache* « madame », une fois : jargon du début du martien, où la chuintante joue un rôle prépondérant. Cf. n°s 93, 102 et 104.

(**100**) 62° *Médinié* « entourent », une fois : les deux premières syllabes viennent de *médi-terranée*, que toutes les géographies enfantines définissent « mer *entourée* de tous côtés par les terres ».

(**101**) 63° *Mervé* « superbes », une fois : fr. *merveille*, ou les deux premières syllabes de *merveilleux*.

(**102**) 64° *Métaganiche* « mademoiselle », une fois, le même jour que *médache*.

(**103**) 65° *Mété* « tendre », une fois, dans la juxtaposition allitérante *mété modé* « tendre mère ». L'idée de « mère » a suggéré « maternel », qui a été écourté et jargonné.

(**104**) 66° *Métiche*, « monsieur, homme », 5 fois, et *métiché* « hommes », une fois : seul mot du jargon de l'extrême début (cf. n°s 17, 1°, et 99) qui ait survécu, grâce à son adaptation postérieure au sens général d' « homme », phénomène que M. Flournoy a expliqué avec une élégance que je lui envie (p. 241).

(**105**) 67° *Midée* « laide », une fois : contamination probable des deux mots *misère* et *hideux*.

(**106**) 68° *Milé,* mot non traduit, une fois, Fl. 19; mais, vu l'habitude de Mlle Smith de multiplier numéralement ses adieux, la phrase *milé piri mirâ* ne peut guère signifier que « mille fois adieu ». On a donc ici le fr. *mille*. La raison pour laquelle on n'a jamais pu obtenir d'Ésenale la traduction de *milé piri,* est peut-être précisément que *milé,* venu par lapsus, ressemblait trop à son prototype français et aurait rendu le martien suspect. Par le même motif, quand Mlle Smith a voulu employer encore le mot « fois », elle n'a plus dit *piri,* et l'a remplacé par un zézaiement enfantin et jargonnant, *zizazi,* visiblement fabriqué pour la circonstance : cf. nos 120 et 228.

(**107**) 69° *Mimâ* « parents », une fois : réduplication enfantine et caressante du radical *ma-,* suggéré par fr. *maman.*

(**108**) 70° *Miza,* une fois, désigne une sorte de kiosque ou de pavillon roulant dans le rêve incohérent Fl. 23 : je suppose que c'est le fr. *maison,* avec transposition vocalique enfantine ou martienne.

(**109**) 71° *Mûné* « moment, instants », trois fois : déformation vocalique du fr. *minute,* avec chute de la finale.

(**110**) 72° *Nipuné* « crains », 2 fois, et *nipunézé* « craindre », une fois : l'association de l'idée de « crainte » et de celle de « punition » est tout à fait conforme à la psychologie infantile ; quant à la formation du mot, j'inclinerais à croire que *nipu* est la

métathèse exacte du fr. *puni*, et que la ou les syllabes finales sont de suffixation.

(**111**) 73° *Nubé* « curieux », une fois, Fl. 35. Le jour où l'on montre à Mlle Smith ce tableau « curieux », *elle ne le voit pas*. Est-ce aller trop loin que de conjecturer qu'en cet instant le mot *nébuleux* est venu interférer dans sa mémoire et a fourni par métathèse syllabique initiale la traduction de l'épithète ?

(**112**) 74° *Orié* « frapper », au sens de « heurter », une fois : malgré la divergence apparente et purement graphique, c'est le fr. *heurter*, à peine altéré en prononciation.

(**113**) 75° *Palette* « calme » impératif, une fois, tout au début, Fl. 4 : abstrait du fr. *palliatif* « calmant », mot savant il est vrai, mais compris de toutes les personnes instruites. Douteux pourtant.

(**114**) 76° *Palir* « temps », une fois. Si l'on avait **padir*, la métathèse du fr. *rapide*, naturellement suggéré par l'idée de « temps », sauterait, je pense, aux yeux. En l'état, l'*l* est embarrassant, quoique son échange avec le *d* soit phonétiquement facile. Très douteux, mais sans aucune importance, d'autant que l'*l* peut venir de l'association du mg. *repül* « il vole », également naturelle.

(**115**) 77° *Parêzié* « [il] laisse », une fois : l'idée de « laisser » suggère aisément celle de « négligence », et par suite le mot fr. *paresse*.

(**116**) 78° *Pastri* « sang », une fois : que l'idée de

« sang », dans une scène *médicale*, où figure un instrument *à trois tubes*, amène sur les lèvres du sujet le nom de *Pasteur*, c'est la vraisemblance même ; la finale est martienne, assonante à *bodri*, cf. n°s 16 et 251.

(**117**) 79° *Pavi* « joie », 3 fois ; *pavi* « heureux », une fois, et *pavinée* « joyeuse », une fois : paraissent abstraits ou dérivés des mots fr. *pavillon*, *pavier*, *pavoiser*, etc., qui s'associent bien à une idée de « joie ».

(**118**) 80° *Pazé* « retire », une fois, Fl. 23 : il s'agit de la main de Paniné, qui doit « se retirer », et par conséquent « repasser » par l'ouverture par laquelle elle est sortie ; les deux locutions susdites se contaminent en « se repasser », dont la métathèse absolument exacte est *rès pazé*, cf. n° 32, 4°.

(**119**) 81° *Pi* « très », une fois : paraît n'être que l'initiale altérée du fr. *bien* (superlatif).

(**120**) 82° *Piri*, mot non traduit, cf. n° 106 : si l'on admet le sens « fois », on peut songer au fr. « [à mille] *reprises* », avec semi-métathèse ou épenthèse vocalique.

(**121**) 83° *Pit* « sans », 2 fois : petit mot bizarre qui semble une déformation violente du fr. *vide*, dont l'idée est connexe.

(**122**) 84° *Pléva* « chagrin » (adjectif), une fois. Mot difficile, à cause de *péliché* et *pélésse* (n° 249), auxquels il ressemble à la fois trop et trop peu. Pour moi, je

l'en séparerais plutôt, pour le rattacher au fr. *pleurer*. Le *v* peut venir du fr. *pleuvoir*, suggéré par la quasi-homonymie et l'analogie de sens.

(**123**) 85° *Polluni* « question », une fois : contamination possible des deux mots fr. *problème* et *solution*.

(**124**) 86° *Poviné* et *povini* « arriver », chacun une fois : à rapprocher de *vinâ*, n° 143; c'est le fr. *parvenir*, à peine altéré par un adoucissement qui rappelle les inflexions créoles.

(**125**) 87° *Priâni* « flot », une fois : cf. fr. *brillant*. Dans un vocabulaire par épithètes, où « le vent » est « le battant » (n° 49), il est fort admissible que « le flot » soit dit « le brillant » ; la finale est assonancée avec *badêni*. Mais tout cela est cruellement hypothétique.

(**126**) 88° *Rabriè* « pensées », une fois : voir n° 55; mais je ne m'explique pas la préfixation, à moins de quelque contamination des mots *raison*, *réfléchir*, etc.

(**127**) 89° *Riz* « sur », 3 fois : fr. *sur*, avec métathèse et changement vocalique.

(**128**) 90° *Sandiné* « longtemps », 2 fois: l'idée, en se précisant, peut se fixer à « cent ans », soit donc peut-être une adaptation martienne du fr. *centenaire*. Cf. un procédé similaire n° 189.

(**129**) 91° *Surès* « [tu] crois », une fois : ce que l'on « croit », on en est volontiers « sûr » ; dérivation évidente du fr. *sûr*, *assurer*, etc.

(**130**) 92° *Taméche*, une fois, non traduit; mais,

comme il est question d'un arbuste en buisson, il est assez naturel de penser à l'initiale du fr. *tamarix* avec finale martienne.

(**131**) 93° *Taniré* « prends » (impératif), une fois : transport pur et simple du verbe *tenir*, suggéré par l'exclamation française « tiens, prends »; rien de plus naïf.

(**132**) 94° *Tapié,* une fois, non traduit, désigne une vision étrange, qui se déroule sans doute comme un « tableau » ou une « tapisserie », Fl. 32; contamination de ces deux mots.

(**133**) 95° *Ten* « près », 12 fois : abstrait du radical du fr. *at-ten-ant, at-ten-ir*, etc, ; ces mots sont peu usuels, mais « tenir à » exprime la même idée; cf. le suivant.

(**134**) 96° *Ténassé* « [je] voudrais », une fois: c'est le radical du verbe *tenir* [*à*] au sens de « vouloir »; si la finale est empruntée à l'imparfait du subjonctif fr. de 1re conjugaison en vue d'exprimer le conditionnel, ce cas est un des très rares où le sujet accuse quelques traces de sens grammatical.

(**135**) 97° *Tensée* «instant », 3 fois : c'est l'anagramme exact du fr. *instant,* où la voyelle nasale initiale est remplacée par une voyelle simple de finale martienne.

(**136**) 98° *Touzé* « même », une fois: soit la locution fr. *tout ainsi,* avec syncope intérieure et finale altérée ; ou la première syllabe de *tout de même*, avec suffixation arbitraire. Rien de tout cela n'est bien satisfaisant.

(**137**) 99° *Tranéi* « passage », une fois : il est aisé de

reconnaître la syllabe *tra-*, abstraite de *tra-jet* et autres mots; mais peut-être bien se complique-t-elle d'une contamination du fr. *traînée,* dont *tranéi* est la métathèse graphique lettre pour lettre. On observera que précisément ce texte est graphique. La connexité des idées est fort suffisante.

(**138**) 100° *Trimazi* « force », 2 fois: dérivé du verbe d'argot fr. *trimer.* C'est, avec *dabé,* le seul mot d'argot que paraisse connaître Mlle Smith: cette proportion n'a rien d'excessif, d'autant que *trimer* a passé dans la langue familière. Le suffixe vient, par assonance, de *mazi* qui précède.

(**139**) 101° *Triné* « parler », 4 fois, et *trinir* « parlera », 2 fois : comme tous les gens qui « parlent » martien parlent pour « enseigner » quelque chose à Mlle Smith, la seconde syllabe du mot fr. *doctrine* se présente invinciblement à l'esprit; mais, d'autre part, il semble difficile de séparer tout à fait *triné* de *tarviné* « langage », n° 210. Douteux.

(**140**) 102° *Tuzé* « malade », 2 fois. Mot bien difficile: le mg. *dühösség* « rage [du chien] » est bien éloigné à tous égards, et le fr. *usé* peu satisfaisant; si l'on se décide pour ce dernier, le *t* initial peut provenir d'une liaison naïve, résultant de ce que le mot précédent est *né*, équivalent du fr. « est », dans la phrase Fl. 29, où *tuzé* fait sa première apparition; il n'a été répété que dans la phrase inintelligible Fl. 33.

(**141**) 103° *Uri* « soir », une fois; l'idée de « soir »,

implique *obsc-uri-té*, mot trop long, par rapport à celui qu'il devait traduire, pour ne pas subir un violent écourtement.

(**142**) 104° *Véche* « vu », *véchêsi* « voyons », *véchi* « [tu] vois », *véchir* « verras », *vétéche* « voir », chacun une fois : altérations diverses d'un radical imité du verbe *voir*. Le mot est né au début du martien, dans la période de prépondérance de la chuintante.

(**143**) 105° *Vinâ* « retour », 2 fois, cf. *poviné*, n° 124 : constructions élémentaires sur la base du radical du verbe fr. *venir*.

(**144**) 106° *Vizêné* « distinguer », une fois : dérivation martienne du fr. *vision*, qui, en tant que mot savant, a pour Mlle Smith un sens plus technique que le simple sens de « voir » ; peut-être aussi *viser*.[1]

(**145**) 107° *Zabiné* « arriéré », une fois, Fl. 35 : peut-être, avec métathèse et suffixation martienne, fr. *bas* au sens de « dégradé » qui se dit des races sauvages. Très douteux : tous les mots commençant par *z* sont des ἅπαξ presque indéchiffrables ; heureusement il n'y en a pas beaucoup.

(**146**) 108° *Zati* « souvenir », une fois : suggestion des deux dernières syllabes de *myosotis* (vergissmeinnicht), fleur du souvenir.

(**147**) 109° *Ziné* « bleu », une fois : peut-être altéré et dérivé de *Chine*, à cause de la belle couleur bleue de certains vases chinois : au surplus, le mot fait partie de la phrase inintelligible Fl. 33.

(**148**) En somme, déduisant même tous les cas douteux, il semble qu'un bon tiers du vocabulaire martien vienne, par voie plus ou moins détournée, du français seul.

CHAPITRE V

Le Vocabulaire allemand

(**149**) 1° *Andélir* « apparaîtra », une fois, Fl. 39. Le mot a ici le sens de « être en relation, avoir commerce fréquent avec » : soit donc, avec semi-calembour, adaptation de l'al. *handeln* « traiter, commercer », que Mlle Smith doit bien connaître.

(**150**) 2° *Bindié* « [il] trouve », une fois : conjugué sur le radical de l'al. *finden* « trouver », cf. n° 8. Presque sûr.

(**151**) 3° *Bounié* « chercher, [il] cherche », chacun une fois : malgré ce qu'il peut y avoir de forcé à tirer deux mots martiens d'un seul mot allemand, le rapport étroit de signification des mots « trouver » et « chercher » ramène irrésistiblement la pensée au même verbe *finden*, mais cette fois sous sa forme de participe passé *gefunden*, ou au substantif qui en est issu, *fund* « trouvaille ».

(**152**) 4° *Cen* « beau » et *cêné* « belle », chacun une fois : al. *schön* « beau ». Si l'on croyait nécessaire d'expliquer la mutation de la chuintante initiale en sifflante, la contamination par le mg. *szép* « beau » ne souffrirait aucune difficulté. Sûr.

(**153**) 5° *Chinit* « bague », mot isolé : al. *schnitt* « taille, coupure », soit parce qu'une bague semble « couper » le doigt, soit à cause de la « taille » des pierres dont elle est ornée, etc. Douteux, mais sans aucune importance.

(**154**) 6° *Ébanâ* « lentement », une fois, tout à la fin (Fl. 40), sans importance : le sujet doit avoir songé à l'al. *eben* « uni », qui ne concorde point exactement pour le sens; toutefois un pas « égal » est un pas plutôt « lent ».

(**155**) 7° *Gudé* « bons », une fois : malgré le *d*, il y a plus de probabilité pour l'al. *gut* que pour l'anglais *good*, parce que la première de ces langues doit être de beaucoup la mieux présente à l'esprit du sujet, cf. n° 166; en tout cas, l'emprunt est manifeste.

(**156**) 8° *Haudan* « maison », une fois, tout au début. M. Flournoy fait observer avec beaucoup de finesse que *haudan* est calqué, consonne pour consonne et voyelle pour voyelle, sur *maison*. Mais cela ne nous empêchera pas de reconnaître dans la première syllabe l'al. *haus*. Quant au *d* médial, il demeure énigmatique.

(**157**) 9° *Hêné* « s'élever », une fois : al. *höhe* « hauteur » et [*sich er*-]*höhen* « s'élever »; il est assez curieux qu'ici, contrairement aux habitudes de Mlle Smith, le pronom « se » soit sans équivalent.

(**158**) 10° *Ié* et *iée* « tout, toute », 3 fois; *iées* « toutes », une fois : ce mot, qui a de bonne heure remplacé *is* (n° 188), a pu être abstrait de locutions al. très usuelles telles que *wer je* « tous ceux qui »,

was je « tout ce qui », etc., où *je* prend en effet le sens de « tout ». A peine douteux.

(**159**) 11° *Ilinée* « reconnue », une fois, a remplacé *cévouitche* (n° 182) : c'est l'al. [*sich*] *erinnern* « se rappeler », très peu altéré ; car $r > l$ est de phonétique courante.

(**160**) 12° *Imâ* « ciel », une fois : il est impossible de méconnaître l'al. *himmel.*

(**161**) 13° *Kirimé* « prudent », une fois, et cf. *pocrimé* « science », n° 167 : les deux sens se concilieraient admirablement par un rapport avec l'al. *hirn* « cerveau » ; mais le phonétisme serait ici trop altéré.

(**162**) 14° *Koumé* « fondre », une fois. Il y a homophonie parfaite de l'al. *kummer* « chagrin » ; or, précisément, la phrase (Fl. 8) est « fondre tout ton chagrin » : la coïncidence est-elle fortuite ? Il se peut que *kummer*, suggéré par l'idée de « chagrin », soit, si je puis ainsi m'exprimer, parti trop tôt à la manière d'un ressort qui s'affole, et que dès lors, utilisé pour exprimer « fondre », il n'ait pu l'être pour « chagrin ». Douteux.

(**163**) 15° *Lassuné* et *lassunié* « approche » (impératif) ; *lassuné* « [il] approche » ; *ilassuné* « [je] m'approche » : chacun une fois. Ce mot est cruellement embarrassant. On voit, d'abord, que la conjugaison n'obéit à aucune règle : cela est vrai surtout de la forme *ilassuné*, qui devrait être **lé-lassuné*, n° 32, 1° ; mais, à l'époque où elle est apparue (Fl. 9), la grammaire de Mlle Smith était encore tout à fait chaotique. Quoi qu'il en soit, prenant *lass-* comme radical du

verbe, on ne sait vraiment à quoi le rattacher. En désespoir de cause, j'ai songé à une image de piété, comme il en existe beaucoup, représentant la scène « laissez les enfants *s'approcher* de moi » : si l'inscription de celle que Mlle Smith a eue quelque jour sous les yeux était rédigée en allemand, elle commençait par *lass-et* [*die kinder*...], et ce radical a pu ainsi s'associer à l'idée de s'approcher ; mais, bien entendu, je ne donne la conjecture que pour ce qu'elle vaut.

(**164**) 16° *Mache* « [je] peux », 4 fois; *machir* « pourras » et *machiri* « pourrai » (pour l'*i* final, cf. le n° 38, 2°), chacun une fois. Le premier de ces mots est sûrement l'al. [*ich*] *mag*, peut-être contaminé de [*ich*] *mache*, parce que « pouvoir » c'est généralement « pouvoir faire ». Les deux autres sont des formes conjuguées, d'allure martienne très régulière.

(**165**) 17° *Mané* « père », une fois : c'est l'al. *mann* « homme, époux », peut-être avec une confusion partielle du radical de *mimâ*, n° 107.

(**166**) 18° *Modé* « mère », 14 fois : toute la question n'est qu'entre l'al. *mutter* et l'anglais *mother*, celui-ci mieux concordant au point de vue du phonétisme, celui-là sûrement mieux connu du sujet ; cf. n° 155. On observera que les mots qui reviennent le plus souvent sont aussi, en principe, les mieux explicables par un emprunt manifeste.

(**167**) 19° *Pocrimé* « savoir », une fois : cf. *kirimé*, n° 161 ; mais, en tout cas, je ne vois absolument aucune donnée qui rende compte de la préfixation apparente.

(**168**) 20° *Poénêzé* « quelques », une fois. Ici, la préfixation *po-* pourrait relever du procédé de l'allitération, n° 16; car le mot (Fl. 11) est immédiatement précédé du mot *povini*, cf. n° 124. Cette quantité déduite, il reste *-énêzé,* qui s'applique presque lettre pour lettre sur l'al. *einige* « quelques ».

(**169**) 21° *Radziré* « prononcer », une fois, Fl. 15, dans une phrase où en fait l'emploi du verbe « parler » conviendrait beaucoup mieux : al. *reden* « parler », avec léger jargonnement et terminaison martienne; presque sûr.

(**170**) 22° *Rénir* « portera », une fois, Fl. 18, dans une phrase où le vrai sens est « apportera » : futur martien sur un radical *rén-*, qui, sauf aphérèse initiale, rappelle de bien près celui de l'al. *bring-en* « apporter ».

(**171**) 23° *Tibraʒ* « besoins », une fois : cf. l'al. *trieb* « instinct ». Les deux idées sont connexes, et la phonétique concorde à merveille, sauf une métathèse des plus simples. Douteux pourtant : le terme al. n'est pas de ceux que Mlle Smith a pu aisément connaître et familièrement retenir.

(**172**) 24° *Toumaʒ* « charmes », une fois: cf. al. *taumel* « vertige, ivresse, paroxysme de joie ». Le phonétisme va bien, comme le montre *imâ* venu de *himmel*, n° 160. Douteux pourtant : il est difficile que Mlle Smith connaisse ce mot peu usuel.

CHAPITRE VI

Le Vocabulaire magyar

(**173**) Avant d'énumérer les mots martiens qui peuvent être ramenés immédiatement aux vagues souvenirs de magyar que le subconscient de Mlle Smith a dû retenir de propos tenus en sa présence par son père, il convient de rappeler brièvement les règles de prononciation, d'ailleurs très aisées, de cette langue souple, sonore et mélodieuse.

Les voyelles se prononcent à peu de chose près comme en fr. ou en al. : l'*u*, comme al. *u*, et l'*ü* comme fr. *u* ; les voyelles accentuées sont les longues ; mais l'*a* non accentué, bref par conséquent, prend un timbre plus sombre, à peu près intermédiaire entre *a* et *o* ouvert. Enfin, il faut noter que, dans certains dialectes, les voyelles longues subissent, du fait seul de leur longueur, une légère modification de timbre qui les fait presque confondre, savoir respectivement : l'*á* avec la diphtongue *ua* (fr. *oua* ou *oi*), et l'*é*, avec un *i* long. Naturellement, je ne suis pas en mesure de décider si et dans quelle mesure la prononciation mg. de Mlle Smith a subi, de par l'origine de son père, l'influence de ces dialectes ; mais certains indices tendraient à le faire supposer, cf. nos 181, 210 et 223.

Parmi les consonnes, il n'y a de vraiment remarquable que les consonnes mouillées, c'est-à-dire suivies

d'un *y*, semi-voyelle qui a la valeur générale de l'*y* du mot fr. *yeux* ou du *j* al. ; et, parmi celles-ci, il faut noter spécialement les deux groupes *dj* et *gy*, qui sont absolument équivalents : la consonne qu'ils représentent est une palatale mouillée, c'est-à-dire une articulation qui n'est exactement ni un *g* ni un *d*, mais tient de l'un et de l'autre, et confine un peu, quoique plus fuyante, au *g* italien de *oggi*. Lorsqu'elle s'efface davantage encore, ce qui n'est pas rare en prononciation rapide, elle se réduit presque à un simple *y*, et les deux syllabes qu'elle sépare semblent n'en plus faire qu'une, un peu allongée, en sorte que des liaisons telles que *igy* et même *egy* ont pu fort bien ne laisser à l'oreille et surtout à la mémoire auditive de Mlle Smith que l'impression d'un simple *i*. A plus forte raison en faut-il dire autant de *ly* et *lj*, c'est-à-dire de l'*l* mouillé, qui en fr. courant même ne se distingue plus de la semi-voyelle *y*.

Les sifflantes et chuintantes sont nombreuses et variées ; mais la distinction n'en a guère d'importance pour le parler de Mlle Smith, dont l'oreille, la mémoire ou l'organe paraît les confondre entièrement entre elles, soit par zézaiement enfantin, soit par changement de sourde en sonore, ou réciproquement, ainsi qu'on va le voir. J'en rappelle toutefois la valeur aux lecteurs qui seraient désireux de prononcer correctement les mots mg. cités : *s*, comme *ch* fr. ou *sch* al. ; *sz*, comme *s* fr., toujours sourd en toute position ; *z*, comme *z* fr., sonore de l'articulation précédente ; *zs*, comme combinaison de *z* et *s* mg., c'est-à-dire avec la sonorité du

premier et le chuintement du second, soit donc comme *j* fr.; *c*, comme *ts* fr. ou *z* al., en toute position; *cs* enfin, comme combinaison de *c* et *s* mg., c'est-à-dire à peu près comme *tch* fr. dans les transcriptions de mots slaves.

Ces notions sommaires suffiront amplement pour se rendre compte des équivalences phonétiques admises par la linguistique subliminale de Mlle Smith.

(**174**) 1° *Adi* et *adzi* « bien » (adverbe), chacun une fois : abstrait de locutions mg. très usuelles, telles que *adja Isten* « plaise à Dieu », *adjon Isten* « bonne chance » (souhait), qui contiennent le verbe *adni* « donner »; le groupe mg. *dj* explique très bien l'alternance de *dz* et *d* tout court dans le mot emprunté; la locution ne faisant par sa fréquence qu'un mot pour ainsi dire, *Isten* « Dieu » est tombé, comme seraient tombées les deux dernières syllabes d'un tétrasyllabe quelconque. Me paraît sûr.

(**175**) 2° *Amé* « venu », 2 fois; *améir* « viendras », une fois; *amès* « viens » (impératif), 8 fois; *amès* « [je] viens », 2 fois; *ami* « [il] va », une fois: en tout 14 fois. Ce mot, des plus usuels, se recouvre, par le radical, et même par certaines de ses formes, avec le mg., *menni* « aller »: il suffit de comparer *ami* avec mg. *megy* « il va », et *amès* avec mg. *megyesz* ou *mész* « tu vas », en tenant compte de ce qui a été dit de la prononciation du groupe *egy*, n° 173. Quant à *améir*, c'est une forme normale de futur martien. Le préfixe peut n'être qu'une addition arbitraire; mais,

plus probablement, il y faut voir un souvenir du verbe mg. à préfixe *átmenni* « passer, traverser », ce qui explique l'emploi du verbe mt. à la fois dans le double sens d' « aller » et de « venir ».

(**176**) 3° *Asnète*, mot isolé, désigne une espèce de paravent: peut se rattacher à un vague souvenir du mg. *háznemü* (*ü* long) « mobilier »; au surplus, sans aucune importance.

(**177**) 4° *Avé* « vieil », 2 fois: à la rigueur, ce pourrait être le mot fr. déformé; mais il ressemble davantage au mg. *vén* « vieux »; quant à l'initiale *a-*, on peut songer, si l'on veut, à une contamination par l'al. *alt*.

(**178**) 5° *Azâni* « mal » (adverbe), une fois: le mg. a *alacsony* « de mauvaise qualité, bas », etc. Rapprochement douteux; mais le mot n'apparaît que dans la phrase Fl. 33.

(**179**) 6° *Bibé* « capable », une fois. Mot très curieux: le mg. a *bibe* « petite blessure, bobo, point délicat », qu'il emploie dans des locutions telles que *eltaláltad a bibeje* « tu as mis le doigt dessus », donc « tu es très malin » ou « très débrouillarde », etc.; c'est une phrase de ce genre, happée par Mlle Smith, peut-être dans un petit compliment que lui adressait son père à la suite de quelque preuve précoce d'intelligence enfantine, qui lui a fourni très naturellement la traduction du mot « capable ».

(**180**) 7° *Bigâ* « enfant » de l'un et de l'autre sexe,

5 fois. Le mg. a *fia* « son fils, son petit », mot extrêmement usuel, par exemple dans des locutions comme *torony fia* « l'enfant du clocher », désignant « un petit clocher » par opposition à son jumeau plus grand. Le *g* médial, assez surprenant, peut procéder de la contamination du *g* initial de mg. *gyermek* « enfant ». Quant au *b* initial, voir nº 8 in fine. Douteux pourtant; mais je ne vois pas mieux.

(**181**) 8º *Boua* « frère », une fois: c'est l'initiale du mg. *bátya* « frère aîné », avec la prononciation signalée au nº 173, qui se développe plus aisément après consonne labiale que partout ailleurs ; toutefois le timbre vocalique fait aussi songer à l'al. *bruder* « frère », et peut-être y a-t-il eu contamination légère du fait de ce dernier.

(**182**) 9º *Cévouitche* « [je] reconnais », au sens de « reconnaître avec affection, vive tendresse » (d'un fils à sa mère). Ce mot n'est apparu qu'une fois, tout au début; puis il a été remplacé par *ilinée,* cf. nº 159: il faut donc qu'il ait été formé assez artificiellement et n'ait occupé qu'une place d'arrière-plan dans le subconscient de Mlle Smith. Par toutes ces raisons, la pensée se reporte à quelque mot mg. qui, sans être inusité, n'appartienne pas cependant au langage de tous les instants, à un dérivé du mg. *szív* « cœur », et plus particulièrement à *szívesség* « tendresse de cœur », dont le consonnantisme serait assez fidèlement reproduit. Cf. nº 262.

(**183**) 10º *Crizi* « oiseau », 2 fois. Le mg. *kirics* dé-

signe une sorte d'hirondelle de mer: le mot n'est pas fort répandu, et il est douteux que Mlle Smith ait eu occasion de l'entendre ; toutefois son père a pu lui désigner une fois sous ce nom un oiseau fluviatile rencontré au long des berges du Léman.

(**184**) 11° *Danda* « silence », une fois: dans le mg. *csendes* « silencieux », la vraie initiale, ne l'oublions pas, est un *t*, n° 173 ; soit donc changement initial de sourde en sonore, par assimilation de l'initiale à la médiale, mais le rejet de l'*s* suivant est embarrassant. Douteux, mais c'est un ἅπαξ.

(**185**) 12° *Érié* « âme », 2 fois: paraît construit, par changement de liquide (cf. n° 13, 2°, et 159), sur le radical du verbe mg. *él-ni* « vivre », mais plus précisément sur la forme de beaucoup la plus usuelle de ce verbe à savoir l'exclamation *éljen*... « vive... ! » qui apparaît surtout avec netteté dans le suivant.

(**186**) 13° *Ériné* « satisfait », une fois: soit une dérivation martienne sur *éljen*; cf. le précédent et le verbe *éljenezni* « pousser des vivats ».

(*Étéche* « toujours » : voir n° 189.)

(**187**) 14° *Ii* « si » devant un adjectif (lat. *tam*), 3 fois. Le mg. a *igy*, *igyen*, « ainsi, de cette manière », et *ilyen* « tel »: de part et d'autre le phonétisme est irréprochable, cf. n° 173. L'origine mg. paraît donc infiniment plus probable qu'un rattachement à *ii* « si fait », que nous avons ramené à l'al. *ja*, n° 36, 5°. Mais il n'est pas douteux que l'homophonie des deux *si* en fr., déjà

observée par M. Flournoy, n'en ait entraîné l'homophonie en martien, par contamination réciproque des mots mg. et al. qui leur ont servi de base.

(**188**) 15° *Is* « tout », une fois, Fl. 4. Ce mot n'a pas vécu : il a été remplacé par *ié*, n° 158 ; mais, bien que mort-né, il paraît avoir déposé en martien le germe d'une postérité adverbiale, cf. nos 276-277. Il se ramène sans peine au mg. *egész*, dont le sens répond, non à celui de l'al. *all*, mais à celui de l'al. *ganz* ; or on remarquera que c'est plutôt dans le sens de *ganz* qu'il a été employé.

(**189** 16° *Itèche* et *étéche* « toujours », chacun deux fois : il n'y a donc aucune raison extérieure de préférer l'une des deux formes à l'autre, en tant que correctement martienne ; il n'y en a pas non plus de raison intrinsèque, bien que *étéche* soit apparu le premier ; car, évidemment, *itèche* peut tout aussi bien être une correction qu'une corruption de *étéche*. Je crois que la première de ces deux hypothèses est la bonne, et que *itèche* reproduit plus fidèlement le vocalisme de l'emprunt au mg. *idös* « âgé » ; le phonétisme final est bien concordant, et le changement médial de sonore en sourde ne fait pas difficulté. Quant au passage d'un adjectif d'âge au sens d'un adverbe de temps, on comparera *sandiné*, n° 128 ; et l'on prendra garde, en outre, que le mg. *idö* signifie « temps », et a pu à lui seul suggérer le sens « longtemps », qui est tout connexe à celui de « toujours ».

(**190**) 17° *Ivré* « sacré », une fois. Ce mot, en tant

qu'il ne figure que dans la phrase inintelligible Fl. 33, pourrait fort bien se passer d'explication. Mais la concordance phonétique avec le mg. *ívrét* « in-folio » est trop parfaite pour qu'il soit permis de l'omettre. On remarquera que les livres « sacrés » affectent de préférence un format élevé. Douteux pourtant : où Mlle Smith aurait-elle appris le nom magyar d'un in-folio ?

(**191**) 18° *Kiné* « petit », une fois, tout au début : mg. *kicsiny* « petit », avec syncope de la médiale, peut-être par une contamination du mg. *könnyü* « léger », et sous une vague influence de l'al. *klein* « petit ». Voir aussi *niké*, n° 200.

(**192**) 19° *Kramâ* « panier », une fois. Le mg. *garabó* « panier » n'est que dialectal et d'ailleurs diffère sensiblement. On ne le cite que pour être complet ; car le mot fait partie de la phrase inintelligible Fl. 33.

(**193**) 20° *Lâmi* « voici », 3 fois : transport presque pur et simple de l'exclamation mg. *lám* « vois donc » ; c'est l'évidence même.

(**194**) 21° *Maniké* « attentive » [à regarder], une fois : transport, avec légères altérations vocaliques, du mg. *megnéz-ni*, ou peut-être, à cause de la gutturale de la syllabe finale, *megnézgél-ni*, « considérer, examiner », entendu un jour sous la forme de l'impératif.

(**195**) 22° *Manir* « écriture », une fois : mg. *iromány* « écriture » ; en métathèse, l'articulation *ny* s'est contractée avec l'*i* initial ; il ne manque à l'appel que l'*o* médial, dont l'accentuation est très faible. Nous avons

ici un exemple frappant de la manière toute mécanique dont Mlle Smith forme ses mots : mg. *-mány*, qui n'est qu'un suffixe sans signification, occupe ici la place d'honneur, et l'élément significatif *ír-* est presque dissimulé. Cf. aussi le n° 255.

(**196**) 23° *Mazi* « avec », 2 fois : l'idée de « avec [quelqu'un] » évoque naturellement celle de « un autre » ; mg. *más* « autre » ou même *másik* « autre », avec changement de chuintante sourde en sifflante sonore.

(**197**) 24° *Mess* « grand », 4 fois, et *messé* « grande », une fois. Un radical commençant par un *m* et signifiant « grand » ne peut que satisfaire un indogermaniste ; mais, comme il est peu probable que Mlle Smith connaisse le sk. *mahát*, ou le gr. μέγας, ou l'al. *michel*, ou même le lat. *magnus*, mieux vaut encore recourir au mg. *magas* « haut ». Le vocalisme, il est vrai, et la disparition de la médiale font difficulté ; mais, en revanche, le sens est excellent ; car *mess* s'est dit d'abord et de prédilection du « grand homme Astané », et le mg. emploie aussi, usuellement, son mot *magas* au sens moral. En somme, ce point, qui semblerait devoir être un des plus clairs, reste fâcheusement indécis.

(**198**) 25° *Nâmi* « beaucoup », 2 fois : mg. *némi* « maint » ; on peut, si l'on veut, pour expliquer le timbre *â*, invoquer une contamination de l'al. *mannig* qui présente les deux nasales dans l'ordre inverse.

(**199**) 26° *Nébé* « vert », une fois : cf. mg. *levél* « feuille » : il est question d'un « rameau ». Les con-

sonnes ne concordent pas, mais sont fort voisines ; et il ne faut pas se montrer trop sévère sur le phonétisme d'un mot de la phrase inintelligible.

(**200**) 27° *Niké* « petit », 2 fois : par métathèse de *kiné*, cf. nos 14 et 191.

(**201**) 28° *Ousti* « bateau », une fois : cf. mg. *usztatni* « faire flotter », *usztatás*, etc., « flottage par radeau », etc. Emprunt sûr.

(**202**) 29° *Pédriné* « quitter » et « [il] quitte », chacun une fois, et *pédrinié* « [il] quitte », une fois. Le mg. a un verbe *peder* « il tourne », *pederedni* « se tourner », qui, à la vérité, n'a pas le sens de « se tourner pour *quitter* quelqu'un avec qui on vient de causer ou de s'arrêter » ; mais l'homophonie ici nous interdit de nous montrer trop difficiles sur la sémantique. Mlle Smith, qui ne sait pas le hongrois, a pu entendre une forme du verbe *peder* employée au sens de « se tourner », et l'employer elle-même légèrement à contre-sens.

(**203**) 30° *Réch* « tard », 2 fois, mais seulement dans la locution *zou réch*, voir n° 229.

(**204**) 31° *Sadri* « chanta », une fois. Il s'agit du chant d'un oiseau. Le corps du mot fait immédiatement songer au mg. *madár* « oiseau ». L'initiale est peut-être transportée de la syllabe finale de *madárszó* « chant d'oiseau », ou contaminée de l'initiale du verbe *csatinázni*, qui désigne le chant du rossignol. Tous ces mots sont très usuels ; mais le résultat laisse à désirer.

(**205**) 32° *Sidiné* « maigre », une fois, Fl. 18. La finale seule est claire, en ce qu'elle rime richement avec *iminé*, n° 87, et cf. n° 16. Le radical peut être celui du mg. *zsidó* « juif », si quelque souvenir d'enfance, de nous inconnu, a associé dans l'esprit de Mlle Smith cette idée à celle de « maigreur » ; elles ne sont pas incompatibles. Très douteux.

(**206**) 33° *Sirima* « rameau », une fois : quoique appartenant à la phrase inintelligible Fl. 33, ce mot paraît s'expliquer d'une façon assez satisfaisante par le mg. *szirom* « pétale » : ce sont toujours des parties de plantes, et, si le « rameau » en question est « vert », d'autre part le mg. *szirmanyult* signifie « cresson de roche ».

(**207**) 34° *Somé* « admirer », 2 fois : rappelle de loin une dérivation du mg. *szem* « œil », soit *szemes* « attentif » ou plutôt *szemök* (*ö* long) « qui a de grands yeux » ; M. Smith a pu en riant appeler sa fillette *szemök*, un jour qu'elle ouvrait des yeux béants d'admiration ou de stupeur. Douteux : le vocalisme ne concorde pas.

(**208**) 35° *Soumini* « riant », une fois : métathèse probable du mg. *mosojogni* « sourire », qui a, en mg. même, une variante métathétique dialectale *somojogni*.

(**209**) 36° *Takâ* « pouvoir » (substantif), une fois : il est question d'un très grand pouvoir ; or le mg. *tágas* signifie « vaste, spacieux, étendu » ; l'homophonie et la sémantique sont approximativement satisfaites.

(**210**) 37° *Tarviné* et *tarvini* « langage », 4 fois en tout. Le mg. *törvény* signifie « loi, droit, justice », au sens de « comparaître en justice »: de celui-ci au sens de « plaidoyer », le pas est aisément franchi, et « plaidoyer » pour « langage » n'est que l'espèce pour le genre. L'homophonie consonnantique est ici frappante. Cf. aussi n° 261.

(**211**) 38° *Tatinée* « chérie », 3 fois, adressé à une mère: cf. mg. *tata* « père », terme de caresse enfantin; la finale est une suffixation martienne, ou bien le terme est contaminé de son synonyme *inée*, n° 88.

(**212**) 39° *Tazié* « [il] lance », une fois: lancer avec une fronde est un jeu d'enfant, et « fronder » se dit en mg. *parittyázni*; Mlle Smith a-t-elle entendu ce mot? l'a-t-elle retenu en en laissant tomber les deux premières syllabes? Bien douteux; mais en tout cas la chute de l'*y*, qui ne fait que mouiller le *t* précédent, ne ferait pas difficulté.

(**213**) 40° *Téassé* « entier », une fois: c'est le mg. *teljes* « complet »; l'articulation de l'*l* mouillé est assez fugace pour que la chute totale se justifie; finale martienne.

(**214**) 41° *Téri* « comme », 4 fois. Le verbe mg. *terjedni* « s'étendre » commande au dictionnaire une série d'exemples, parmi lesquels je relève *hitele 10000 forintra terjed* « son crédit s'étend jusqu'à 10000 florins », c'est-à-dire en somme « équivaut à, est égal à », d'où peut procéder le sens de « comme » dans la pensée du sujet. Bien douteux pourtant: ce n'est

pas devant une enfant qu'on prononce des phrases de ce genre ; ou, si on ne les lui adresse pas, elle ne les comprend point. Il est fâcheux de ne pouvoir trouver mieux pour un mot relativement usuel.

(**215**) 42° *Tiche* et *tis* « bientôt », chacun une fois: c'est le mg. *tüzes* « enflammé > zélé > ardemment > vivement »; la filière sémantique est des plus satisfaisantes.

(**216**) 43° *Toué* « dans », 2 fois: faute d'aucune donnée qui permette de soupçonner que Mlle Smith ait pu utiliser le breton *étouez* « parmi », force est bien de recourir à une forme déclinée quelconque du mg. *tö* (*ö* long), « tronc, racine », soit l'accusatif *tövet* (*ö* bref), ou toute autre; le mot a pu être entendu dans une phrase où il impliquait une notion d' « intérieur », de « partie interne », en opposition aux organes externes de la plante. Douteux.

(**217**) 44° *Tubré* « seul », une fois: cf. la locution mg. *többre* [*menni*] « [pousser] plus avant », etc. Celui qui « prend de l'avance » se trouve nécessairement « seul » tout le temps que dure son avance: cela était peut-être arrivé à Mlle Smith dans une promenade avec son père.

(**218**) 45° *Udâniš* « songes », une fois, Fl. 20: le mg. a *aludni* « dormir » ; l'aphérèse syllabique, ainsi que le timbre initial *ü* au lieu de *u* (= fr. *ou*), paraît due à l'allitération avec *umèz*, qui précède, n° 16.

(**219**) 46° *Umèz* « [tu] fais » et *umêzé* « faire »,

chacun une fois: métathèse évidente du mg. *üzem* « exploitation ».

(**220**) 47° *Vadâzâç*, mot non traduit, une fois, Fl. 31. Le mg. *vadásza* signifie « son chasseur »: le mot avait été entendu par Mlle Smith sans qu'elle en apprît jamais le sens, et elle l'a répété tel quel, au hasard, un jour qu'il lui est revenu, et sous une forme presque irréprochable.

(**221**) 48° *Vâmé* « triste », une fois: soit une métathèse possible du mg. *vidám* « gai », cf. n° 24, 5°; mais comme le *d* et le sens tout à la fois font difficulté, il n'est pas hors de propos de rappeler que le mot ne figure que dans la phrase inintelligible.

(**222**) 49° *Vétiche* « cependant », une fois: le mg. a *pedig* « mais », dont la finale a pu se contaminer de celle du mg. *is* « cependant ». Sans importance.

(**223**) 50° *Viniâ* « nom », 6 fois: le radical *vin-*, suivi d'un suffixe martien, est presque sûrement l'anagramme du mg. *név* « nom »; cf. n° 173.

(**224**) 51° *Vizé* « descend », une fois: cf. mg. *viz* « eau »; l'idée de « descendre [à travers les espaces] » Fl. 6, évoque celle de « couler » ou plutôt de « se répandre en pluie ». Pas bien sûr: a été traduit le jour même.

(**225**) 52° *Vraïni* « désir », 3 fois: mot très difficile, d'autant plus qu'il se complique de *ivraïni*, n° 267. La pensée va tout droit au mg. *várni* « attendre »; mais *-ni* est un suffixe d'infinitif, qui n'a aucune raison

d'être reproduit dans le substantif. S'y est-il confondu avec une suffixation martienne? Où bien avons-nous affaire à une métaphore poétique, mg. *virány* «floraison»? Tout cela est bien recherché pour une langue enfantine. Rien de moins clair.

(**226**) 53° *Zaki* «animal», une fois, dans la phrase inintelligible, et pourtant explicable sans trop d'effort par une métathèse approximative du mg. *csiga* «escargot»: on a montré un jour un escargot à Hélène, en lui disant, comme aux enfants, quelque chose comme «vois-tu la bèbête?», et en même temps on le lui a nommé en hongrois, en sorte que la consonnance de ces deux syllabes s'est associée dans son moi subconscient au concept d' «animal».

(**227**) 54° *Zâmé* «meilleurs», une fois: cf. mg. *csemege*, «friandise, dessert»; Hélène enfant a dû constater par expérience que le «dessert» était «meilleur» que le repas. Douteux pourtant: le phonétisme ne concorde pas suffisamment.

(**228**) 55° *Zizazi* «fois», une fois, tout à la fin: bien que le principe de la formation de ce mot bizarre ne semble être qu'un jargonnement arbitraire (cf. n°106), il n'est pas interdit de reconnaître, à la base du processus réduplicatif d'où il est issu, la sifflante sonore du mg. *izrom* «fois».

(**229**) 56° *Zou* «plus», 2 fois, mais seulement dans la locution *zou réch* «plus tard». On peut, dès lors, se demander si cette locution n'est pas coupée en deux mots uniquement parce qu'elle en forme deux en fran-

çais, et si l'orthographe correcte ne serait pas *zouréch* en un seul. Dans ce cas, l'on conjecturerait une altération, d'ailleurs assez grossière, du mg. *sokára*, « longtemps, longtemps après ». Cette dernière identification est incertaine; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne saurait identifier mot pour mot *zou* à « plus « et *réch* à « tard », d'autant que « plus tard » en ce sens est un idiotisme français que les Martiens n'ont guère pu emprunter.

(**230**) Tout compte fait, le magyar se trouve avoir fourni directement au martien deux à trois fois plus de mots que l'allemand, deux fois moins que le français. Cette proportion resterait à peu de chose près la même si on défalquait de part et d'autre les cas que nous avons qualifiés de douteux. Elle est tout à fait conforme à ce que la théorie nous mettait en droit d'attendre (cf. nos 5-7) : l'auteur du martien est une enfant bien douée, qui sait à fond le français et a entendu un bon nombre de mots magyars très usuels ; comme c'est aussi dans un cercle d'idées très usuelles que se meuvent les phrases martiennes, ceux-ci lui reviennent avec une abondance relative ; mais, malgré l'avantage inappréciable qu'ils offriraient au point de vue du déguisement des origines du martien, ils restent en minorité, parce qu'elle n'en a à son service qu'une quantité fort limitée; quant à l'allemand, appris plus tard et sans doute moins fidèlement retenu, il n'apporte qu'un faible appoint, bien supérieur toutefois à celui des autres domaines linguistiques à peine effleurés par Mlle Smith.

CHAPITRE VII

Le Vocabulaire anglais

(**231**) Tenant compte au vocabulaire anglais de l'apport possible de *hed* (nº 32, 3º), de l'influence qu'il a pu exercer sur l'adoption ou l'altération de *modé* et *gudé* (nºs 155 et 166), et de l'explication subsidiaire, éminemment problématique, de *godané* (nº 82), il ne reste plus à son actif immédiat que trois mots, dont deux fort usuels, que Mlle Smith a pu fort bien connaître sans savoir l'anglais.

(**232**) 1º *Kida* « faveur », une fois, Fl. 28 : semble être un transport, avec suffixation martienne, du radical de *kind* « aimable », *kind-ness* « obligeance », etc., mais prononcé à la française et dépouillé de sa nasale.

(**233**) 2º *Méch* « crayon », une fois, Fl. 17 : ressemble trop à *match* « allumette » pour qu'on ne suppose pas entre les deux mots un lien suggestif ; la forme des deux objets a servi de transition. Sans importance: texte graphique, mais traduit dans la même séance où il a été dicté.

(**234**) 3º *Nori* « jamais », une fois, Fl. 24 : rappelle de façon irrésistible la locution anglaise *nor yet* « ni jusqu'à présent ». Sans importance au surplus : le mot est isolé de tout autre contexte.

CHAPITRE VIII

Le Vocabulaire oriental

(**235**) Le cycle martien a débuté le 25 novembre 1892, pour se dérouler, avec des interruptions plus ou moins prolongées, jusqu'au 4 juin 1899. On peut dater l'apparition du cycle hindou du 2 septembre 1894 (Fl. p. 261), et les prodromes de cet ensemble de visions remontent beaucoup plus haut. On doit donc considérer les développements respectifs de ces deux cycles comme chronologiquement parallèles, et il serait fort surprenant que l'on ne constatât point de mélange entre eux, d'influence de l'un sur l'autre. En fait, il y a des rêves mixtes, ne fût-ce que celui de la séance du 23 mai 1897, où les visions orientales et martiennes interfèrent au point de se gêner réciproquement, de même qu'en physique deux sources de lumière se résolvent en obscurité ; et, ce jour-là, parmi beaucoup de bavardages indistincts, on recueille un texte hybride (Fl. 13), contenant deux mots dont le truchement martien ne sait que faire. La présomption de quelques emprunts du martien au vocabulaire oriental est donc en soi parfaitement légitime : il s'agit de savoir si elle se justifie dans le détail, c'est-à-dire, si la concordance est assez frappante pour emporter la conviction, et si

Mlle Smith connait ou peut être censée connaître le terme oriental qu'on croit retrouver en martien.

(**236**) 1° *Attanâ* « monde », une fois, et « mondes », une fois : 2 novembre et 5 décembre 1898. Mlle Smith connaît le mot pseudo-sanscrit *attamana*, qu'elle a prononcé en cycle hindou le 1er mars 1898 (Fl. p. 299): c'est le sanscrit *ātmá*, ou plutôt son accusatif *ātmánam*, auquel elle paraît donner le sens de « âme » ; mais ce dernier ne se dégage pas assez nettement de sa phrase, pour qu'on n'y puisse substituer celui de « vie, être, existence », etc., dont la signification du sk. *ātmá* s'accommoderait également bien. En somme, tout porte à croire que, dans sa pensée, c'est un mot à sens vague et élastique, comme par exemple le sk. védique *bhúvanam*, qui signifie à la fois « être » et « monde »; et au surplus l'acception plus abstraite « être » réapparaîtra, si je ne me trompe, dans le composé *atèv*, n° 270: il ne paraît donc guère douteux que le mt. *attanâ* ne soit une syncope du sanscritoïde *attamana*.

(**237**) 2° *Darié* « cœurs », une fois, et « cœur », une fois. Ce mot nous servira à interpréter un mot sanscritoïde autrement inintelligible, et en même temps il s'expliquera par lui. Dans une de ses effusions hindoues (Fl. p. 295), Mlle Smith a dit *radisivou*, que Léopold traduit tant bien que mal par quelque chose comme « bien-aimé Sivrouka ». Or, si *sivou* est une abréviation caressante du nom de Sivrouka, *radi-sivou* peut en effet avoir le sens esquissé par Léopold, mais plus exactement celui de « Sivrouka de [mon] cœur »: en tant que, d'une part, le mt. *darié*, qui signifie

« cœur », est la métathèse exacte de *radi-*, plus une suffixation martienne ; en tant que, d'autre part, *radi-* est la reproduction approximative de *hṛdí* ou la métathèse de *hṛdā́* (usuellement prononcé *hridā*), respectivement locatif et instrumental du mot sk. *hṛ́d* « cœur ». Il n'y manque que l'aspirée initiale, assez difficile à prononcer dans cette position, et généralement omise par les sanscritistes français. On sait d'ailleurs que Mlle Smith, fidèle aux usages de la prononciation française, laisse volontiers tomber les aspirées: n°s 160, 176, etc.

(**238**) 3° *Mirâ* « adieu », 12 fois. Ce mot, répété à satiété, ne ressemble à rien de connu. En désespoir de cause, j'ai pensé au malgache *miarahaba* « salue », qui expliquerait même la longue finale constante par la contraction des deux *a* séparés par l'*h*. A l'époque des séances de Mlle Smith, les affaires de Madagascar battaient leur plein, les journaux fourmillaient d'anecdotes malgaches, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'un d'eux lui eût mis accidentellement sous les yeux le texte d'une salutation telle que *izaho miarahaba anao* « je vous salue ». Mais il va de soi que cette hypothèse demeure en l'air.

(**239**) 4° *Misaïmé* « fleur » et « fleurs », chacun une fois. Je transcris ici textuellement un passage de M. Flournoy (p. 300). « Les spécimens [de sanscrit] les plus remarquables sont les deux mots *sumanas* et *smayamana*, qui ont particulièrement frappé M. de Saussure. Le premier est la reproduction graphiquement irréprochable du sk. *sumanas* « bienveillant »,

cité un peu dans toutes les grammaires et servant même çà et là de paradigme de déclinaison : il faut toutefois noter que, pour toutes les grammaires également, ce mot se prononce *soumanas*, tandis qu'Hélène l'a nettement articulé *sumanas* et qu'il paraissait désigner une plante dans sa phrase : C'étaient les plus belles *sumanas* de notre jardin. » Ce qui semble avoir échappé à M. de Saussure, c'est que le sk. *sumanas* signifie aussi « fleur » : il est évident, dès lors, qu'elle ne le connaît que comme tel. Il est entendu, de plus, qu'elle le prononce avec un *u* français, en sorte que, si en martien elle appelait les « fleurs » **musaïmé*, personne n'hésiterait guère à reconnaître dans ce dernier mot une métathèse des deux premières syllabes de *sumanas*, accessoirement affublée d'une suffixation martienne : cf. n° 17, 4°. La différence de timbre de l'*u* et de l'*i* est-elle suffisante pour infirmer une conjecture en elle-même aussi plausible ? C'est ce que je laisserai de bon cœur à l'appréciation du lecteur.

(**240**) 5° *Pondé* « savant », une fois, vers la fin. Mlle Smith ne connaît sûrement pas le sk. *paṇḍitás* « savant » ; mais, si elle a, comme tout l'indique, jeté les yeux sur quelque roman de mœurs orientales, elle ne peut pas manquer d'y avoir rencontré le mot *pandit*, qui en est la francisation. Beaucoup de personnes le connaissent, qui ne sont pas orientalistes, et qui naturellement le prononcent sans faire sonner le *t*. Ce rapprochement, irréprochable quant aux consonnes, me paraît donc presque sûr, quoique les

deux mutations vocaliques se soient effectuées en sens précisément inverse des tendances phonétiques relevées en martien, cf. n° 12, 1°; mais c'est un mot de date tardive.

CHAPITRE IX

Les contaminations[1]

(**241**) I. Franco-allemand et réciproquement. — 1° *Aliné* « oublie », mot un peu douteux, en ce qu'il n'apparaît qu'une fois, et sous la forme non décomposée *saliné* « j'oublie », cf. n° 32, 1°. Cependant la quasi-homophonie avec *ilinée* « reconnue » (n° 159) conduirait à penser que *aliné* est issu de *iliné* et qu'il en est en quelque façon la négation : s'il en était ainsi, l'*a*- initial serait un *a*- privatif, dont il n'est pas besoin d'avoir appris le grec pour avoir pleine conscience par nombre de mots français, soit *acotylédone, apétale,* — toutes les jeunes filles apprennent un peu de botanique, — *anormal, athée,* etc. Tout cela pourtant demeure fort indécis, soit à cause de la disparition de l'*i* initial, soit surtout parce que *ilinée* n'est apparu que postérieurement à *saliné*. Peu important.

(**242**) 2° *Améré* « réunir », une fois. Ici la préfixation française est beaucoup plus claire : le mot a été tiré de l'al. *mehrere* « plusieurs », dont il conserve intacts le vocalisme et jusqu'à la quantité, par le même

1. Il s'agit ici des contaminations polyglottes, telles qu'on les a définies et expliquées au n° 25.

procédé qui a formé en français *a-moncel-er* de *monceau*, et tant d'autres.

(**243**) 3° *Bétiné* « regarder » et « [je] regarde », et *bétinié* « regarde », chacun une fois. Le fr. « regarder » se dit aussi dans la langue courante « fixer », et d'autre part « fixer », surtout dans le sens commercial de « convenir [d'un prix, etc.] », — qui est précisément celui que Mlle Smith, à raison de sa profession, a été le mieux en mesure d'apprendre, — se dit en al. *bedingen*. Le rapport parle assez de lui-même.

(**244**) 4° *Dastrée* « paisible », une fois. Soit une locution fr. « de repos », analogue à la locution « de pouvoir » employée un jour au sens de « puissant » (n° 23, 1°), et pouvant parfaitement signifier « paisible » : contaminée d'al., elle devient **de rast*, dont la métathèse exacte est **dastre*, puis avec une suffixation mt. *dastrée*. Le procédé est curieux et me paraît sûr.

(**245**) 5° *Érédutè* « solitaire », une fois : cf. la formation d'*Ésenale*, n° 27. Dans le mot fr. *soli-taire*, isolons d'abord la seconde moitié, soit *terre*, qui se traduit en al. *erde*. Voilà, avec une légère métathèse ou une petite insertion vocalique, de quoi fournir la première moitié du mot martien. Reste après cela *soli-*, c'est-à-dire le nom d'une note de musique, plus une voyelle, qu'on remplacera par le nom d'une autre note de musique, plus une voyelle de même timbre (cf. n°12, 2°). La formule est mathématique : *sol+i+taire=éréd +ut+é*. Ce dernier peut aussi être un suffixe martien.

(**246**) 6° *Firèzi* « certainement », une fois. Le fr.

vrai n'aurait pas pu donner aisément *firé-*, *-zi* étant une suffixation martienne : d'abord, il est peu probable que Mlle Smith change un *v* en *f*; puis, l'insertion vocalique reste inexpliquée; enfin, le sens ne concorde pas tout à fait. Cependant je crois que *vrai* se retrouve ici tout au moins dans la voyelle médiale du mot : *firê-zi* serait une imitation de *vrai-ment*. D'autre part, le sens concorde mieux avec l'al. *freilich* « certainement », et l'al. *fürwahr* « vraiment » expliquerait, s'il en était besoin, l'insertion vocalique. L'anglais *verily* est sans doute hors de cause.

(**247**) 7° *Furimir* « aimera », une fois. Le verbe « aimer » évoque le radical *am-* de *am-our*, *am-i*, etc., et celui-ci, la syllabe initiale de l'al. *am-eise* « fourmi » : de *fourmi* à *furimir*, la distance est courte. Je ne doute pas de l'étymologie ; mais elle est sans importance, le mot ne faisant partie d'aucun contexte suivi (Fl. 24).

(**248**) 8° *Nazère* « [je] trompe », une fois. Le verbe *tromper* évoque le substantif *trompe*, qui suggère l'idée de « nez », al. *nase*. Reste la finale *-er*, qui fournit la syllabe *-ère*. Me paraît sûr.

(**249**) 9° *Pélésse* « chagrin » et *péliché* « souci », une fois chacun : il est difficile d'échapper à la pensée que ces deux mots n'en font qu'un ; mais l'explication en serait plus aisée si le second n'était apparu le premier. De la traduction « souci », en effet, on ne saurait rien tirer, tandis que la traduction « chagrin » suggère le jeu de mots « sorte de *peau* préparée », puis

la traduction al. *pelz*, dont *pélésse* est la reproduction presque littéraire. Il est vrai que *pelz* ne signifie point « éuir », mais « fourrure »; mais les équivalences sémantiques du martien ne sont pas à cela près. La seule objection grave est celle que j'ai formulée au début. Je ne crois pas qu'elle soit péremptoire : Mlle Smith a pu traduire « souci », tout en ayant « chagrin » dans la pensée quand elle a créé le mot.

(**250**) 10° *Sanâ* « tant », une fois. Une dérivation mt. de *tant*, le *t* final ne se prononçant pas, donnerait **tanâ*. La substitution de l'*s* au *t* peut provenir de leur voisinage dans l'alphabet (n° 13, 5°) ; mais il est plus méthodique de supposer une contamination très aisée par l'al. *so*.

(**251**) II. Franco-hongrois, et réciproquement. — 1° *Bodri* « os », une fois : mot très difficile. La métathèse de *os* est *so*, qui, entre autres sens, donne en fr. celui de « sot » ; or, celui-ci peut se traduire en mg. *botor*, qui, moyennant une mutation de sourde en sonore, une syncope et une suffixation martienne, donne *bodri*. Je ne me dissimule pas le caractère aléatoire de cette restitution ; cependant je fais observer que Mlle Smith paraît bien en effet avoir songé, pour le traduire en martien, à un mot commençant par une consonne (*so*), et non par une voyelle (*os*) ; car autrement il est probable qu'elle aurait créé en martien aussi un mot commençant par une voyelle devant laquelle l'article se serait élidé. Tant, en général, son imitation est servile ! Cf. *z'alizé* « l'élément », nos 30 et 42. Aussi Ésenale, appelé à interpréter ce texte,

traduit-il séparément et sans élision « le os », Fl. 29. En dehors de cette présomption, il n'y a aucune analogie que celle de l'al. ou anglais *butter*, que je ne vois aucun moyen de concilier avec le sens de « os ».

(**252**) 2° *Ladé* « vers » (préposition), une fois ; une autre fois, le sujet a employé le mot plus simple *é*, n° 35, 2°. Le mg. a *lât-ni* « voir », qui n'est guère compatible au point de vue du sens ; mais le rapport a dû s'établir à la faveur de la consonnance presque identique des deux mots fr. *vers* et *voir*.

(**253**) 3° *Linéi* « debout », une fois. Le mg *állani* « se tenir debout » est phonétiquement trop éloigné pour être seul en cause ; mais les sens très voisins du fr. *ligne* [droite] ou *aligné* expliquent sans difficulté l'altération qu'il a subie. A peu près sûr.

(**254**) 4° *Men* « ami », 6 fois, et *méné* « amie », 4 fois, total 10 : le second est apparu le premier ; mais il importe peu que *méné* soit dérivé de *men*, ou *men* abstrait de *méné*, cf. n° 19, 2°. La consonnance fr. *ami* est identique à la consonnance mt. *ami*, que Mlle Smith devait plus tard employer au sens de « il va », cf. n° 175 ; or l'infinitif mg. du verbe d'où procède ce dernier est *menni*, qui a été en conséquence transporté presque textuellement au sens d' « ami » ou « amie ». L'homophonie est frappante, et pourtant l'hypothèse très douteuse, en ce que le mt. *amès* et surtout *ami* n'est apparu que bien postérieurement au mt. *méné*. Peut-être vaudrait-il mieux partir tout simplement de l'al. *meine*, « ma, mienne », etc.

(**255**) 5° *Mirivé* « tracer » [des caractères d'écriture], 2 fois. Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce mot le fr. *écrire*, ou plutôt un barbarisme fr. **écriver*, infinitif créé sur l'analogie des formes *écrivons*, *écrivez*, *écrivais*, etc. Le procédé est remarquablement enfantin. Mais la syllabe *-ir-* me paraît due à une contamination par le verbe mg. *ír-ni* « écrire », que Mlle Smith connaît, cf. n° 195. Quant à l'*m* initial, je n'en aperçois pas la raison d'être, à moins qu'elle ne connaisse que *iromány*, dont elle aurait transporté la médiale au début. Cf. pourtant n° 16.

(**256**) 6° *Neura* « danger », une fois. L'idée de « danger » appelle celle de « risque », et celle ci, surtout dans l'esprit d'une personne vouée à la carrière commerciale, se lie aisément à celle de « spéculation ». Or le mot *spéculateur* a pour équivalent le mg. *nyerész*. Douteux : le phonétisme est en défaut.

(**257**) 7° *Ouradé* « [se] souvenir », une fois : tout à fait différent de *zati* « souvenir », n° 146. Le mg. a plusieurs mots très semblables de forme, notamment *uradalom* « seigneurie », et surtout *úrhadi* « nobiliaire », mais très différents par le sens. Le rapport a pu s'établir par la double signification, à la fois matérielle et intellectuelle, du fr. *posséder*, étant donné qu'en Hongrie la noblesse est encore aujourd'hui essentiellement la caste propriétaire.

(**258**) 8° *Patrinèz* « alors », une fois, Fl. 17. Le mot « alors » a dans cette phrase le sens très net de « donc , c'est pour*quoi* ». Ce dernier mot se dit en mg.

melly, et *melly*, retraduit en fr. dans un autre de ses sens, donne *poitrine*, dont *patrinèz* est un jargonnement à peine déguisé avec finale martienne.

(**259**) *Séïmiré* « comprendre », deux fois, « [je] comprends » et « comprendras », une fois chacun : total, 4 fois, cf. nº 22, 9º. Une chose que l'on « comprend » est une chose qui « va de *soi* », et l'homonyme fr. de *soi* est *soie* qui se traduit en mg. *selyem*. On voit que la prononciation fuyante de l'*l* mouillé (nº 173) donne exactement un radical verbal *séïm-*, qui se complète par une suffixation martienne.

(**260**) 10º *Tiziné* « demain », deux fois. Un calembour très simple sur fr. *demain* donne fr. *deux mains*, qui font « *dix* doigts », et « dix » se dit en mg. *tiz* ; la finale est une suffixation fort commune.

(**261**) 11º *Uzir* « dira », une fois. Le mg. a une exclamation *úgye?* « n'est-ce-pas ? » dont une traduction en fr. usuel serait aussi notre « *dis* donc » : c'est ainsi que ce radical a pu prendre le sens du verbe « dire ». Mais peut-être vaudrait-il mieux s'en tenir au mg. *ügyész* « avocat » : en ce cas, il n'y aurait pas de contamination par le fr., et la seule remarque à faire serait celle de la curieuse prédilection de Mlle Smith pour les termes juridiques, en tant qu'il s'agit de rendre l'idée de « parole » ; cf. nº 210. M. Smith père aurait-il eu à soutenir un procès en Hongrie?

(**262**) 12º *Zivênié* « étudie », une fois. L'idée d'« étudier » évoque facilement, surtout chez un enfant, celle d'« apprendre par *cœur* », et ce dernier mot, à son tour,

évoque sa traduction mg. *szív*, qui au surplus n'est jamais employée dans le sens spécial au français; mais peu importe, il s'agit ici d'un calembour bilingue, et non d'une équivalence. Avec mutation de sourde à sonore, on a un radical *ziv*-, sur lequel s'applique une suffixation martienne. Me paraît tout à fait sûr.

(**263**) III. Hongro-allemand et réciproquement. —1° *Borêsé* «pleines», une fois. Le fr. «plein» se traduit en al. *voll*, lequel signifie aussi «ivre», et ce dernier sens a suggéré la traduction en mg., soit *boros* «ivre» ou *borisza* «ivrogne»; l'homophonie est presque absolue. Cf. le suivant.

(**264**) 2° *Châmi* «parfum», une fois, dans la même phrase que le précédent. L'al. a *schmecken* «sentir» [à l'odorat] et *geschmack* «goût»; mais je crois que, pour expliquer la voyelle insérée entre *š* et *m*, il est presque indispensable de faire intervenir le mg. *zamat* «bouquet du vin»; d'autant que le radical de *borisza* est *bor* «vin». Il devient évident, dès lors, que le concept de «vin» se jouait dans l'arrière-pensée de Mlle Smith lorsqu'elle a prononcé cette phrase.

(**265**) 3° *Grini* «soulever», une fois, Fl. 23. L'idée de «soulever» évoque celle de «sol», qui se traduit en al. *grund* et en mg. *gerend*, celui-ci plus proche par le vocalisme, celui-là par la double consonne initiale. Ce mot est d'ailleurs tout à fait négligeable, parce que la traduction en est des plus équivoques: d'abord la phrase «le miza va soulever» n'est pas française, il faudrait «se soulever»; puis, dans la vision qui la suit,

l'objet ne se soulève pas, mais « prend un mouvement de balancement qui fait un bruit de tic-tac, puis glisse comme un train sur des rails ».

(**266**) 4° *Uzénir* « attendra », 2 fois. Le mot « attendre » se traduit en al. *warten,* qui signifie aussi « s'occuper de, prendre soin de »; sa traduction dans ce dernier sens est mg. *ügyelni.* Pour la concordance mg. *gy* > mt. *z,* voir n°s 173 et 174.

(**267**) IV. Franco-hongro-allemand. — 1° *Ivraïni* « aujourd'hui », une fois, Fl. 27. *Vraïnï* « désir » (Fl. 14, cf. n° 225) est chronologiquement antérieur à *ivraïni,* en sorte que rien ne s'oppose à la filière assez complexe que je vais restituer. La finale de « aujourd'*hui* » ou simplement son sens amène l'al. *heute,* dont le phonétisme suggère très facilement le mg. *ohajtás* « désir »; celui-ci, à son tour, suggère son équivalent mt. *vraïni;* et, comme une sorte de doigt indicateur qui nous guide dans ce dédale, l'initiale de *ohajtás* demeure encore figée en tête de *ivraïni,* sous le bénéfice de la mutation *o* > *i,* qui nous est déjà connue, cf. n° 36, 6°.

(**268**) 2° *Valini* « visage », une fois. Tout d'abord, les idées très voisines « visage, aspect, regard » se sont évoquées l'une l'autre; puis, *regard* traduit en al. a donné *blick,* dont la traduction mg. exacte serait *pillanat.* Mais *blick* signifie aussi « reflet lumineux », et dans ce cas sa traduction mg., peu différente, est *villanat,* avec le verbe *villanni* « lancer des éclairs »,

etc. Il n'échappera à personne que *valini* en est la métathèse rigoureuse. Cette cascade de doubles sens est douteuse cependant, parce qu'il n'est pas probable que Mlle Smith connaisse tous ces mots et toutes leurs nuances; mais peut-être, précisément parce qu'elle ignore les nuances, elle emploie les mots un peu à tort et à travers.

(**269**) V. Autres contaminations. — 1° *Amiché* « mains » et *éméche* « main », une fois chacun. Que le vocabulaire oriental puisse intervenir dans les contaminations, c'est ce que démontrera l'exemple suivant; mais celle que je vais analyser est au premier abord si invraisemblable, que je n'aurais jamais osé l'imprimer, si la vraisemblance était un critérium applicable à un rêve. Si, ainsi que nous l'avons constamment supposé, Mlle Smith a feuilleté quelque roman pseudo-oriental, il est difficile qu'elle n'y ait pas rencontré le nom des « Ameshaspands », ces demi-dieux tutélaires en grande vénération dans la religion persane : il n'importe que le mot ait été retenu; il suffit qu'il ait été vu, pour que la mémoire subliminale puisse l'utiliser sous l'influence de quelque excitation accidentelle. Revenons à présent au fr. « main »: l'équivalent est al. ou anglais *hand*, dont la consonnance évoque la finale de *amešaspand*, et celle-ci le mot tout entier; enfin, les deux premières syllabes détachées fournissent un radical *amiš-*, ou *éméš-*, où l'alternance vocalique elle-même semble trahir une origine exotique et bizarre, un mot non familier au sujet, et par conséquent mal retenu. Tout cela me semble à peine douteux.

(**270**) 2° *Atêv*, « être, êtres », 7 fois: contamination évidente de l'initiale d'*attanâ* avec le radical mt. du verbe « être » ; cf. nos 37 et 236.

(*Éméche* « main »: voir n° 269.)

CHAPITRE X

Les dérivations ultérieures

(271) 1° *Atimi* « bonheur », 3 fois: paraît dérivé, par suffixation martienne, de *adi* « bien » (n° 174), qui toutefois n'est apparu que plus tard. J'ai déjà dit que je considère cette objection comme sérieuse, mais non comme décisive: un mot peut avoir été élaboré dans le subconscient du sujet, sans avoir encore nécessairement vu le jour.

(272) 2° *Datrinié* « caché », une fois, dans la phrase inintelligible. Si l'on peut attribuer à *da-* un sens préfixal, soit inversif ou négatif, pareil à celui du préfixe fr. *dé-* dans *dé-lié*, etc., on voit que le mot entier peut signifier « dont on ne parle pas » (cf. *triné* « parler », n° 139), par conséquent « secret, caché ». Douteux, mais sans importance.

(273) 3° *Éfi* « choses », une fois: il est probable que la forme plus correcte serait **évi* (cf. n° 8), et que le mot se rattache par dérivation au radical *év-*, du verbe mt. qui signifie « être »; voir n°s 37 et 274.

(274) 4° *Évenir* « posséderas », une fois: dérivation possible du radical *év-* au sens de « chose », par con-

séquent « objet qu'on peut posséder, bien » ; cf. n°s 38, 3°, et 273.

(**275**) 5° *Imizi* « sous », une fois, dans la phrase inintelligible : dérivé possible de *imâ* « ciel » (n° 160), par l'intermédiaire de l'idée que « tout est *sous* le *ciel* ».

(**276**) 6° *Izâ* « mais », 2 fois : dérivé de *is* « tout » (n° 188), de par la transition fournie par le synonyme fr. « *toute*fois ».

(**277**) 7° *Izé* « enfin », 3 fois : dérivé de *is* (cf. n° 276), à la faveur de la transition fournie par la locution synonyme « après *tout* ».

(**278**) 8° *Kêmisi* « femelle », 2 fois : dérivé fort insolite de *kêmâ* « mâle », n° 92.

(**279**) 9° *Kévi* et *kêvi* » quand », en tout 3 fois : dérivé du thème interrogatif et relatif *k*-, dont on a vu l'origine, n° 33, 3°.

(**280**) 10° *Kiché* « pourquoi », 3 fois : autre dérivé jargonnant du même thème.

(**281**) 11° *Kiz* « quel », 4 fois, et *kizé* « quelle », 2 fois : autre dérivé du même thème.

(**282**) 12° *Méta* « pourtant », une fois : étant donné que *med* signifie « pour », c'est une formation calquée sur le fr. *pour-tant*, soit **med-ta*, où la syllabe *-ta* représente la syllabe fr. *-tant*. Noter toutefois que *med* est postérieur à *méta*.

(**283**) 13° *Nazina* « nouveau », une fois : comparer

azini « ensuite », d'où le sens « postérieur, récent », cf. n° 34, 2° ; l'*n* initial vient de contamination par le mot fr. *nouveau*.

(**284**) 14° *Néümi* « mystérieux », une fois. Le mot lui-même est assez mystérieux et semble de formation mystique : par l'initiale, il rappelle le fr. *né-ant*; l'élément subséquent doit se rattacher au verbe mt. *umez-* « faire » (n° 219), en sorte que l'ensemble aboutirait au sens de « infaisable » ou « incréé ».

(**285**) 15° *Primi* « revoir » substantif, une fois, Fl. 23 : ce « revoir » s'effectue par un «retour », en sorte qu'il est difficile de ne pas soupçonner un rapport étymologique avec *bérimir* qu'on a vu au n° 53. Peu clair.

(**286**) 16° *Triménêni* « comprenions », une fois, Fl. 15. M. Flournoy fait observer que la traduction est suspecte, puisque « comprendre » se dit tout autrement (n° 259), et qu'il vaudrait mieux « entretenions » pris dans le sens de « converser, causer » : dans ces conditions, et puisque *tarvini* et *triné* apparaissent dans la même phrase, le rapport à établir entre ces trois mots n'est pas niable, cf. n°s 139 et 210. Ce qui demeure obscur, c'est le mode spécial de dérivation de *triménêni*. Peut-être n'est-ce qu'un jargonnement arbitraire, vaguement imitatif du fr. *entretenions*.

CHAPITRE XI

Le résidu

(**287**) Il n'est guère d'analyse linguistique, si patiemment conduite qu'on la suppose, qui ne laisse au fond de la cornue un *caput mortuum* irréductible. Celle du martien pouvait moins que toute autre échapper à cette infirmité. Il me reste donc à énumérer les quelques mots dont je renonce à trouver l'explication, et à souhaiter à mes lecteurs, s'ils m'ont suivi jusqu'ici, plus de pénétration. On tiendra compte, en outre, des petits mots dont la genèse demeure obscure, et des incertitudes dont je n'ai pas fait mystère au cours de ma trop longue exposition.

1° *Estotiné* « ma dernière », Fl. 15 : ce n'est pas la seule anomalie de ce texte ; mais c'est la seule dont il soit absolument impossible de venir à bout ; car, puisqu'on ne peut, dans ce prétendu composé, isoler un mot qui ait le sens de « ma » (cf. n° 32, 1°), à plus forte raison n'y reconnait-on pas le mot « dernière », et à plus forte raison encore ne saurait-on le rapprocher de rien.

2° *Ianiné* « [il] enveloppe », Fl. 14 et 28. La difficulté de ce mot étrange se complique de ce que, la première fois qu'il apparaît, c'est sous la forme

m-ianiné, qui est censée signifier « t'enveloppe » et où pourtant l'élément *m-* ne peut que par lapsus évident représenter le pronom « te ». Le mg. a un mot *hiány* « lacune », d'où le composé *hiányjel* « signe de lacune », qui désigne le petit symbole que nous appelons « apostrophe ». On sait, d'autre part, que l'apostrophe est souvent employée, dans certains ouvrages, comme le seraient les guillemets, et qu'enfin les guillemets « enveloppent » une partie déterminée d'un texte. Toutes ces idées sont donc plus ou moins connexes, et il n'était pas difficile de passer de l'une à l'autre. Mais il n'est pas croyable que Mlle Smith connaisse, même pour en fausser le sens, un terme grammatical aussi technique en langue magyare.

3° *Lâmée* « jusque », une fois. Le fr. *là même* se suggère tout naturellement; mais il faut se défier des explications trop faciles.

4° *Povê* « rester », une fois : je ne trouve à citer que l'al. *bewohnen* « habiter », et vraiment il est trop éloigné à tous points de vue.

5° *Ruzzi* « milieu », Fl. 24. On est frappé tout d'abord de l'homophonie avec *buzi* « moyen » : le rapport aurait pu s'établir par l'intermédiaire de l'al. *mittel*, qui signifie à la fois l'un et l'autre. Mais *buzi*, qu'on a expliqué tant bien que mal au n° 57, n'apparaît que tout à fait à la fin, Fl. 40 : il est difficile, dès lors, de croire que *ruzzi* en soit issu; et, si l'on suppose que ce dernier, au contraire, est l'ancêtre, c'est bien pis encore, car il n'y en a pas d'étymologie visible. Rien non plus ne justifie le passage de *b* à *r* ou réciproquement.

Mieux vaut donc laisser *ruzzi* parmi les mots inexpliqués, et peut-être, par la même occasion, y reléguer *buzi* avec lui. Mais avec ces deux derniers mots nous avons épuisé la totalité du vocabulaire martien.

CONCLUSION

(**288**) Dans mes *Antinomies linguistiques*, — auxquelles je m'excuse de renvoyer si souvent, mais il le faut bien, le présent livre n'étant au fond qu'une vérification expérimentale des principes spéculatifs que j'y avais exposés, — je me suis trouvé tout naturellement amené à examiner l'irritant problème de la conformité originaire du langage et de la pensée, postulat logique inéluctable, mais jusqu'à présent rebelle à tout essai de démonstration, puisque le langage primitif de l'humanité nous est lettre close. « Peut-être, ajoutais-je (p.41, n.1), n'est-il pas téméraire de fonder à cet égard quelques espérances snr l'avenir des récentes recherches qui ont si fortement modifié et ébranlé l'antique notion de l'unité du moi. Qui sait si le sens élémentaire du langage ne se dégagera pas brusquement ou pièce à pièce de quelque moi sous-jacent, mis à découvert dans un de ces états seconds que provoquent les expériences d'hypnotisme? Si étonnants que paraissent certains de leurs résultats, il est clair que les expérimentateurs n'en sont encore qu'aux premiers rudiments de la psychologie qu'ils nous préparent et n'ont pas encore ébauchée. »

Tandis que j'exprimais ce timide espoir, d'éminents expérimentateurs, à mon insu, assistaient à l'éclosion

d'une langue telle que je la souhaitais, mais telle aussi qu'elle m'apprêtait une déception. Mlle Hélène Smith est évidemment beaucoup trop instruite et trop cultivée, pour être restée l'intuitive que requerrait la reconstruction d'un langage primitif et spontané ; son subconscient est encombré de trop de souvenirs conscients, linguistiques, littéraires, scolaires, pour laisser transparaître encore sous ce voile factice le confus et lointain souvenir des concordances mystérieuses du son et du sens qui créèrent la langue de nos premiers ancêtres. Il y faudrait, sinon un sujet qui n'eût jamais appris à parler, du moins une nature plus fruste, un cerveau beaucoup moins affiné. N'en désespérons pas : ces conditions peuvent se rencontrer demain ; mais dans le cas présent elles nous font défaut. En fait, on l'a vu, Mlle Smith ne parle qu'avec ses propres souvenirs, immédiats (conscients) ou médiats (inconscients), jamais d'après ceux qui, remontant par atavisme les générations disparues, iraient rejoindre les premiers anneaux de l'humanité parlante. Elle a beau se dire reine de France, princesse arabe par la naissance et hindoue par le mariage, exploratrice de la planète Mars : elle n'a vécu toutes ces vies que sur le papier des livres q'elle a lus : à plus forte raison n'en revit-elle point d'autres, plus réelles, mais plus abstruses, ensevelies qu'elles sont à jamais dans un passé sans histoire.

Ne lui demandons pas plus qu'elle ne nous peut donner, et remercions M. Flournoy de l'avoir si fidèlement recueilli : de la documentation martienne, où il a eu l'heureuse pensée de ne pas essayer de faire un

choix, qu'il nous a transmise complète et rigoureusement authentique, quelles conclusions se dégagent au point de vue de la psychologie du langage?

1° Presque tous les mots du martien ont une étymologie assurée, puisée dans des langues réelles, connues plus ou moins, mais certainement connues, de Mlle Smith. En admettant que quelques-unes de mes explications doivent être tenues pour forcées ou très contestables, il en reste encore un assez grand nombre de probables ou de sûres, pour que le résidu inexplicable ne constitue qu'une infime minorité : il est donc à présumer que ce résidu lui-même deviendrait réductible, si nous disposions de moyens plus puissants ou plus sagaces pour pénétrer les secrets de l'élaboration subconsciente à laquelle elle s'est livrée, et qu'il apparaîtrait dès lors qu'elle n'a point créé un seul mot qui n'appartînt d'ores et déjà à sa mémoire sous-jacente. — L'homme, quand il le voudrait, n'inventerait pas une langue : il ne peut parler, il ne parle qu'avec ses souvenirs, immédiats, médiats ou ataviques.

2° L'inconscience du procédé linguistique chez le sujet parlant est une notion d'ordre élémentaire, qui pourtant a bien de la peine à s'imposer à certains esprits. On l'accorde généralement pour le processus phonétique, qui ne saurait en effet s'expliquer ni se produire, si le sujet qui opère une mutation ne croyait articuler ce qu'en fait il n'articule point. On l'admet aussi, en principe, pour la morphologie ; sauf à retirer parfois en détail ce qu'on a accordé dans l'ensemble, ou à laisser échapper encore quelqu'une de ces mons-

trueuses explications grammaticales, qui supposent que le sujet opère sciemment un certain métaplasme et prévoit dans l'avenir une certaine confusion qui ne manquerait pas de se produire s'il ne l'opérait pas. Quant à la syntaxe et à la sémantique, il semble qu'elles demeurent, dans le langage, le domaine réservé à la conscience et à la volonté. Oui, pour le professeur qui cherche à se faire parfaitement entendre, et qui peine à trouver un tour clair, une image représentative ; oui, peut-être, — car ceux-là sont déjà dans une large mesure des spontanés lorsqu'ils sont sincères, — pour l'orateur et le poète, qui songent à frapper les esprits par un tour nouveau, une métaphore brillante ; oui, enfin, pour qui s'écoute parler, mais on conviendra que tel n'est point le cas des millions de propos oiseux qui s'échangent chaque jour. Et ceux-là, c'est le langage, le langage réel et vivant ; le reste n'en est que l'apparence élégante et figée. Or Mlle Smith, — inconsciente par définition, — employant la syntaxe française parce qu'elle n'a pas la plus mince idée d'une autre, mais connaissant partiellement quelques vocabulaires différents de celui du français, s'est créé un vocabulaire spécial à l'aide de ces matériaux, retravaillés par les même procédés sémantiques, métonymies, associations, suggestions et contaminations (n°s 24-25), que l'on constate dans les langues ordinaires. Le résultat étant le même, il faut bien que le principe de formation soit le même chez elle et chez le sujet parlant éveillé. — Le langage est la consciente mise en œuvre d'un système complexe de forces inconscientes, et ses anti-

nomies se résolvent par la considération de la conscience de l'acte unie à l'inconscience du procédé [1].

3° Discutant la formule de Darmesteter, suivant laquelle le sujet parlant à ses débuts aurait « plus d'idées que de mots », je proposais d'y substituer la formule inverse « plus de mots que d'idées », et j'enseignais que l'usage de la parole commence par un inconscient bavardage, vaguement intelligible peut-être pour le sujet parlant, mais à coup sûr intraduisible par lui et pour les autres [2]. Et voici que le prodrome de l'apparition du langage martien (Fl. p. 149) a été une véritable explosion de syllabes étranges et de sons barbares, jaillissant « avec une volubilité croissante », « jargon incompréhensible », presque impossible à reproduire, qui — cela va sans dire — n'a jamais été traduit ni même répété dans la suite, mais qui présente déjà, tout au moins, à un très haut degré, les caractères de l'allitération et de l'assonance, distinctifs de la langue postérieure qui en devait sortir. — Ainsi, en ce qui concerne la genèse individuelle du langage, les conclusions qui se dégagent du martien ou de l'observation des jargons enfantins sont identiquement les mêmes: tout langage commence par un gargouillis de mots, entre lesquels et sous lesquels le sujet n'apprend que plus tard à faire un choix et à mettre un sens précis.

4° Et maintenant, s'il est vrai ce qu'on enseigne couramment et ce que du moins la raison ne désavoue

1. *Antinomies linguistiques*, pp. 23 et 64 sq.
2. *Antinomies linguistiques*, pp. 50 et 55.

pas, que l'ontogénèse est la reproduction exacte de la phylogénèse, il ne nous est pas interdit de nous former une représentation très vague des premiers débuts du langage humain. Le cri animal, avant d'être un appel, ne fut qu'un réflexe inconscient, et le langage en procède, mais par une voie détournée: seul le cri d'appel, l'interjection, chez l'homme, est la survivance d'une animalité antérieure ; le langage proprement dit a une autre origine, non moins mécanique, au surplus, ni moins foncièrement étrangère au mécanisme de la pensée. Bref, ce que nous nommons « le langage suivi », par opposition, à la simple exclamation, a dû débuter par une éjaculation de sons quelconques, appropriés naturellement à l'organe qui les émettait, mélopée très probablement allitérante et assonante, gymnastique pulmonaire et labiale, sous laquelle le sujet ne mettait sans doute, et sûrement ne cherchait encore à faire comprendre à ses semblables aucun rudiment d'idée. Avant d'être l'expression d'une pensée, le langage a été un exutoire: pour les muscles pectoraux? pour les cellules de la troisième circonvolution? C'est aux physiologistes d'en décider [1].

1. En dehors de ces considérations génétiques, le fait capital qui se dégage, pour le linguiste, des observations de M. Flournoy, c'est que tout fait linguistique, en tant qu'il a été une fois perçu, DEMEURE dans la mémoire au moins subconsciente du sujet. Cette donnée, pour n'être pas absolument nouvelle, est trop importante pour qu'on ne tienne point compte, dans toutes les inductions ultérieures, de la preuve éclatante que Mlle Smith nous en a fournie.

NOTES ADDITIONNELLES

Au nº 2 (p. 4, l. 11). — J'entends « positiviste » au sens d'adepte d'une méthode scientifique qui rejette tout jugement préconçu et, à ce titre, s'impose à tout enquêteur sincère, quelles que puissent être ses convictions philosophiques ou religieuses; car, du positivisme érigé lui-même en doctrine philosophique, j'ai grand'peur, pour ma part, qu'il ne ressemble à la grenouille émule du bœuf.

Au nº 6 (p. 15, al. 2). — M. Flournoy n'avait pas oublié de dire (p. 306, l. 6) à quel âge Mlle Smith avait appris l'allemand : c'est en effet, entre douze et quinze ans ; mais ce point m'avait échappé, ou du moins n'avait laissé trace que dans ma mémoire subconsciente.

Au nº 19, 1º. — Ce décalque va aussi loin que possible. Quel est, par exemple, le genre du mot *érié* « âme »? Il doit être féminin. Il est vrai qu'il ne se construit (Fl. 6 et 20) qu'avec le pronom possessif masculin *ězi* « mon » ; mais c'est qu'en français on dit « mon âme »! Plus tard (Fl. 31), lorsque la grammaire de Mlle Smith a acquis un peu plus d'indépendance, elle dit *bé animinâ* « sa existence ».

Au n° 27 (p. 59). — A ce sujet M. Flournoy a bien voulu m'écrire (16 juin 1900) : « La déduction d'Ésenale-Alexis, de solitaire-érédu té, de tiziné-demain, etc., etc., me semble absolument satisfaisante par sa parfaite conformité aux processus coutumiers du rêve. » On estimera peut-être que l'autorité qui me fait défaut en matière psychologique est amplement suppléée par cette précieuse approbation.

Au n° 31. — Ce qui complique la question, c'est que *mis* est apparu le même jour que *tivé*, et même quelques secondes auparavant, dans la phrase Fl. 8 : il n'en pourrait donc être dérivé qu'au prix d'un travail préalable, subconscient et entièrement latent. En somme, mieux vaut reléguer *mis* dans le résidu inexpliqué ; mais on remarquera qu'il est le seul mot très usuel qui rentre dans cette catégorie.

Au n° 47. — D'une obligeante communication de M. Flournoy il semble ressortir qu'on dit, à Genève comme chez nous, « au revoir » lorsqu'on soigne son langage, et « à revoir » lorsqu'on le néglige. Les patois savoyards des environs disent *arvi*.

Au n° 106. — Ce mot est, pour mon essai, une grave pierre d'achoppement, qui a failli, après coup, m'empêcher absolument de le publier. On a vu, en effet, à la préface, que Mlle Smith a donné plus tard la traduction des deux mots *milé piri*, et que cette traduction n'est point « mille fois », mais « vite encore ». Je suis convaincu que, sur ce point, Ésenale se trompe ou nous trompe; mais je n'ai aucun moyen direct de le convaincre d'erreur ou de supercherie, puisque

jamais en aucune autre circonstance Mlle Smith n'a proféré le mot martien qui équivaudrait à « vite », ni celui qui équivaudrait à « encore ». Cependant, à défaut de preuve catégorique contre cette traduction, de sérieuses présomptions en font suspecter la sincérité : si *milé piri*, lorsqu'il a été prononcé, avait dû réellement signifier « vite encore », quelle raison aurait eue Ésenale de ne pas le traduire sur-le-champ avec le reste de la phrase, et de tenir si longtemps en suspens un sens aussi simple? Il me paraît évident qu'il — c'est-à-dire le subconscient de Mlle Smith — a passé ce temps à chercher un sens supplétoire qu'il pût sans inconvénient substituer à la signification primitive, afin de ne point encourir le reproche de parler français en martien. M. Flournoy, qui partage ma conviction, a bien essayé une contre-épreuve; mais Ésenale était sur ses gardes et ne s'est point laissé surprendre (21 juin 1900). « Dimanche, dans une séance où il y a eu de l'ultra-martien, après la scène habituelle de traduction, j'ai vivement insisté pour qu'Ésenale me traduisît le texte 19: je le lui ai répété, soit entier, soit par fragments plusieurs fois; à force de questionner, et au milieu de mouvements d'impatience, après de longs silences, comme si Ésenale cherchait à se souvenir péniblement, il a murmuré: « ami, je ne puis te... vite encore adieu. » Tous mes efforts pour obtenir le sens des autres mots, *triné*, *sandiné*, etc., sont restés vains. Il en résulte pour moi: 1° que des mots qui ont cependant paru plusieurs fois en martien sont oubliés, ainsi que le sens

total de ce texte qui remonte à près de trois ans; 2° que, si Mlle Smith a traduit les premiers mots, *cé kié mache dé*, c'est qu'ils comptent parmi les plus fréquents de la littérature martienne, ce qui fait qu'elle ne les a pas oubliés; 3° que, si elle a aussi traduit *milé piri*, qui ne se sont présentés que dans ce seul texte, c'est qu'une circonstance spéciale a gravé ces ἄπαξ dans sa mémoire; cette circonstance spéciale, c'est évidemment que ces mots lui ont déjà été redemandés le 4 juin 1899, — où elle n'a pas pu les traduire, — et le 10 septembre 1899, où elle les a traduits par « vite encore ». Elle s'est souvenue, dimanche dernier, du sens fourni le 10 septembre; mais rien ne prouve que ce soit le sens primitif; *au contraire*. Et je ne vois aucun moyen de faire retrouver ou avouer à Ésenale ce sens primitif... » La question en demeure là : je crois ma traduction meilleure; mais je ne me dissimule pas qu'il y a outrecuidance de ma part à prétendre donner à Mlle Smith une leçon de martien.

Au n° 110. — Le sk. *nipuṇa* est plus voisin; mais il signifie « habile ». Quelqu'un m'a suggéré depuis le fr. *répugner*, qui en effet a pu interférer.

Au n° 134. — Il me paraît plus probable que *ténassé* a été suggéré tout entier, tel quel, par le fr. *tenace*, qui est une épithète souvent associée à l'idée de « volonté ».

Au n° 163. — L'explication cadrerait également, mais moins bien, avec le fr. *laisser*, non seulement à cause du vocalisme, mais surtout parce que l'infinitif

al. *lassen* permet de rendre compte de l'*n* pénultième du martien.

Au nº 173. — Quelques informations sur des questions d'usage familier de la langue magyare m'ont été fournies par mon collègue de Graz, M. H. Schuchardt, que je remercie ici de son amicale obligeance.

Au nº 212. — Tout bien considéré, la personne qui est ainsi « lancée », l'étant dans une disposition enthousiaste qui ressemble fort à l'extase, a fort bien pu tirer son verbe « lance » du fr. *extasiée*. Et cette voie me paraît plus simple et plus sûre.

Au nº 236. — Le prâcrit a des mots beaucoup plus voisins encore dû jargonnement sanscritoïde *attamana*, soit p. ex. pk. *atthamaṇa* = sk. *astamayana*, ou pk. *attamāṇa* = sk. *āvartamāna*. Mais le sens ne concorde point du tout ; et puis nous n'avons pas le droit de supposer que le sujet ait entendu des spécimens de toutes les langues de l'Inde.

Au nº 238. — Sans insister sur cette question insoluble, j'observe que Mlle Smith emploie son mot *mirâ* dans des phrases (cf. Fl. 18 et 31) où le sens « salut » serait mieux à sa place que celui d' « adieu ».

Au nº 254. — Toute cette pénible déduction est à supprimer et à remplacer par la suggestion portée à la fin : *mêné* « amie » est l'al. *meine*, et *men* « ami » en est abstrait par suppression de la finale féminine.

Au nº 287. — Tenant compte des modifications apportées aux statistiques spéciales des chapitres IV-XI par les additions ci-dessus aux nºs 212 et 254, on voit que le lexique total de la langue martienne, non

compris les noms propres et les petits mots, se décompose de la manière suivante :

1° Mots hypothétiquement réductibles	au français seul.	110
2° — — —	à l'allemand seul.	25
3° — — —	au magyar seul..	55
4° — — —	à l'anglais seul..	3
5° — — —	à une source orientale.	5
6° Contaminations diverses		29
7° Dérivations des précédents		16
8° Résidu irréductible		5
	Total	248

INDEX

[N. B.— On n'a pas dressé d'index martien : les chapitres IV-XI, où les mots martiens sont rangés par ordre alphabétique, en tiendront lieu. — On n'a pas non plus relevé les petits mots qui font l'objet du chapitre III. — Les chiffres renvoient aux n^os^ entre parenthèses en caractères gras.]

I. Allemand

alt.............. 177
ameise.......... 247
ast.............. 28
bedingen 243
bewohnen 287
blick............ 268
bringen......... 170
bruder.......... 181
butter........... 251
eben............ 154
einige........12, 168
erde..........72, 245
erinnern........ 159
esel............ 27
finden....8, 150, 151
freilich.......... 246
fund............ 151
fürwahr......... 246
geschmack...... 264
grund........... 265
gut............. 155
handeln......12, 149
haus.........12, 156
heute........... 267
himmel......... 160
hirn 161
höhe............ 157
hund 85
innig 88
je............... 158
klein............ 191
kummer........ 162
lassen 163
machen......... 164
mag 164
mann........... 165
mannig......25, 198
mehrere........ 242
meine........... 254

michel.......... 197
mittel.......... 287
mutter...... 17, 166
nase........... 248
pelz............ 249
rast............ 244
reden.......... 169
schmecken..... 264
schnitt......... 153
schön.......... 152
so............. 250
taumel......... 172
trieb........... 171
voll............ 263
warten......... 266

II. Anglais

butter.......... 251
good........... 155
kind, kindness.. 232
match.......... 233
mother.......17, 166
nor yet......... 234
verily..........246

III. Français

a-...........241, 242
abondant........ 40
académie....... 41
Alexis.......... 27
aligné.......... 253
alizé........... 42
ami, etc........ 247
aminci.......... 87
âne............ 27
animé.......... 43
antérieur........ 46
antique......... 46
à revoir......... 47
assigner.......44, 65
assurer......... 129
attenant........ 133
Banat.......... 50
battant.......... 49
bas...........51, 145
béni........... 52
bien........... 119
brillant......... 125
bure........... 96
calmer.......... 90
câpre.......... 58
carreau......... 59
centenaire...... 128
chagrin......... 249
chèque.......... 61
chéri.........24, 62
Chine.......... 147
cœur.......237, 262
consigner....... 44
dab............ 64
demain......... 260
demi........... 67
diminué......... 87
disant.......... 66
discerner........ 69
divine.......... 68
doctrine......... 139
du moins....... 71
dure........... 72
écrire.......... 255
enchanteur... 15, 60
encourager...... 45
entré.......... 97
entretenir....... 286
épine........ 24, 74
épris........... 73
Espagne...... 17, 75
esprit.......... 55
essence......... 76
extasié......... 212
fin............. 77
fine............ 78
firme........... 79
forme.......... 79
formidable...... 80
fougueux....... 80
fourmi.......... 247
gamme......... 81
gaudir.......... 82
grand.......... 83
grève.......... 84
habitant........ 54
hanter.......... 85
heurter......... 112
hideux......... 105
idée............ 86
imprimer........ 55
instant......... 135
issue........... 57
jet d'eau........ 63
laisser......... 163

Léopold......... 28
léser, lésion..... 94
ligne............ 253
luire, lumière... 95
lundi, lune..... 95
madame........ 99
mademoiselle... 102
maison..... 108, 156
mâle............ 92
maman......... 107
masse........... 98
maternel........ 103
méditerranée.... 100
merveilleux. 15, 101
mignon......... 88
mille........... 106
mince........... 87
minet........... 88
minute......... 109
misère.......... 105
modéré......... 70
monsieur....... 104
mort............ 77
myosotis........ 146
néant........... 284
nébuleux....... 111
obscurité........ 141
os.............. 251
palliatif......... 113
pandit.......... 240
paresse......... 115
parvenir........ 124
Pasteur......... 116
pavillon, etc.... 117
pénétré......... 97
pleurer......... 122
pleuvoir........ 122
poitrine......... 258
problème....... 123
puni........... 110
quatre.......... 93
qui vive........ 91
raison........... 126
rameau...... 28, 206
rapide.......... 114
réfléchir......... 126
réitéré.......... 89
repasser........ 118
reprise.......... 120
répugner........ 110
revenir......... 54
si.............. 187
soie............ 259
solitaire......... 245
solution......... 123
sur............ 127
sûr............ 129
tableau......... 132
tamarix......... 130
tant........... 250
tapisserie....... 132
tenir... 131, 133, 133
tout ainsi....... 136
traînée.......... 137
trajet.......... 137
trimer.......... 138
trompe.......... 248
usé............ 140
venir.......... 143
vers........... 252
vide........... 121
vieil........... 177
viser, vision.... 144
voir........ 142, 252
vraiment 246

IV. Italien

essere.......... 76
godere.......... 82
lunedì.......... 95

V. Magyar

adja (Isten)..... 174
adni............ 174
ág.............. 28
alacsony........ 178
állani........... 253
aludni.......... 218
átmenni........ 175
bátya........... 181
benézni......... 52
bibe......... 24, 179
bor............. 264
borisza..... 263, 264
botor........... 251
csacsi........... 27
csatinázni....... 204
csemege........ 227
csendes......... 184
csiga........... 226
dühösség....... 140
egész........... 188
éljen........... 185

éljenezni........ 186
élni............ 185
ézen állat....... 27
fia............. 180
garabó.......... 192
gerend.......... 265
gyermek........ 180
háznemü........ 176
hiányjel 287
idö, idös........ 189
igy, igyen...... 187
ilyen 187
írni........ 195, 255
iromány.... 195, 255
is.............. 222
ívrét........... 190
izrom........... 228
kicsiny 15, 191
kirics........... 183
könnyü......... 191
lám............. 193
látni............ 252
levél........... 199
Lipót 28
madár.......... 204
magas.......... 197
más, másik..... 196
Máté........... 26
megnézgélni.... 194
megy........... 175
melly........... 258
menni.......... 175
mész........... 175
mosojogni 208
némi........ 25, 198
név............ 223
nyerész......... 256
ohajtás.......... 267
parittyázni...... 212
pederedni....... 202
pedig........... 222
pillanat......... 268
repül........... 114
selyem.......... 259
sokára.......... 229
somojogni 208
szem, szemök... 207
szép 152
szirmanyult..... 206
szirom.......... 206
szív........ 182, 262
szívesség........ 182
tágas........... 209
tata............. 211
teljes........... 213
terjedni......... 214
tiz.............. 260
többre.......... 217
törvény......... 210
tövet........... 216
tüzes........... 215
úgye............ 261
ügyelni......... 266
ügyész.......... 261
uradalom....... 257
úrhadi.......... 257
usztatás......... 201
usztatni......... 201
üzem........... 219
vadásza......... 220
várni........... 225
vén............. 177
vidám.......... 221
villanat......... 268
virány.......... 225
viz............. 224
zamat.......... 264
zsidó........... 205

VI. Sanscrit

adhyāya........ 8
ātmánam.... 25, 236
gaṇapati........ 8
dvandva........ 8
nipuṇa.......... 110
paṇḍitá......... 240
Pāṇini.......... 26
bhúvana........ 236
mahát.......... 197
sīmantinī....... 8
sumanas........ 239
hṛ́d, hṛdá, hṛdí.. 237

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale E. Bertrand.

En vente à la même Librairie

Basset (René), professeur à l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger. Manuel de langue kabyle (dialecte zouaoua), Grammaire, Bibliographie, Chrestomathie et Lexique. *Paris*, 1887, in-12, toile, de xvi–88 et 77 pp. 7 fr. 50

Bazin (A.). Grammaire mandarine, ou Principes généraux de la langue chinoise parlée. *Paris, Impr. imp.*, 1856, in-8, br., xxx-122 pp. 10 fr.

Binger (G.). Essai sur la langue bambara parlée dans le Kaarta et dans le Bélédougou, suivi d'un vocabulaire, avec une carte indiquant les contrées où se parle cette langue, *Paris*, 1886, in-12, 133 pp. cart. toile. 4 fr.

Borring (L. Et.), ancien professeur à l'Ecole royale militaire de Copenhague. Grammaire danoise et norvégienne à l'usage des Français. (Grammaire. Textes avec traduction. Exercices accompagnés de notes grammaticales. Modèles de correspondance commerciale, Glossaire, Dialogues). *Paris*, 1883, in-12, toile, 208 p. 4 fr.

Burnouf (Em.) et **Leupol** (L.). Méthode pour étudier la langue sanscrite. Ouvrage faisant suite aux méthodes grecque et latine de J. L. Bournouf. Troisième édition, revue et corrigée par E. Burnouf. *Paris*, 1884, in-2, toile, xii et 224 pp. 5 fr

Caspari (C. P.). Grammaire arabe, traduite de la quatrième édition allemande et en partie remaniée par E. Uricoechea. *Paris*, 1881, un beau vol. gr. in-8 de vii et 532 pp., cartonné. 15 fr.

Chodzko (A.). Grammaire de la langue persane. *Deuxième édition* augmentée de textes inédits et d'un glossaire. *Paris*, 1883, in-12, toile, 383 pp. 10 fr.

Faidherbe (le Général). Grammaire et Vocabulaire de la langue Poul, à l'usage du voyageur dans le Soudan, avec une carte indiquant les contrées où se parle cette langue. Deuxième édit. *Paris*, 1882, in-12, toile, 165 pp. 4 fr.

Guyard (Stanislas). *Manuel de la langue persane vulgaire*. Vocabulaire français, anglais et persan, avec la prononciation figurée en lettres latines, précédé d'un abrégé de grammaire et suivi de dialogues avec le mot à mot. *Paris*, 1880, in-12, toile, xxxi et 266 pp. 5 fr.

Hacquart et **Dupuis** (Les RR. PP., Pères Blancs, Missionnaires à Tombouctou). Manuel de la langue songay, parlée de Tombouctou à Say dans la boucle du Niger. *Paris*, 1978, in-12, br., iv-253 p. 5 fr.

Jaussen (Mgr. Tepano). Grammaire et Dictionnaire de la langue maorie (dialecte tahitien). *Paris*, 1898, in-12, cart., 388 pp. 10 fr.

Lauer. Grammaire arménienne; traduite, revue et augmentée d'une chrestomathie et d'un glossaire, par A. Carrière, professeur à l'Ecole des langues orientales. *Paris*, 1883, in-12, toile, de xiv et 218 pp. 7 fr. 50

Legrand (Emile), professeur à l'Ecole des langues orientales. Grammaire grecque moderne, suivie du panorama de la Grèce d'Alexandre Soutsos. *Paris*, 1878, in-8, br., de li et 320 pp. 8 fr.

Mallouf (N.). Grammaire élémentaire de la langue turque, suivie de dialogues familiers avec la prononciation figurée, et d'un petit secrétaire ou modèle de lettres avec la traduction française en regard. Seconde édition, revue et corrigée par M. Clément Huart, second drogman de l'ambassade de France à Constantinople. *Paris*, 1889, in-12, toile, de 192 pp. 5 fr.

Mircesco (V.) Grammaire de la langue roumaine, precédée d'un aperçu historique sur la langue roumaine, par A. Ubicini; suivie de dialogues français-valaque, de chansons populaires, etc. Troisième édition. *Paris*, 1901, in-12, toile, xxvi et 176 pp. *Sous presse.*

Mouliéras (Aug.), professeur d'arabe au lycée d'Oran. *Manuel algérien* comprenant une grammaire comparée de l'arabe littéraire et de l'arabe vulgaire, les paradigmes de tous les verbes de la langue, une théorie nouvelle de l'accent, un abrégé de syntaxe comparée avec exemples : des textes, des lettres, des pièces judiciaires, des morceaux de littérature suivis de la traduction française et d'un glossaire. *Paris*, 1888, in-12, toile, viii et 288 pp. 5 fr.

Reiff (Ch. Ph.). Grammaire russe, avec des tableaux synoptiques pour les déclinaisons et les conjugaisons, des thèmes ou exercices gradués, le corrigé de ces exercices et l'accentuation de tous les mots russes. Cinquième édition revue, corrigée et augmentée par L. Leger, professeur au Collège de France. *Paris*, 1884, in-12, cart. toile, pl. d'écritures gravées, xi et 287 pp. 5 fr.

— English Russian Grammar, of principles of te Russian Language for te use of the English; with synoptical Tables for the Declensions and Conjugations, graduated Themes or Exercices for the application of the grammatical rules, the correct construction of these exercices and the accentuation of all the Russian words. *Fourth edition* carefully revised. *Paris*, 1883, in-12, cart. toile, de viii et 263 pp. 6 fr.

Rémusat (Abel). Eléments de la grammaire chinoise, ou principes généraux du *Kouwen* ou style antique, et du *Kouan-hoa*, c'est-à-dire de la langue commune généralement usitée dans l'Empire chinois. Nouvelle édition publiée conformément à celle de l'Impr. royale et augmentée d'une table des principales phonétiques chinoises, par Léon de Rosny. *Paris*, 1858, gr. in-8, br., pap. vergé, xxii et 240 pages. 20 fr.

Van Eys (W. J.) Grammaire comparée des dialectes basques. *Paris*, 1879, 1 beau vol. in-8 br. de xi et 535 pp. 12 fr. 50

Vinson (Julien, professeur à l'école des Langues orientales vivantes). Manuel de la langue hindoustani (Urdû et Hindî). Grammaire, Textes, Vocabulaires. *Paris*, 1899, in-18, cart. toile et broché, de xxvii et 232 pp. 12 fr.

Librairie J. Maisonneuve, Paris

Adam (L.). — Les classifications, l'objet, la méthode, les conclusions de la linguistique. *Paris*, 1882, in-8 br., VII-95 pages. 3 fr.
— Les idiomes négro-aryen et maléo-aryen. Essai d'hybridologie linguistique. *Paris*, 1883, in-8 br., 76 pages. 3 fr. 50

Assier (A. d'). — Essai de grammaire générale d'après la comparaison des principales langues indo-européennes. Deuxième édition. *Paris*, 1872, in-8 br., fig., 72 p. 1 fr. 50

Calle (Antonio de la). — La Glossologie. Essai sur la science expérimentale du langage, avec une préface d'Abel Hovelacque. Première partie : La Physiologie du Langage. *Paris*, 1881, in-8 br., XIX-387 pages. 10 fr.

Chavée (H.). — Idéologie lexicologique des langues indo-européennes. *Paris*, 1878, in-8 br., 27 pages, *avec portrait de Chavée*. 7 fr.

Delaunay (Gaëtan). — Mémoire sur l'infériorité des civilisations précoces. *Paris*, 1881, in-4 br., 28 pages. 1 fr. 50

De Vertus (A.). — La langue primitive basée sur l'idéographie lunaire. *Château-Thierry*, 1868, in-8 br., XII-83 pages. 3 fr.

Eichhoff (F. G.), *professeur de Faculté, inspecteur honoraire de l'Université*. — Grammaire générale Indo-Européenne, ou comparaison des langues grecque, latine, française, gothique, allemande, anglaise et russe, entre elles et avec le sanscrit ; suivie d'extraits de poésie indienne. *Paris*, 1867, un beau vol. in-8 br., de plus de 400 pages. 6 fr. 50

Grasserie (Raoul de la). — Etudes de grammaire comparée.
— Du verbe *être* considéré comme instrument d'abstraction et de ses diverses fonctions. *Paris*, 1887, in-8 br., 128 pages. 3 fr.
— De la catégorie du temps. *Paris*, 1888, in-8 br., 196 pages. 5 fr.
— Des divisions de la linguistique. *Paris*, 1888, in-8 br., 164 pages. 5 fr.
— De la véritable nature du pronom. *Louvain*, 1888, grand in-8 br., 50 pages. 1 fr. 50
— De la psychologie du langage. *Paris*, 1889, in-8 br., 108 pages. 4 fr.
— Des relations grammaticales considérées dans leur concept et dans leur expression, ou de la catégorie des cas. *Paris*, 1890. Un vol. gr. in-8 br., de 351 pages. 15 fr.
— Essai de phonétique générale. *Paris*, 1890, in-8 br., de 296 pages. 12 fr.
— De la catégorie des modes. *Louvain*, 1891, 141 pages. 4 fr.
— Essai de phonétique dynamique ou historique comparée. *Paris*, 1891, in-8 br., 192 pages. 8 fr.
— Essai de rythmique comparée, 1892, in-8 br., 196 pages. 6 fr.
— Analyses métriques et rythmiques. *Paris*, 1893, in-8 br., de 198 pages. 10 fr.
— De la possibilité et des conditions d'une langue internationale. *Paris*, 1892, in-8 br., 56 pages. 4 fr.
— Des unités rythmiques supérieures au vers. *Paris*, 1894, in-8, 159 pages. 10 fr.
— De l'origine et de l'évolution première des racines des langues. *Paris*, 1895, in-8, 174 pages. 10 fr.
— De la catégorie des voix. *Paris*, 1899, in-8 br., 273 pages. 12 fr.
— Des principes scientifiques de la versification française. *Paris*, 1900, in-8 br., 444 pages. 20 fr.
— De la conjugaison pronominale, notamment du prédicatif et du possessif. *Paris*, 1900, in-8 br., 171 pages. 10 fr.
— De l'antériorité du génitif. — Des mots explétifs et supplétifs. *Paris*, 1901, in-8 br. 10 fr.

Lenormant (F.). — Les Sciences ocultes en Asie. — I. La Magie chez les Chaldéens et les origines acadiennes. *Paris*, 1874, in-8 br., de x-363 pages. — II. La Divination et la Science des présages chez les Chaldéens. *Paris*, 1875, in-8 br., 236 pages. 11 fr. 50
Le tome II est vendu séparément. 5 fr.

Regnaud (P.). — Etudes sur l'évolution morphologique et fonctionnelle dans les langues indo-européennes, in-8 br., 39 pages. 3 fr.

Rosny (de). — Les Ecritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes. Seconde édition. *Paris*, 1870, in-4 br., 76 p. et 12 pl. lithographiées en noir et en couleur ; un tableau des signes hiéroglyphiques les plus usités, avec leur valeur phonétique ; un tableau de la classification des écritures figuratives et hiéroglyphiques. 8 fr.

Schoebel (Ch.). — Mémoire sur les origines de l'écriture alphabétique, suivi d'un appendice par L. Rodet. *Paris*, 1882, in-8 br. 4 fr.
Extrait des Actes de la Société philologique.

Zlatagorskoï (E.). — Essai d'un dictionnaire des homonymes de la langue française avec la traduction allemande, russe, anglaise et des exemples tirés des meilleurs auteurs. Deuxième édition. *Paris*, 1882, in-8 cart., XVI-650 pages. 6 fr.

Revue de Linguistique et de Philologie comparée. *Paris*, 1868-1900, 34 vol. in-8 br. 600 fr.
Collection complète de ce recueil.

Recueil trimestriel pour servir à la science positive des Langues, à l'Ethnologie, à l'Epigraphie, à la Mythologie et à l'Histoire. Publié par Julien Vinson, professeur à l'Ecole des Langues Orientales.

35e année de cette revue publiée successivement par H. Chavée, Abel Holvelacque, Girard de Rialle, Emile Picot et Julien Vinson. — Seule publication périodique de Linguistique générale publiée en France. — A la fin de la 25e année (1892) une table générale analytique a été faite de tous les travaux contenus dans la collection des cent premiers numéros.

Prix de l'abonnement : Paris, 15 fr. — Départements et Union postale, 17 fr. 50.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale E. Bertrand.

